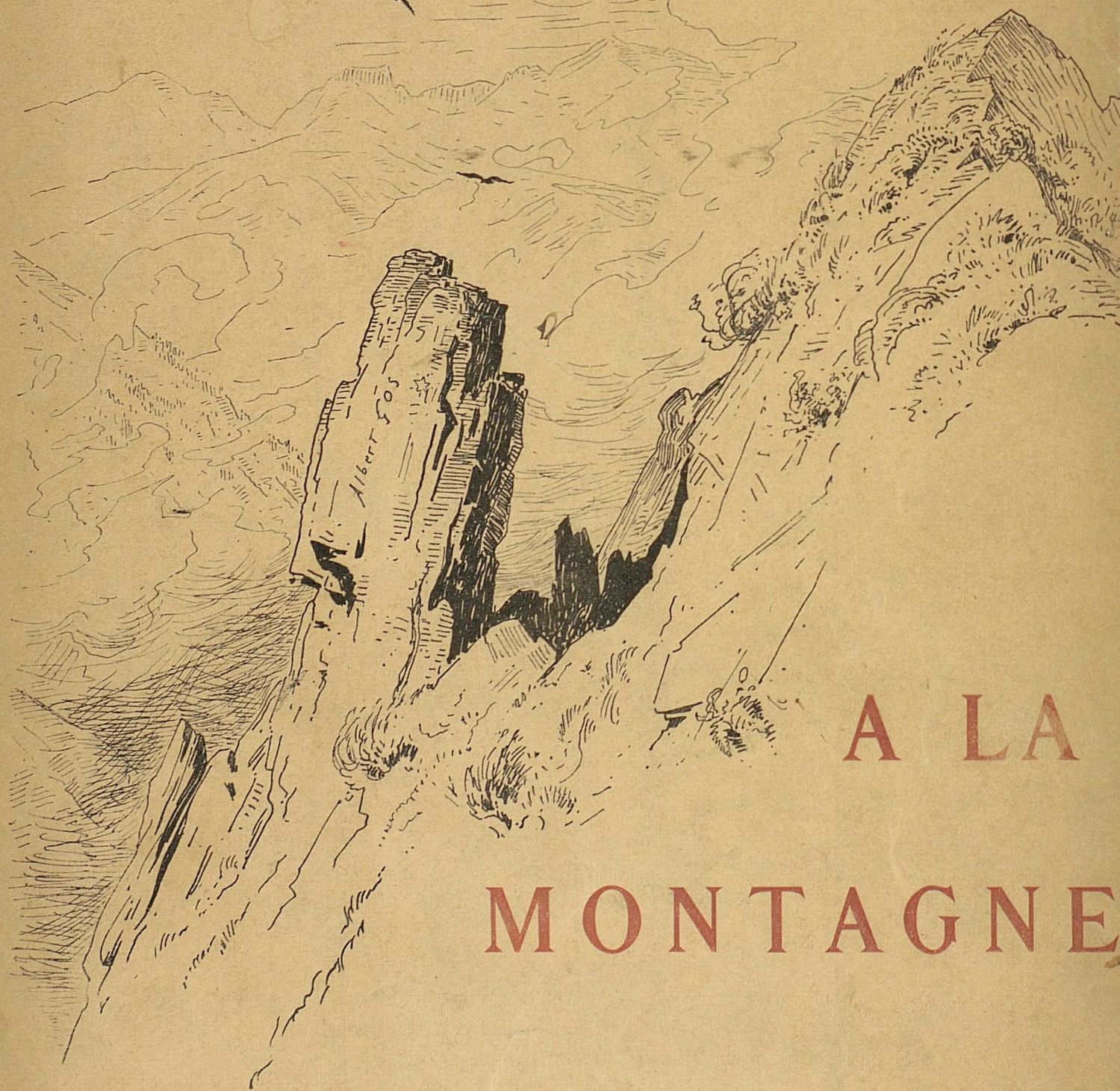


G. PFEIFFER



A LA
MONTAGNE

Ch. EGGIMANN & Cie, éditeurs, à Genève.

A la Montagne

8/28/20

8/28/20

Musique agreste.

Parmi les merveilleux orchestres
Dont Lamoureux serait jaloux,
Je n'en connais pas de plus doux
Que celui de nos bruits alpestres...

Tambour des éboulis grondeurs,
Grelots d'insectes sous les herbes,
Contrebasse aux accords superbes
Des torrents dans les profondeurs,

Flageolet d'une cascabelle,
Alto du coucou dans les bois
Dont le vent fait vibrer la voix
Comme un divin violoncelle,

Vous avez ce rôle charmant
D'accompagner à la sourdine
Le troupeau broutant qui chemine
Dans un joyeux brimbalement...

A vous donc l'âme du poème
Que l'Alpe enferme dans ses plis,
Toupins noirs aux licols vieillis :
Carillonnez le chœur suprême !

Lancez au ciel votre chanson,
Qu'elle tinte à pleines volées
Par les monts et par les vallées,
Que l'air en garde le frisson!...

.

Et puis, quand ce sera mon heure,
Venez, venez, ô carillons,
Emporter dans vos tourbillons
Mon âme où la montagne pleure !

George SYLVAIN

L'ALPINISME

« ... Je ne puis faire le rêve d'une vie meilleure, sans y mêler, au milieu d'images chéries, la paix profonde et imposante des hauts vallons de la montagne, la fière sérénité des cimes blanches, l'espoir de courses sans fin, et d'ascensions qui se renouvellent toujours. » E. JAVELLE.

L'alpinisme est le sport par excellence, le sport vraiment complet. N'est-ce pas lui qui fait agir, tour à tour, tous les muscles du corps, qui les développe, qui les fortifie ? — N'est-ce pas lui qui fortifie aussi, corollairement, l'énergie morale, en exigeant de l'ascensionniste du sang-froid, du courage, de l'adresse, et presque de la témérité ? — N'est-ce pas lui enfin qui demande le plus de solidarité, le plus de confiance, le plus d'intimité entre collègues ?

Et notre petit pays ne se prête-t-il pas d'une manière admirable à ce passionnant exercice, avec les ressources inépuisables de ses Alpes, aux escalades vertigineuses, même avec le charme mélancolique du Jura ? — Le nombre d'Anglais — ce type presque idéal du véritable ascensionniste — qui tend à envahir d'une manière progressive et souvent désagréable nos sommets les plus scabreux, en serait une preuve suffisante. Mais nous en trouvons une autre dans l'augmentation croissante des membres du C. A. S. (au 31 décembre 1895, ils étaient près de 5000) et dans l'apparition fréquente de sociétés similaires*

* 4911 au 31 déc. 1895 : 4556 en 1894 ; 4240 en 1893.

qui toutes visent au même but : développer l'amour de la montagne, faciliter l'accès de celle-ci, et réunir les soirs d'hiver ceux qui aiment à revivre leurs souvenirs.

Nous éprouvons, du reste, un profond besoin, nous, cerveaux anémiés par le travail excessif de notre siècle — où l'on vit double, où la lutte est souvent terrible, où la victoire appartient, non aux plus forts, mais aux plus habiles — nous éprouvons, dis-je, d'une manière intense, le besoin de renouveler notre sang par un exercice énergique, au grand air, et c'est alors que nous nous adressons à un sport qui réponde à nos aspirations et à nos moyens, et que nous demandons, par exemple, à l'alpinisme de nous régénérer, l'âme et le corps, dans le sens le plus large de ce mot.

Et lorsque ce besoin de rompre avec nos habitudes est doublé de l'amour de la montagne, il se change vite en une vraie passion. La passion de courir au-devant de l'inconnu, de l'imprévu ; de ressentir des impressions nouvelles, saines et fortes ; la passion — eh ! oui ! — de coucher à la dure, sous le toit d'un mazot solitaire, dans le silence reposant de la haute montagne ; de partir, au petit jour, la lanterne en main, de remonter la moraine, de franchir le glacier, et de grimper bientôt au roc rugueux et solide pour vaincre le sommet convoité. Là haut, se sentir bien seul, laisser s'ouvrir son âme toute grande à cette symphonie merveilleusement stylée de la Haute-Alpe ; redevenir pendant un court instant un peu meilleur qu'auparavant... N'est-ce point là une noble passion ?

L'alpinisme la fait naître, l'alpinisme la fait épanouir. — Parfois elle atteint presque à la folie. Hélas ! trouvez une passion, une vraie, qui n'ait pas fait de plus nombreuses victimes.

Je connais un père, riche, qui voulut habituer son fils unique, tout jeune, à faire de grandes ascensions et à se tirer seul des plus mauvais pas. Le jeune homme devint bientôt un ascensionniste hors ligne, ne doutant de rien et parfois d'une intrépidité, d'une témérité qui fait peur.

Lorsqu'on objectait au père que son fils pourrait se tuer, et qu'il en serait ainsi la cause indirecte, il répliquait fort judicieusement :

— J'aime mieux qu'on me rapporte mon fils, tué à la montagne, que d'apprendre qu'il s'est suicidé dans une maison de jeu ou de le voir miné par les excès, à en mourir misérablement.

Et ce père ne se trompait pas. Il savait bien de quels autres dangers il préservait son enfant en l'envoyant à la montagne, et quelle solide éducation

morale et physique il lui imposait, en l'obligeant à compter sur ses propres forces, à regarder froidement l'obstacle, à l'étudier et à le franchir courageusement.



Oui, l'Alpinisme a sa raison d'être ; c'est pour nous, Suisses, le sport de l'avenir. Et plus nous verrons, d'une part, l'homme se compliquer la vie par des raffinements débilitants, plus nous verrons d'autre part, se développer en lui le besoin impérieux de contrebalancer par un exercice physique, varié et attrayant, les funestes conséquences d'une existence sédentaire et concentrée.

Le sport, en général, mais l'alpinisme en particulier, — il serait facile de prouver pourquoi, — bénéficieront de cette salubre réaction qui fera peut-être de la génération future une race plus forte que la nôtre.

Qui s'en plaindra ?

A LA MONTAGNE

Les Steinmann

Quand nos sauvages ancêtres prirent les premiers possession du sol, alors couvert de forêts, où s'étalent aujourd'hui » nos cultures et nos villes, s'ils arrivaient sur une éminence, ils élevaient un tas de pierres, un *cairn*, comme disent encore les alpinistes anglais, qui ont conservé ce vieux mot celtique. Ainsi faisons-nous lorsque nous atteignons une cime vierge de nos montagnes, obéissant plutôt à une sorte d'instinct qu'à une immémoriale tradition ; et ce *cairn*, pour nous comme pour nos ancêtres, n'est pas seulement un monument de vanité personnelle ; il veut dire avant tout : l'homme est venu ici ; désormais ce point de la terre est à lui... » Voilà ce qu'écrit Javelle dans ce saisissant récit de l'ascension du Tour Noir, qui est un pur chef-d'œuvre.

Et ce passage est suivi des plus belles pages qui aient jamais été inspirées par l'Alpe. Que mes lecteurs ouvrent le volume et les relisent !

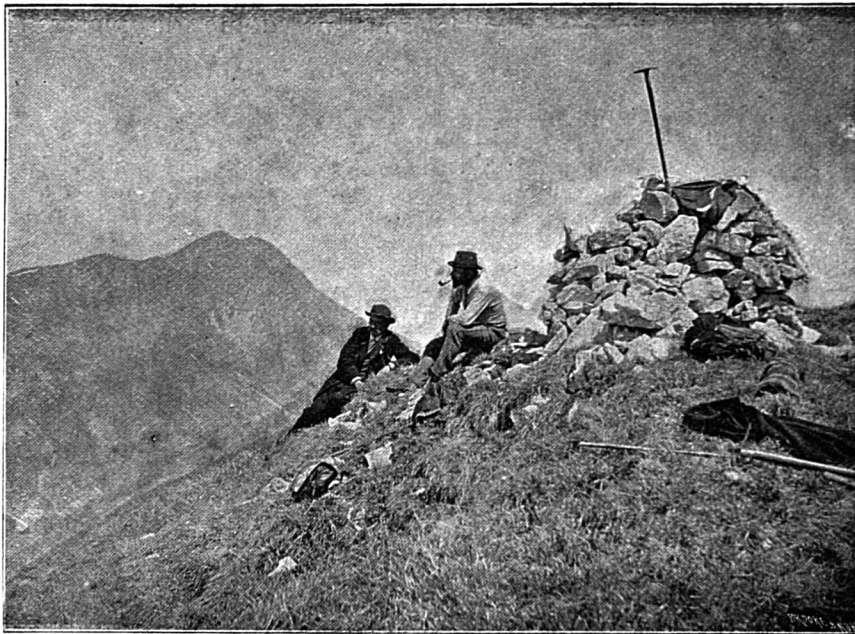
Le *steinmann* est donc avant tout un signe de conquête, d'orgueil, diront quelques-uns.

Peut-être ! Mais « il y a bien autre chose qu'une simple satisfaction de l'orgueil, à fouler un sommet où nul pied ne s'est encore posé, et à y élever une petite pyramide ; il y a une sensation poignante, unique, et qui va droit au plus profond de l'âme : c'est de se dire que depuis des temps incalculables que ces rochers existent et dressent leur fière nudité dans le ciel, aucun homme n'y est encore venu, qu'aucun regard n'a vu ce que vous voyez, que votre voix est la première à rompre un silence qui dure là depuis le commencement du monde, et qu'il vous est donné, à vous, homme pris au hasard dans la foule, d'apparaître en ce lieu sauvage comme le premier représentant de l'humanité »... Les premiers ascensionnistes — de simples pâtres quelquefois — n'ont pas toujours laissé un *steinmann* derrière eux. Ce furent souvent d'humbles perches, comme celle que Rambert trouva au sommet de la Cime de l'Est, alors qu'il le croyait encore vierge. « Nous touchions au but, dit-il, nous le devinions à moins de dix pas, et le cœur nous battait vivement... Mais quoi ? une perche, une vieille perche de la hauteur d'un homme, solidement prise entre de gros cailloux, se dressait sur cette cime vierge ! Cette perche était toute la vue, c'en était le premier, le second et le troisième plan. Tout autour régnait le brouillard, et l'on ne voyait rien, mais rien, sauf la perche. »

Cette perche était là depuis plus de vingt ans.

Pour ceux qui n'ont pas eu ce privilège insigne de *faire* une cime vierge, le *steinmann* n'éveille pas le monde de pensées qu'il éveillait chez Javelle, par exemple, au sommet du Tour Noir. Il vous sert tout au plus de stimulant pendant la dernière grimpe et, plus tard, à cacher entre ses pierres la traditionnelle bouteille qui contient vos cartes de visite, preuve indiscutable de votre ascension.

Il peut cependant quelquefois vous laisser une impression caractéristique. C'est ainsi que, dans un cahier de vieux souvenirs, je retrouve ces quelques lignes écrites par ma femme, au lendemain d'une course que nous fîmes ensemble au Grammont et où le brouillard nous avait tenu fidèle compagnie :



« ...Il est onze heures et demie, nous allons toujours sans rien voir, en suivant le sentier pourtant. L'herbe pleure, elle est brodée, jusqu'à l'extrême pointe des brins les plus ténus, des mêmes gouttelettes qui ourlent les petites feuilles poilues et qui remplissent les fleurs ouvertes. Je suis très lasse, découragée, démoralisée, car je meurs de faim et nous avançons comme dans le vide. Il semble que ce brouillard soit dans vos yeux seulement et qu'on n'ait qu'à les frotter pour voir jaillir le soleil. Nous longeons une dernière arête et

nous apercevons un lambeau du lac, tout en bas, très bleu, dans un trou de brume. On sent des pentes vertigineuses qui doivent descendre là...

» Enfin voici le steinmann ! Je voudrais, tant je suis engourdie, me calfeutrer contre cette pyramide de pierres amoncelées et y faire un somme. Mais il est prudent de réagir, car un vent furieux tournoie autour du sommet. Nous nous enveloppons dans nos châles, et la lampe à esprit-de-vin est installée sous un dôme de pierres, avec un avant-toit de journaux. Je vais chercher de la neige, et au bout d'une heure interminable, nous pouvons enfin nous réchauffer.

» Alors, nous avons une minute unique, seuls, bien seuls, à 2176 m. au-dessus de la plaine. Le brouillard nous isole encore, et nous écoutons, à l'abri du steinmann, le vent qui chante sa mélopée, comme dans les fils d'une harpe invisible. On dirait par moments que nous nous élevons dans l'étendue et que notre sommet se soulève, comme promené dans tout ce gris insaisissable.

Mais il fait trop froid pour s'attarder, et après nous être ragail-lardis, nous redescendons d'un pas lesté... »

LES CROIX

On les trouve un peu partout, les croix de montagne. Chacune d'elles a peut-être son histoire, et telle qui pourrait la raconter, nous apprendrait parfois de sinistres récits. C'est l'habitude en effet de planter une croix au lieu même où quelque voyageur perdit la vie ; et dans la montagne les accidents sont fréquents.

D'autres sont là pour rappeler aux habitants de la vallée, aux guides, aux pâtres, les pieux devoirs que ne doivent point leur faire oublier les soucis journaliers... et ils n'ont garde de passer devant une de ces croix sans se découvrir en se signant.

Qu'elles soient plantées au bord des routes ou des sentiers ; qu'elles gardent les cols, ou dominant les pâturages du haut d'un sommet, les rustiques croix de bois m'ont toujours paru touchantes. Pour un peu, je me découvrirais aussi devant elles, par respect pour ceux qui les ont érigées, au prix de grandes fatigues souvent, et par respect encore pour la religion qui leur a inspiré ce désir sacré.

Je me souviens qu'au sommet de la Dent d'Oche — il y a de cela une dizaine d'années — nous vîmes arriver péniblement, peu de temps après nous, quelques jeunes gens qui portaient deux énormes montants de bois. Lorsque je leur demandai ce qu'ils comptaient en faire, ils me répondirent très simplement que l'orage ayant brisé la croix qui se trouvait au sommet, ils en avaient refait une autre. L'ascension de la Dent d'Oche n'est pas difficile, mais elle devient fatigante, lorsqu'il faut avoir sur son dos, ou hisser sur le gazon de pareilles pièces de bois.

Eh bien! ces jeunes gens, qui venaient de Bernex, je crois, ne tiraient aucune vanité de cette corvée : ils l'avaient faite de leur plein gré, et avec plaisir.

Combien ces braves garçons étaient plus sympathiques que ces esprits forts qui peuplent certains de nos villages et qui ne croient plus à rien !

Il est rare de rencontrer une croix au-dessus de 3000 m.; cependant, lorsque je fis l'ascension de la Cime de l'Ouest de la Dent du Midi, j'en trouvai une dont l'un des bras avait été arraché par le vent furieux qui souffle presque continuellement là-haut.

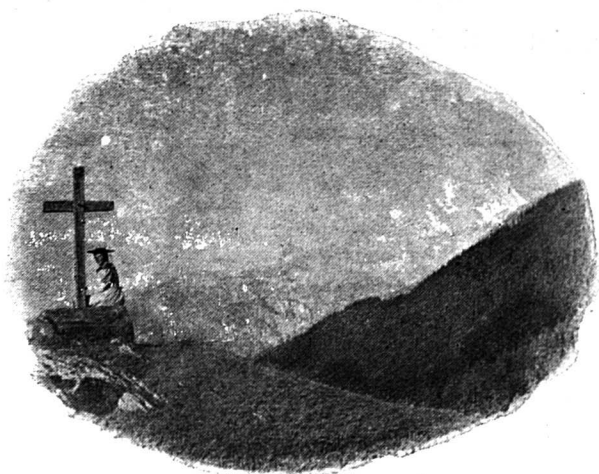
Là encore, l'ascension ne présente rien de bien dangereux; mais ce qu'ils ont dû transpirer, et peut-être jurer ces pauvres gens, — le ciel le leur pardonne — pendant les trois heures de rude pierrier, qui séparent le col de Suzanfe du sommet.

La croix y est-elle toujours? Aura-t-elle été renouvelée ou remplacée par un steinmann. C'est ce que j'ignore, n'étant jamais retourné sur la Haute-Cime.

Dans les pâturages, les croix sont plus décoratives encore, et c'est à l'une d'elles que je dois un de mes plus mélancoliques souvenirs.

J'étais au col de la Forclaz (au-dessus de Martigny) depuis une huitaine de jours et je ne pouvais plus renvoyer mon départ. Aussi, ce matin-là — un dimanche — me décidai-je à aller faire mes adieux au proche et poétique pâturage de la Giètaz (prononcez Zitaz) au-dessous de la pointe de Bovine.

Le ciel était couvert; de longues traînées de brouillard couraient au haut de la vallée en s'accrochant aux forêts. Il avait plu la veille, et les chemins humides, sous bois, sentaient bon les aiguilles de sapin.



Brusquement, au dernier détour, une croix m'apparut! Au pied de cette croix, un berger assis, se croyant seul, lisait attentivement un livre de prières. Je m'arrêtai. Les sonnailles des vaches tintinnabulaient de droite et de gauche, tout près et bien loin sur les pentes, jetant pêle-mêle le son clair de la petite clochette et le brimbalement sonore des gros toupins... Les brouillards montaient toujours. Un moment même, ils me cachèrent le berger qui bientôt réapparut, lisant toujours. Je m'approchai. Dès qu'il entendit le bruit de mes pas, il mit précipitamment son livre dans sa poche, confus qu'on l'eût ainsi surpris.

Brave homme ! tu n'avais pas besoin de te cacher, car rien n'était moins ridicule que ce paisible tableau.

Tu m'as procuré inconsciemment une minute exquise, et je t'en remercie.

.

Dès lors, je n'ai plus revu de croix, au pied de laquelle lisait un vieux pâtre, au tintinnabusement des clochettes...

CHANSONS ALPESTRES

I

Jamais Cent-Suisse, au loin, n'entend le Ranz des vaches
Sans qu'une larme tombe au bord de ses moustaches....

Ce fut un moment saisissant, lorsque devant 12,000 spectateurs, réunis sur les estrades de la Fête des Vignerons de 1889, M. Currat, l'armailli-chef, s'avança, et dans le silence recueilli de l'assemblée, commença ce *Ranz des vaches* qu'aucun patriote n'écoute sans émotion, sans la mélancolie des grands pâturages paisibles de la haute Alpe... et que le chœur des armaillis reprit, après lui, le refrain aimé :

Liauba, liauba, por aria !

Les cœurs battaient à grands coups, dans toutes les poitrines, et les plus sceptiques, les plus blasés sentaient, comme jadis les Suisses à l'étranger, leurs yeux se remplir de larmes.

Dès lors, j'ai eu l'occasion d'entendre à différentes reprises M. Currat chanter le fameux Ranz : en costume d'armailli, dans le salon de l'Hôtel de Naye; — en habit noir, sur la scène du théâtre

de Vevey ou dans des soirées familiaires, sans que jamais l'effet de cette première audition, en plein air, accompagnée du tintement des *seneaux* et des *toupins*, se soit effacé ou même altéré dans ma mémoire.

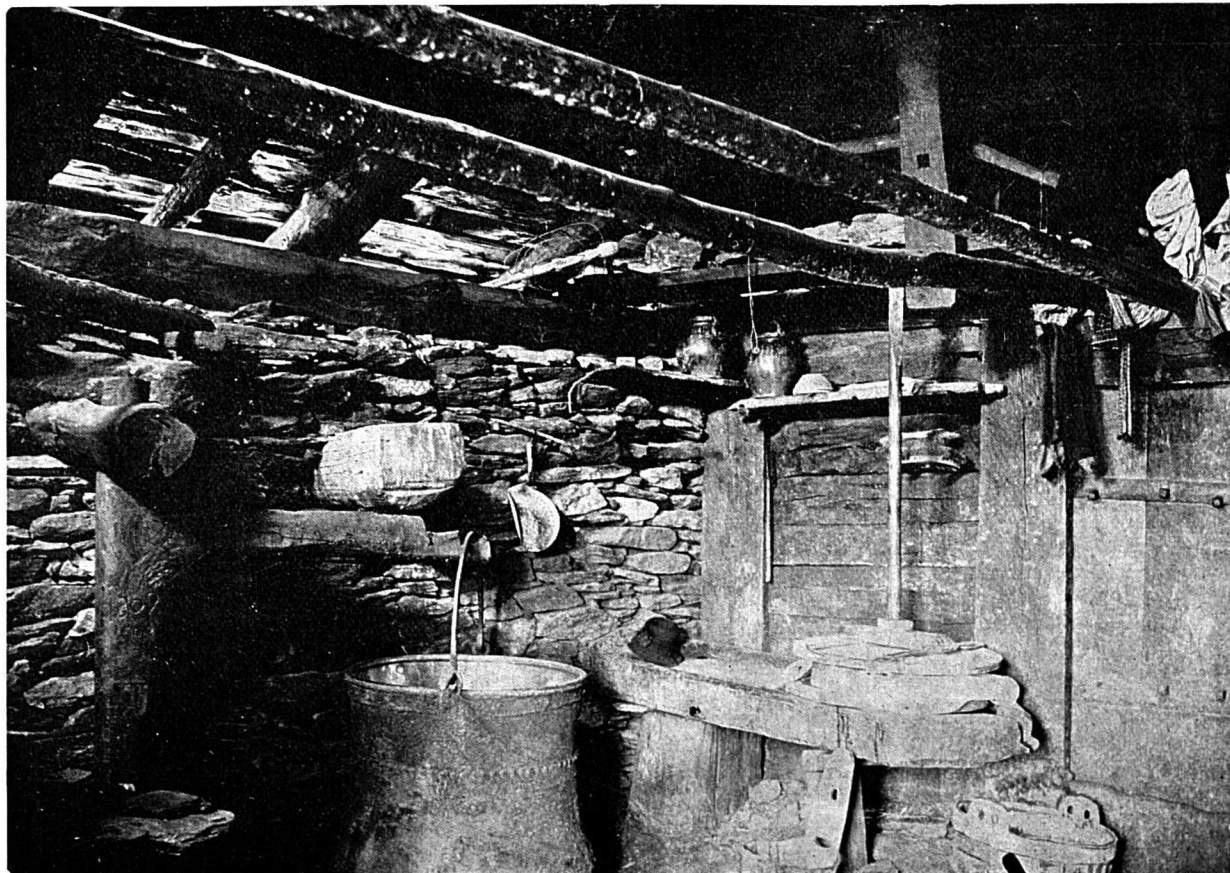
Je dirais même que ces productions du *Ranz des vaches*, — surproductions serait plus exact — dont on a singulièrement abusé dans le canton et même ailleurs, m'ont fait l'impression plutôt triste d'une épave qui vient échouer devant des spectateurs indifférents...

C'est en retrouvant une intéressante *Etude sur les chansons montagnardes de la Suisse romande*, que mon collègue du C. A. S., M. W. Robert, de Lausanne, écrivait il y a quelques années, qu'il m'est venu à l'idée de consacrer un article aux chansons alpestres ou montagnardes. Le *Ranz des vaches*, en effet, n'est-il pas la chanson montagnarde par excellence, en tous cas la plus ancienne et la plus connue ?

D'où vient ce mot de *Ranz* ? — D'après le doyen Bridel, il tirerait son étymologie du celtique : *Rank*, rang ; suite d'objets à la file les uns des autres. Nous retrouvons en allemand le mot *Reihe*, en anglais le mot *Rank* (comme en celtique), qui ont la même signification. Le *Ranz des vaches* serait donc, en musique, une sorte de marche ou de danse des vaches. On dit aussi en allemand *Kühreigen*, de *Kuh* (vache) et *Reigen* (danse).

« *Kühreigen*, mieux que *Kühreihen*, écrit M. Tobler, est la » traduction exacte de *Ranz des vaches*, ou plutôt l'expression *originale* » de cette mélodie, chantée par les bergers les jours de fête ou de » danse, et qui a beaucoup d'analogie avec les anciennes *Bergreihen* » de l'Allemagne... »

D'autres étymologies ont été proposées ; c'est ainsi que M. Szadowski veut la trouver dans le mot *ranner*, c'est-à-dire pousser des cris de joie ; mais cette origine me semble moins rationnelle que la première.



INTÉRIEUR DU CHALET DE LA ZITA (Valais).

D'après une photographie de M. O. Nicollier, Vevey.

Ce qu'il y a de certain, c'est que si la mélodie du Ranz des vaches est très ancienne (le premier qui la fit imprimer, en 1710, fut le professeur bâlois Théodore Zwinger dans sa curieuse *Dissertation sur la Nostalgie*), les paroles sont plus modernes ; la Suisse allemande a des *Kühreigen*, propres à l'Entlibuch, au mont Pilate, à la vallée du Hasli, à l'Emmenthal, au Siebenthal, au Guggisberg, au canton d'Appenzell, au canton des Grisons, etc., etc.

« Le caractère de ces airs nationaux est une grande simplicité — » écrivait le Doyen Bridel — et un mode lent et mélancolique... »

Il est certain également que cette mélodie appartient bien à la Suisse française et doit son origine à la Gruyère, tandis que l'on retrouve dans les paroles, dans les refrains surtout, une imitation ou du moins un ressouvenir des *Kühreigen* de la Suisse allemande. La Gruyère confinant au canton de Berne, il n'y a rien là de bien surprenant. Berne compte trois à quatre ranz, et dans leurs refrains on retrouve le même « appel aux vaches » :

Ha ! ha ! liauba

A Glaris, dans les Grisons, dans l'Appenzell, on entend :

Ho ! Loba
Dort oba
Kom aba
Musst haba
Dein Salz.

« Dans les Alpes de Berne, — écrivait M. Louis Favrat dans la » préface de *Armaillis et Vegnolans*, — on dit plutôt : *lobe*, *ho ! lobe*, » *ha ! lobe*, et l'on emploie aussi fréquemment le diminutif *Löbeli*. Or » le patois gruyérien, qui affectionne les *ll* mouillées, a prononcé » *liauba*, qu'il faudrait écrire : *lhauba*, avec *lh* des Provençaux. Enfin, » ce mot *lhoba*, *loba* ou *lobe* n'a pas de racine dans les langues roma- » nes, et il ne peut être qu'allémanique. »

« *Liauba* employé pour vaches, écrit M. Tobler — je traduis —
» aurait son origine dans le mot *lieb*, c'est-à-dire aimé, chéri, et que
» le patois aurait transformé en *lobe*, *loba* ou *liauba*. »

* * *

Je ne veux point faire ici l'analyse du Ranz des vaches, de Gruyère ; chacun possède ce petit poème rustique ou se le rappelle.

Je me bornerai à donner l'explication de quelques mots patois caractéristiques qui s'y trouvent et qu'il peut être intéressant de connaître :

Aria (verbe), traire les vaches.

Liauba, *liauba*, *por aria*, veut donc dire : « Vaches, vaches (sous-entendu : venez), pour vous faire traire. »

Motaila, vache qui a une étoile blanche au front (*Uenidè totè, bllantz' et nairé, rodz' et motailè* : venez toutes, blanches et noires, rouges et tachetées).

Treintzi (verbe), faire trancher, cailler le lait (*ïo ïe treintzo* : où on fera trancher le lait).

Ivoué, *ivué*, *igue*, *aigue*, *égoue* (subst. fém.), eau (varie suivant les dialectes). *Kan san veniu ai bassé z'ivoué* : quand ils sont arrivés aux basses eaux.

De ne sein lo pi, mot à mot, sans le pied. Forte assertion négative.

Einreimblla (verbe), s'embourber (*No n'no sein pas mo einreimblla* : Nous ne nous sommes pas mal embourbés).

Fierre, frapper, aboutir (*Tè fo alla fierre à la porte* : Te faut aller frapper à la porte).

Motetta, petit fromage : diminutif de *motta*, qui est un grand fromage gras ; le fromage maigre, fait de lait écrémé, se nomme *toumma*. Nous en avons fait tomme (*Tè fo mé bailli na motetta* : Il te faut me donner une « motetta »).

Pri, fromage gras sortant de la forme avant d'être salé (*No lai farein on bon pri gra* : Nous lui ferons un bon fromage gras).

Galé, *galéza* au féminin : joli, charmant (*Ma serveinta... l'é tru galéza* : ma servante est trop jolie).

Mola, embrasser, danser, aiguïser (*De tru mola voutra serveinta* : de trop embrasser votre servante).

Epei, peut-être, sans doute (*Fudra epei no confessa* : faudrait peut-être nous confesser).

Co ou azi, présure (*L'an mè lo co à la tzaudaire* : ils ont mis l'acide dans la chaudière).

Sonnaillira, la vache qui, à la tête du troupeau, porte la plus grosse cloche (*Lé sonnaillirè van les premirè* : les « sonnaillires » vont les premières).

J'arrête là mes citations, de crainte de fatiguer le lecteur ; pour se reposer, qu'il veuille bien entrer en imagination dans le chalet, auquel ces lignes servent de modeste cadre, et y écouter en pensée les sonnaillires du troupeau qui va rentrer.

II

Sans aller jusque dans la Suisse allemande pour chercher d'autres ranz, nous en trouvons deux assez caractéristiques dans le Jura : *La tzanson dâo Fretâi* (la chanson du fruitier) ou le Ranz de Vaulion, qui nous fait assister au départ et au retour des vaches, et *Lè vatsès à la montagne*. Ces deux ranz ont été consignés dans



le *Chansonnier vaudois* de C.-C. Dénéréaz, le dernier écrivain qui savait encore le patois.

Mais il n'est pas seulement question de vaches dans les ranz ou les coraules des montagnards. Les chèvres n'y sont point oubliées. Nous ne citerons que le *Tsévroâi de Voâïtaou* (le chevrier de Veytaux), que Rambert a recueilli et publié le premier dans un de ses volumes. Faut-il en rappeler la dernière strophe, si aimablement philosophique

Tzacon son mehi dên sti mondo
Por mé, su contén dé mon sort.
Y sus heureux, vo - s'en répondo.
Se mé pleignié l'aré bain tort.
Asbain mon cornet,
Ma fliota, mon subliet,
Repetton per Voâïtaou :
Ne pas grand bain, mâ ye lê praou.

Ce qui veut dire :

Chacun son métier dans ce monde
Pour moi (je) suis content de mon sort
Je suis heureux, (je) vous en réponds.
Si (je) me plaignais j'aurais grand tort.
Aussi mon cornet,
Ma flûte, mon sifflet,
Répètent par Veytaux :
(Je) n'ai pas grand bien, mais j'ai assez.

M. Robert dans son *Etude sur les Chansons montagnardes* cite encore *La tzanson dou victorieu* qui termine le petit poème patois des *Chevriers* de M. Bornet. Je regrette que la place ne me permette pas d'en donner ici une analyse : il est ravissant.

La mi-été (mi-tzautein) a inspiré plusieurs chansons : témoin celle de Juste Olivier.

Voici la montagne,
Voici les troupeaux,
Gagne, mon cœur, gagne
Enfin le repos.

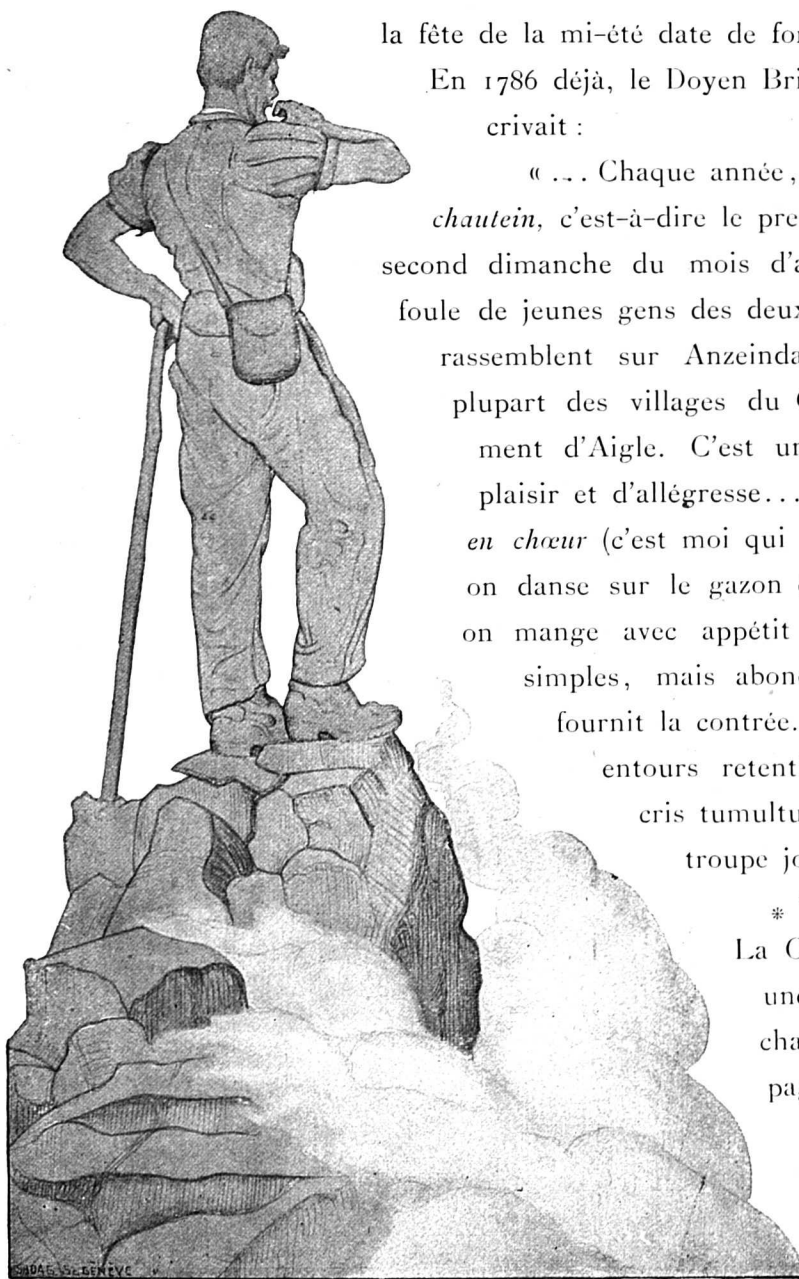
Anzeindaz, Taveyannaz, Pont de Nant ont dû en entendre de ces chansons, car la fête de la mi-été date de fort loin.

En 1786 déjà, le Doyen Bridel la décrivait :

« ... Chaque année, à la *mi-chautein*, c'est-à-dire le premier ou le second dimanche du mois d'août, une foule de jeunes gens des deux sexes se rassemblent sur Anzeindaz, de la plupart des villages du Gouvernement d'Aigle. C'est un jour de plaisir et d'allégresse... *on chante en cœur* (c'est moi qui souligne), on danse sur le gazon élastique ; on mange avec appétit les mets simples, mais abondants que fournit la contrée. Tous les environs retentissent des cris tumultueux de la troupe joyeuse... »

* * *

La Coraule est une sorte de chant accompagnant certaines danses ou rondes.



Enfants, si vous aimez les génisses folâtres
Et l'alpe verdoyante, et le lou-eh des pâtres,
Les récits d'autrefois transmis par les aïeux
Et la *coraule* antique et les ranz gracieux...

écrivait Rambert, qui les connaissait bien, les *coraules*, les *rionds*, les *ranz*, et les aimait bien aussi !

Les coraules se font de plus en plus rares : on ne « danse plus aux chansons », sauf peut-être les petits enfants. Ces rondes sont trop nombreuses pour être même énumérées ici. Les *Nouvelles étrennes fribourgeoises* en ont publié plusieurs, en français et en patois, toutes originales, mais qui perdent à être traduites ou chantées avec accompagnement de piano. A la chanson alpestre, il ne faut pas un salon pour décor !

* * *

Cette petite étude, si sommaire, serait plus incomplète encore, si je passais sous silence le *Jodel* (rappelez-vous les *Jodler* de la Fête des vigneronns) et les *huchées*. Les *Jodel*, que nos vachers romands ne cultivent guère, est une curieuse succession de vocales mélodieuses et variées, restant quelque temps dans le grave pour sauter subitement à l'aigu. C'est avec la voix de tête surtout que le Suisse allemand et le Tyrolien produisent ces bizarres effets.

La *huchée* est un appel strident et prolongé, produit aussi par la voix de tête. Il se compose presque toujours de deux ou trois notes suraiguës et brusquement descendantes.

* * *

Un mot enfin de l'*Alpsegen* (Prière de l'Alpe) que chante ou que chantait plutôt, soir et matin, le pâtre pour implorer la protection des saints sur lui et son troupeau.

Voulez-vous une description magistrale de cette prière ; ouvrez Rambert et relisez ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle le *Rayon bleu*, vous vous arrêterez sûrement au passage suivant :

« ... Il chanta comme sonnent les cloches, à toutes volées. Sa voix avait encore le timbre de l'enfance ; elle n'était pas formée, mais elle avait des notes hautes très pures, de ces notes de tête, familières aux bergers, qui sont faites pour appeler les échos. Les échos répondirent ; ils accompagnèrent comme aurait fait un orchestre composé de plusieurs orgues, placés de distance en distance, et les voix s'élevèrent ensemble vers les lieux où réside cette Parole éternelle, qui parvient au cœur du montagnard, même lorsque le vent est contraire et qu'il y a beaucoup d'eau dans les ruisseaux... »

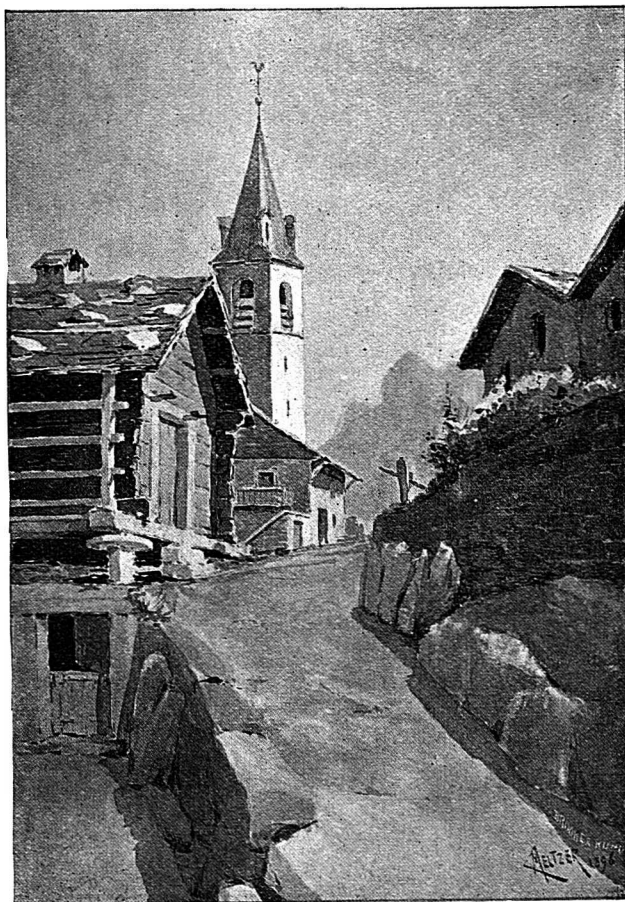
Le Doyen Bridel cite encore cette touchante prière en patois ormonan que, vers le milieu du siècle dernier, dans les hameaux écartés des Ormonts, les enfants récitaient avant de s'endormir :

Dein mon bllian lli mé cautzi — tré z'andze li trovi — ke me desiran, ke bein dremitso — ke ne me baillasso poaire — ne de foua ne de hllamma — ne de mor sebetanna — ne d'aci reinpaa — ne de bou pouaintu — ne de pierra fratzcha, ne de dzenelie pekan — ne d'aussekavoaïron ; Diu bégne li lattè et lou tzevron, et to cein ki a dein la maison !

Ce qui signifie mot pour mot : Dans mon blanc lit me couchai ; trois anges y trouvai ; qui me dirent que dormisse bien ; que ne me donnasse peur, ni de feu, ni de flamme, ni de mort subite, ni d'acier trempé, ni de bois pointu, ni de pierre brisée, ni de poule piquante, ni du « phantôme qui lève sa petite queue » ; Dieu bénisse les lattes et les chevrons, et tout ce qu'il y a dans la maison !

Une oraison bien naïve, mais qui ne manque pas d'originalité. Puissent mes aimables lecteurs ne jamais avoir peur du « phantôme qui lève sa petite queue » !!





SALVAN
Dessin de M. Meltzer.

LE GLACIER

LE glacier est chose vivante, non morte, inerte, immobile. Il se meut, avance, recule, pour avancer encore... » C'est Michelet qui écrivait cela en 1867, dans son remarquable volume sur *La Montagne*, sans toutefois expliquer la ou les causes de ces mouvements progressifs ou rétrogrades.

La question était loin, du reste, d'être aisée à résoudre, et ce n'est guère que ces dernières années, grâce aux travaux de savants, tels que MM. Dufour, Forel et Heim, que l'on est parvenu à connaître les puissants agents de la marche des glaciers.

Avant eux, Scheuchzer, de Saussure, Tyndall, Forbes, de Charpentier, Agassiz, voire le grand Goethe, avaient étudié passionnément ces curieux phénomènes glaciaires, et leurs conclusions ont évidemment servi de base aux recherches plus récentes dont je viens de parler.

Il est établi maintenant que la pesanteur est la cause principale de la marche de ces « fleuves de glace ». Quant à la regelation, elle explique comment il se fait que les glaciers conservent leur cohésion tout en cascasant sur leur lit raboteux.

Les conditions d'accroissement sont tout d'abord l'abondance de neige sur les sommets, puis la chaleur et l'humidité de l'été. — MM. Dufour et Forel ont, en outre, découvert au glacier du Rhône que la condensation de la vapeur d'eau atmosphérique sur la glace du glacier était une des sources puissantes d'entretien de ce dernier.

Mais en voilà suffisamment ! Tout le monde sait plus ou moins cela, et je ne veux point parler ici des *roches moutonnées*, comme de Saussure désigna si bien le sol rocheux que le glacier a menuisé, pareil à un gigantesque rabot. Je ne m'étendrai pas plus longuement sur les *moraines* : débris de toute espèce qui se dressent en remparts des deux côtés du glacier ; ni sur les *crevasses* formées par l'inégalité de tension qu'éprouve la coulée de glace ; ni sur la *rimaye* béante qui défend l'approche de la cime étincelante, semblable en cela au fossé gardant les châteaux-forts du moyen-âge ; ni sur les *séracs* aux formes pyramidales ou cubiques, que leur vague ressemblance — oh ! bien vague — avec le fromage fabriqué dans les chalets, a dotés de ce curieux nom. Enfin les *névés* sont connus de chacun...

Je me réserverai simplement de reparler plus loin d'un glacier type : le glacier du Trient, et, chiffres à l'appui, de montrer quelle a été sa marche depuis un demi-siècle environ.

* * *

Je voudrais pourtant rappeler en deux mots comment, au rebours de l'abîme « qui ne rend jamais sa proie », — ainsi dit la sombre ballade de Schiller, — le glacier rejette, après un laps de temps qui varie de trente-cinq à quarante ans, tout corps qui lui est étranger.

On l'a su par une échelle qu'avait laissée M. de Saussure sur le Mont-Blanc. On l'a su encore par la tragique catastrophe de 1820, où trois guides : Pierre Balmat, Pierre Carrier et Auguste Tairraz, entraînés dans une crevasse par une avalanche, avaient disparu pour toujours semblait-il.

Dramatique exhumation. A quarante-un ans de distance, et presque jour pour jour, le gouffre rendait sa proie ; le majestueux linceul de neige et de glace s'ouvrait en prouvant sa cruelle puissance de conservation.

Le 12 août 1861, à la sortie de la messe, un guide arrivait tout



VUE GÉNÉRALE DU GLACIER DU TRIENT

Photographie de M. O. Nicollier.

essoufflé à Chamonix. Il portait un sac rempli de lugubres débris humains, qu'il venait de recueillir à l'orifice d'une crevasse du glacier des Bossons.

Une enquête minutieuse fut ouverte aussitôt, et il est émouvant de parcourir le procès verbal dressé à cette occasion. On y voit que, parmi les débris, se trouvaient : « Plus des trois-quarts de deux crânes ; plusieurs touffes de cheveux blonds (ceux de Pierre Balmat) et de che-

veux noirs (ceux de Pierre Carrier, ainsi que le constata Marie Couttet, un des guides survivants de la catastrophe); toute une partie maxillaire, garnie de blanches et belles dents; un avant-bras et la main adhérente, ayant la chair fraîche et rosée, et conservant une certaine flexibilité dans les articulations (après quarante ans!); un pied gauche; plusieurs côtes, deux séries d'anneaux de colonne vertébrale; plus, de larges morceaux d'étoffe, un soulier ferré, une aile de pigeon, une lanterne, un gigot de mouton cuit, etc. »

Les restes de la troisième victime, Aug. Tairraz, devaient être retrouvés plus tard, par la raison que Tairraz, étant tombé le premier, atteignit les dernières profondeurs de l'abîme, tandis que l'avalanche, comblant celui-ci retenait beaucoup plus haut ses deux malheureux compagnons.

Ce fut en 1862, soit l'année suivante, que d'autres trouvailles furent faites, un peu plus bas — ce qui est conforme à la loi de progression descendante — par M. Francis Wey*.

Le récit qu'il fait de ces découvertes est parfois saisissant. Qu'on en juge par le passage suivant : « ... Mon guide Joachim me désigna sans mot dire, un trou assez profond, ouvert dans le névé, et j'en vis sortir une main tendue, comme pour être saisie, attenante à un bras enfoncé dans la glace. Cette main était blanche, les ongles étaient

* Un autre fait est venu s'ajouter cette année encore à celui que je viens de rappeler.

Le 21 août, on a retrouvé, à 150 mètres environ au-dessus de la grotte du glacier des Bossons, les premiers restes du capitaine anglais Artwright, soit une partie du crâne, les mâchoires, une partie des cuisses coupées au jarret, ainsi que des étoffes et un mouchoir sur lequel le nom du capitaine est écrit en toutes lettres : « H. Artwright 84 th. Regt 28. » — On se souvient que le capitaine Artwright, lors de son ascension au Mont-Blanc le 13 octobre 1866, fut entraîné avec ses trois guides par une avalanche, dans une profonde crevasse, à la base de l'ancien passage qu'on dénomme le passage de Balmat. Les corps des guides avaient pu être retirés et inhumés tandis que le capitaine était resté introuvable.

Le lendemain, 22 août, d'autres restes ont été recueillis : le tronc avec le cou, le bras droit et la main, musclés, recouverts de peau et d'aspect naturel avec des éraflures rouges et de nombreuses fractures; une partie du crâne; le bras gauche avec des parties de muscles, séparés de l'épaule et complètement momifié; enfin des lambeaux de chemise et de pantalon; dans la ceinture de celui-ci les restes d'un porte-monnaie paraissant en argent, un élégant bouton de chemise en or avec 6 petits diamants et une pièce de 5 cent. de Napoléon III (1864).

Ce lugubre voyage a donc duré 31 ans !

restés roses; le mouvement des doigts, allongés sans effort, semblait concorder avec le sentiment d'une aspiration suprême à la lumière...»

C'était la troisième main qu'on retrouvait. Pendant 41 ans, le glacier avait donc charrié, en les dispersant, les membres mutilés de ces pauvres victimes du devoir.

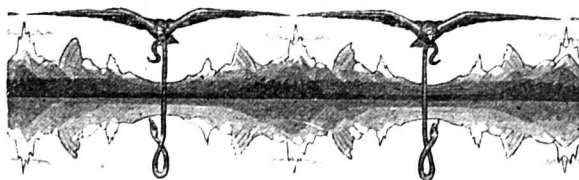
J'appuie sur le mot *victimes*, car ce fut sur l'insistance du D^r Hamel (conseiller aulique de l'empereur de Russie) qui alla même jusqu'à traiter ses guides de « lâches » que, le dimanche 20 août 1820, — ainsi nous le raconte Couttet — malgré le temps menaçant, la caravane forte de 15 à 16 personnes, quittant les rochers des Grands-Mulets, laissa trois des siens à peu de distance du sommet.

Savez-vous ce que disait, en 1860, le D^r Hamel au guide Auguste Balmat, en séjour à Londres, chez Tyndall, un jour qu'ils parlaient de la possibilité de retrouver les corps disparus ?

— Certainement, vous les retrouverez, et ce sera très heureux pour Chamounix. Cela vous composera un musée fort intéressant *qui attirera les touristes !*

* * *

Le musée existe, en effet, mais incomplet, les familles des victimes ayant manifesté le désir, compréhensible du reste, d'inhumer solennellement une partie des funèbres débris. A Annecy, on peut voir cependant le pied du troisième guide, le voile du D^r Hamel, et d'autres très curieuses épaves, exposées dans un cénotaphe à parois de verre.





UN GUIDE
Dessin de A. Rehfous.

LE GLACIER DU TRIENT

Du col de la Forclaz — à deux heures et demie de Martigny — au glacier du Trient, une petite heure de marche horizontale, sur une route excellente. Il est peu d'endroit où l'on puisse, même au cœur de l'hiver, pénétrer plus aisément au sein de si hautes montagnes. Au dernier contour du chemin, le glacier « immense escalier d'albâtre ombré d'azur » vous apparaît dans toute sa rugueuse beauté ; encore quelques pas, et vous l'allez toucher du doigt.

Le cliché que nous en donnons ici (*), semble fait pour illustrer la description de Javelle :

« D'abord, il s'élève doucement, formant une première et large esplanade — la calotte ; — puis bientôt, prenant à chaque gradin plus de hardiesse, il monte, toujours plus fier, toujours plus pur, et arrivé aux environs de 3000 mètres, tout à coup se dérobe. Qu'y a-t-il au-delà ? »

Au-delà, c'est le plateau du Trient, névé unique dans les Alpes, sinon comme étendue du moins comme caractère. Le cirque est si grandiose, et nos sens si imparfaits pour en mesurer l'étendue, que nous met-

(*) Voir page 35.

trons une heure, peut-être deux, pour le traverser alors qu'il nous semblait que 20 minutes à peine nous seraient nécessaires.

Du plateau à la pointe d'Orny (3278 m.) légèrement visible à gauche de notre cliché, une petite demi-heure. Je parlerai plus loin de cette ascension des plus faciles, et de la cabane qui la rend faisable en deux jours depuis Martigny.

* * *

Le glacier du Trient est un des premiers glaciers de la chaîne du Mont-Blanc qui ait avancé.

Jusqu'en 1880, il avait reculé, et cela depuis une quarantaine d'années, d'environ 7 à 800 mètres. En 1881, il reste stationnaire ; puis en 1882, il se met en marche, augmentant progressivement, d'année en année, de 3, 6, 10, 12, voire 15 mètres (plus exactement de 20 mètres au centre, et de 10 à 12 mètres sur les côtés, selon la théorie de la marche des glaciers).

De 1881 à 1893, il a ainsi avancé de 130 mètres ; un joli chiffre comme on le voit. (*)

On a mesuré cet avancement au moyen de points de repère — blocs de granit — numérotés. On peut vérifier et contrôler l'exactitude de ces renseignements par la photographie. Le résultat est absolument le même.

* * *

Depuis une vingtaine d'années on exploite la glace du glacier du Trient pour la consommation.

A cet effet, des rails ont été posés sur le chemin qui relie la Forclaz à la glacière (sorte de construction basse, en pierres). Sur les rails roulent

(*) De 1895 à 1897, un nouveau mouvement de recul a été constaté au centre du glacier : 10 à 12 mètres environ, tandis qu'un des côtés, le droit, a continué à avancer de 4 à 5 mètres et que le gauche est resté stationnaire.



SÉRACS DU GLACIER DU TRIENT
Photographie de M. E. Grosclaude

des wagonnets conduits par des mulets. Mais il n'y a qu'une dizaine d'années que ce système est utilisé ; auparavant le transport s'effectuait difficilement par chars.

La glace — en gros blocs qu'on a fait sauter à la dynamite — est amenée de la base de la « calotte » à la glacière sur la *rise*, sorte de couloir formé de troncs de sapins, cloués sur des chevalets en X. Les blocs sous une légère impulsion, glissent et filent bientôt avec la rapidité de l'éclair ; gare à l'imprudent qui se trouverait sur leur voie : il serait renversé et grièvement blessé par les aspérités tranchantes de la glace.

Il y a quelques années, ces blocs étaient sciés en petits cubes, en « petits Mont-Blanc » comme on les appelait, et expédiés... à Paris ! Dire que le glacier du Trient s'en allait par miettes désaltérer les gosiers parisiens ! Ironie des choses.

Qu'on se rassure. La brèche est insignifiante, et peut être comparée tout au plus, à une légère égratignure d'épingle sur la pelure d'une orange.

On aura beau l'exploiter, le glacier du Trient, expédier des quintaux et des quintaux par delà nos frontières, il restera le même, avec sa masse écrasante de glace, dans le décor austère des aiguilles granitiques, aux flancs abrupts, qui le dominent et semblent vouloir le protéger.



LE GUIDE

L'AME de la montagne, pour moi, c'est le guide.

N'est-il pas de ceux pour qui la montagne n'a pas de secrets ? Il la comprend si bien, il l'aime si profondément, si fidèlement. N'est-ce pas lui, encore, le véritable initié, qui est chargé de nous en dévoiler les mystères et les splendeurs, et de nous la faire aimer à notre tour, la grande Alpe ?

Et puis, je ne sais, mais le guide — le vrai guide de montagne au pas élastique, égal et sûr — m'a toujours fait l'effet d'un type à part. J'ai rencontré rarement ailleurs que chez lui, une telle largeur d'idées, une telle puissance d'observation, alliées à tant de naturel, de servabilité, de délicatesse de sentiment et surtout de dévouement.

Comment ! Voici un homme que vous ne connaissez pas ; qui ne vous connaît pas davantage, et qui, pour une pièce de 50, 80, 100 fr., se confiant à la sûreté de son coup d'œil et à la solidité de ses clous, va risquer sa vie, compromettre l'avenir de sa famille, pour vous, étranger, qui ne saurez peut-être pas même apprécier à leur juste valeur, les services qu'il vous rendra tout à l'heure !...

Et la religion ? Vous représentez-vous le fond de piété qui se cache sous ce rude type montagnard ? — L'avez-vous vu, lui, l'homme simple, au plus fort de la grimée, alors que vous ne songiez qu'à maudire la moraine trop escarpée, ou le soleil trop brûlant, l'avez-vous vu, soudain, se découvrir sans ostentation, au faible son du carillon que lance un minuscule clocher, tout au fond de la vallée, ou se signer devant une croix, fidèle gardienne d'un col, ou triste souvenir d'un accident ?

Et n'est-elle pas touchante la prière que vont faire, dans la petite chapelle du Lac Noir, les guides qui partent pour ce fier Cervin d'où l'on ne revient pas toujours ?

Oui ! le guide est éminemment bon, probe, et — qu'on ne s'y trompe pas — plus instruit qu'il n'en a l'air. Que de fois il en remontre par la simplicité et la justesse de ses réparties, au clubiste prétentieux qui cherche à l'écraser par une érudition souvent plus factice que réelle.

Mais, viennent le brouillard, le danger... et le guide se révèle tout entier ; c'est lui qui commande, à lui qu'on obéit docilement, tant on se sent inférieur devant cet humble de la montagne.

* * *

Permettez-moi de vous présenter ici le doyen des guides salvains : François Fournier, qui, de chercheur de cristaux — ils le sont presque tous — est devenu un guide émérite et sûr, dont le nom est bien connu dans les annales du C. A. S.

François Fournier est originaire de Salvan ; bien que ses jarrets n'aient pas encore atteint la cinquantaine, il a dépassé, lui, tout doucement, la soixantaine. Il serait difficile d'énumérer le nombre de scourses qu'il a faites dès l'âge de 30 ans. (Il n'y avait guère d'étrangers à Salvan, avant cette époque). Je sais que ces dernières années, la



FRANÇOIS FOURNIER
Le doyen des guides de Salvan.

moyenne oscillait par été entre 25 à 30 courses, parmi lesquelles la Tour-Sallière, les Dents du Midi et l'Aiguille du Tour reviennent fréquemment.

Mais Fournier a fait mieux que cela. C'est lui qui eut l'honneur de vaincre, en 1876, avec Emile Javelle, le farouche et inviolé Tour-Noir. — Vous vous souvenez du récit de cette fantastique ascension, avec ses émouvants passages où, « suspendu sur mille mètres d'abîme » — c'est Javelle qui parle — on tient du bout des doigts, du fin bord » de la semelle, à de simples rugosités du granit qu'on ne peut » appeler des saillies, mais pourtant si solides et si sûres qu'avec un » peu d'habitude on est absolument certain de ne pas tomber... »

C'est lui encore qui fit la première ascension de la Dent Jaune, de la Cathédrale et du Doigt — trois sommités de la Dent du Midi qui ne sont pas banales, la dernière surtout.

Le Doigt (par l'ancien passage) reste pour lui sa plus mauvaise ascension : des saillies de rocher pourri, s'effritant à mesure sous le pied, pendant la montée. On voit d'ici ce que dut être la descente.

Et malgré cela, peut-être même à cause de cela, de cette lutte calme avec la montagne, de l'habitude de vaincre, Fournier est resté souple et robuste, tout prêt à fournir encore une longue carrière. Je l'espère du moins de tout mon cœur.



UN MONUMENT ALPESTRE



Le samedi 10 août 1895, à 8 heures du soir, devant la nouvelle cabane d'Orny, une simple, mais touchante cérémonie, avait lieu :

Quelques membres de la section de Jaman du C. A. S. inauguraient l'inscription dédiée à Javelle et destinée à perpétuer son nom dans ces régions grandioses. Les ayant découvertes, il les fit connaître à ses amis et leur consacra ses pages les plus enthousiastes — relisez ses

« Souvenirs d'un alpiniste ». Plus tard, il prit l'initiative de faire construire la première cabane qui facilitait les nombreuses et remarquables ascensions dont Orny est le centre privilégié.

L'inscription — de grandes lettres en fer forgé, de 80 centimètres de hauteur, fixées dans le roc — se trouve à deux pas de la nouvelle cabane, située elle-même à peu de distance, au-dessous de l'ancienne. La voici :

A
EMILE JAVELLE

LE
C. A. S.

1895

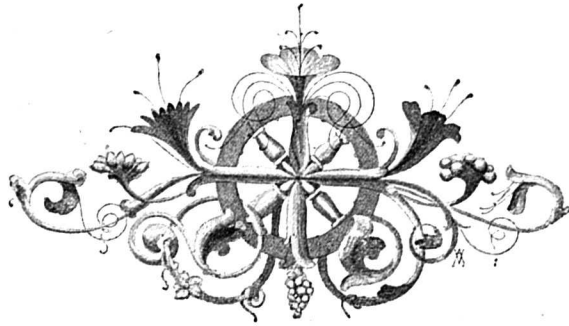
Ce soir-là, à la lueur des feux de Bengale, elle se détache vivement, en rouge sur le rocher nu. Quelques paroles sont prononcées pour rappeler celui qui n'est plus, pour remercier ceux qui ont songé à lui élever ce modeste monument alpestre. A ce moment, la lune se lève derrière la Rosa Blanche, baignant de sa clarté laiteuse le profil vague des sommités lointaines, les formes hardies du Portalet... Le spectacle est inoubliable !

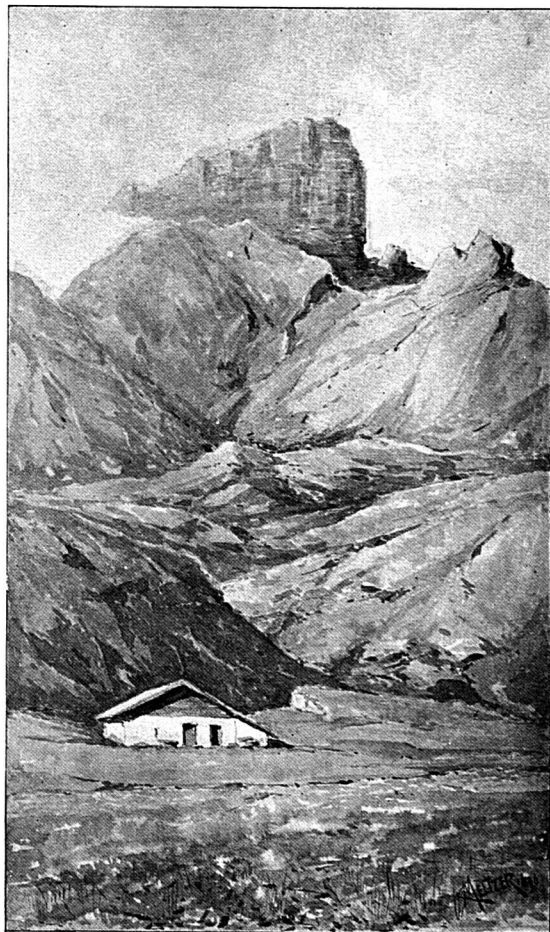
* * *

Javelle, aussi bien que Rambert, Muret et Juste Olivier, avait droit à cette patriotique et reconnaissante manifestation. Fervent admirateur des Alpes qu'il avait su comprendre mieux que personne, et qu'il aimait de toute son âme, Javelle fut non seulement l'interprète de la montagne, mais un de ses plus ardents vulgarisateurs. Il fit école, si l'on peut dire, et c'est à son exemple que s'est formée cette jeune escouade d'ascensionnistes bien stylés qui a contribué pour une large part à l'extension de l'alpinisme dans notre pays.

On sait que l'ancienne cabane d'Orny, édifiée par les soins de la section des Diablerets du C. A. S., fut remplacée par une construction plus grande inaugurée le 24 septembre 1893. Or, ce fut précisément à l'occasion de cette inauguration que l'idée d'élever un monument simple et frappant à Emile Javelle, fut sérieusement discutée. On décida, sans plus tarder, de la mettre à exécution.

Une « soirée alpestre » organisée par les amis de Javelle au théâtre de Vevey, permettait quelque temps après, de réunir une partie de la somme nécessaire. Maintenant, tout est accompli, et ceux qui ont eu le privilège de se réunir là-haut, en face de ces montagnes qu'il a tant aimées, pour inaugurer la pieuse inscription, sont heureux de penser qu'elle immortalisera dignement, au cœur même de l'Alpe, la chère mémoire qui reste si vivante dans leurs propres cœurs.





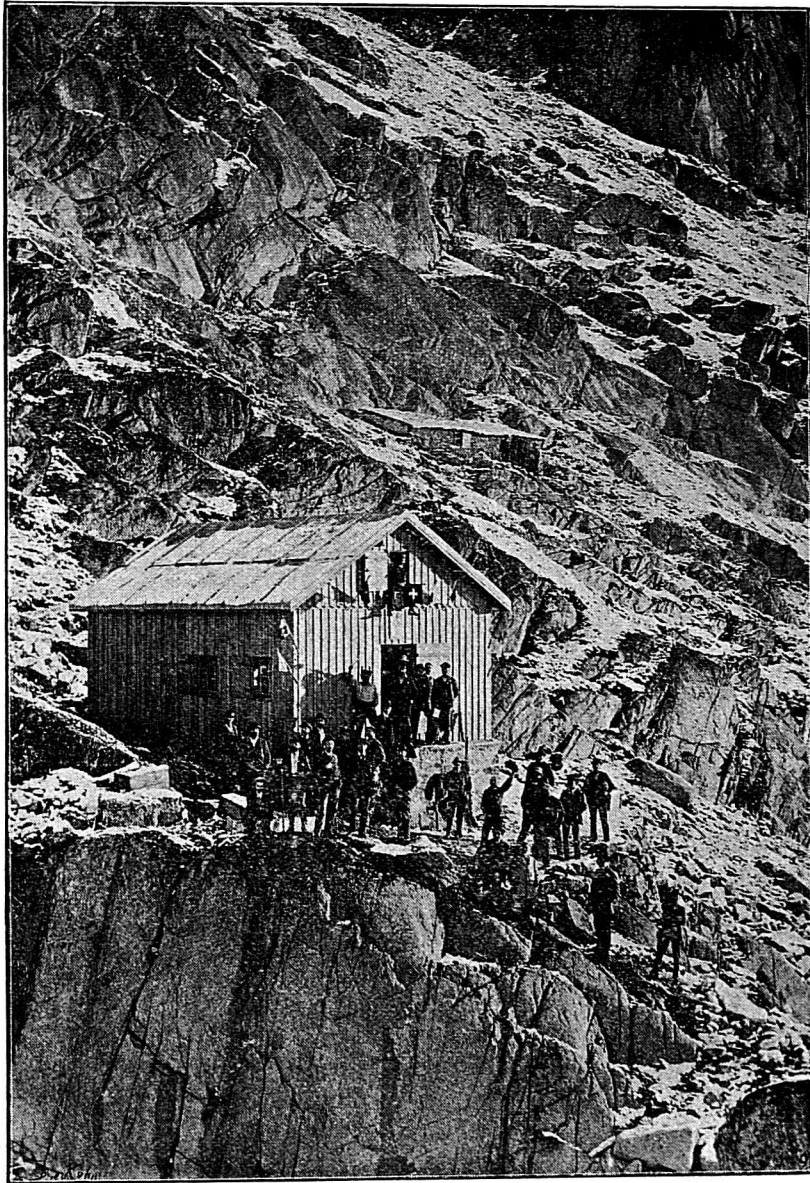
CIME DE L'EST (Dent du Midi).
De Salanfe.

LA CABANE D'ORNY

LA nouvelle cabane d'Orny, au dire des inspecteurs du C. A. S., est la mieux comprise, la plus vaste, la plus luxueuse et la plus confortable.

Située à 2696 mètres d'altitude, elle occupe un emplacement de 50 mètres carrés. Les parois de bois en sont doubles et garnies de substances mauvaises conductrices de la chaleur, et les poutres sont solidement ancrées dans la maçonnerie. La toiture est en zinc.

La cabane comprend au plain-pied une cave, une cuisine, un corridor au centre de deux rangées de lits — manière de parler, car ces lits consistent en un plancher incliné, avec de la paille et des couvertures. — Tout au fond, une table de toilette et autres accessoires. — Un bel escalier nous conduit au premier étage, où nous retrouvons le couloir et les deux rangées de dortoirs. Un quart de ces dortoirs, isolé par un rideau, est réservé aux dames. Elles y trouvent également tout ce qui peut leur être nécessaire pour leur toilette.



LA CABANE D'ORNY

Voilà l'indispensable. L'utile est représenté par des instruments de météorologie, par une pharmacie et un assortiment complet d'objets de sauvetage et de pansement, par un réveil-matin et par une batterie de cuisine admirablement organisée. Le superflu, ce sera ces socques, ces babouches de lisières, que les frileux chausseront avec une intime satisfaction.

La cabane peut ainsi abriter de 40 à 45 clubistes ; elle a coûté 8800 fr. 15 — remarquez les centimes — et a été construite par la section des Diablerets. Elle pèse, sans les fondements, le joli poids de 13,000 kilos, portés à dos d'hommes depuis le pied de la montagne.

La construction en fut menée très rapidement : commencée en juillet à Lausanne, elle était transportée à Martigny le 18 août, et l'inauguration avait lieu le 24 septembre ; elle aurait pu même avoir lieu le 17.

La nouvelle cabane d'Orny est située à soixante mètres au S. O. de l'ancienne, que l'on voit un peu à droite et au-dessus, sur notre cliché. Ce dernier a été pris le jour de l'inauguration ; une légère poudre de neige couvre les rochers.

Le panorama qui se déroule aux yeux du clubiste est tout simplement grandiose.

Et maintenant, si ces quelques lignes pouvaient susciter chez ceux qui me liront l'envie d'aller là-haut, passer quelques heures au milieu de tant de belles choses, si pures et si fortes, je m'estimerais heureux, car j'aurais atteint mon but.





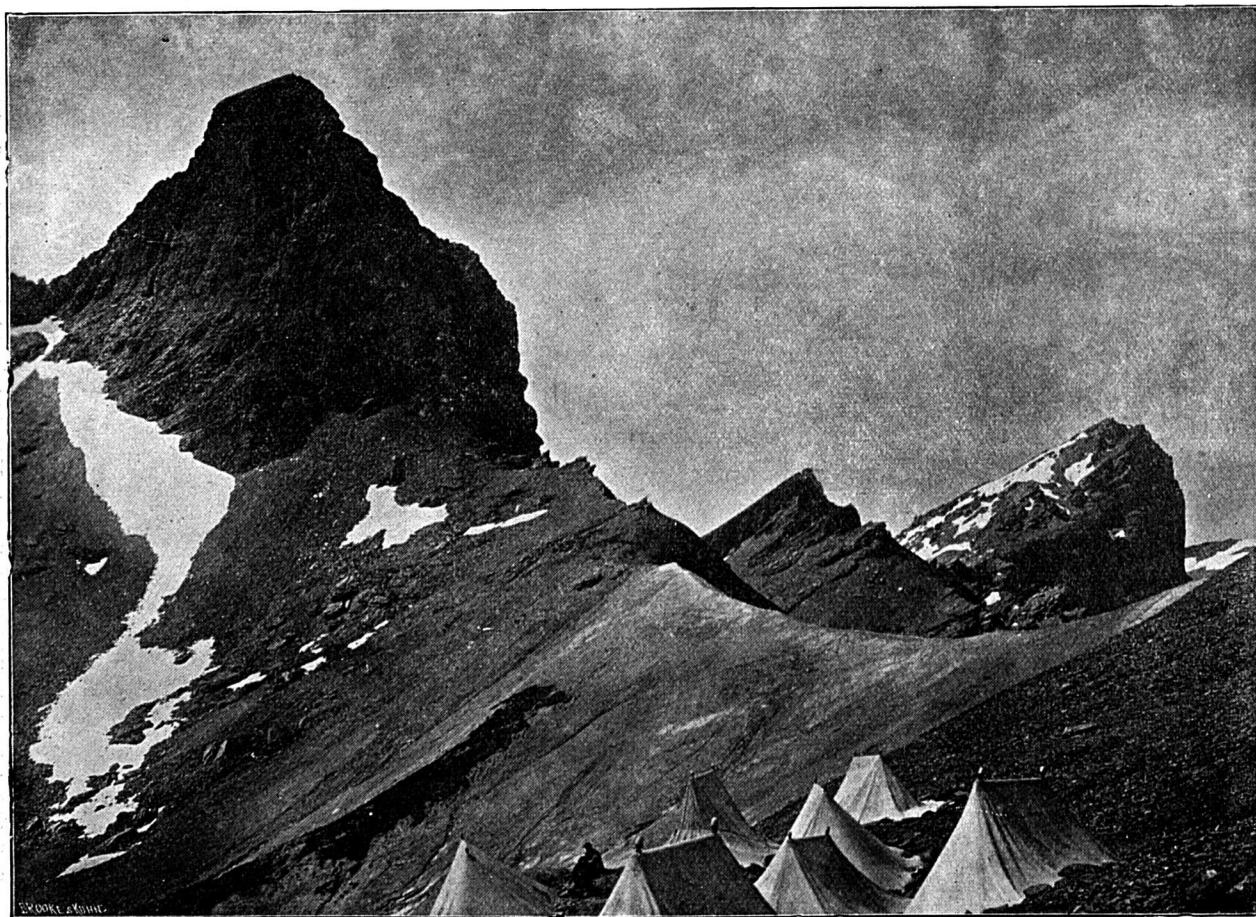
HOSPICE DU GRAND ST-BERNARD (2472).

LA CABANE EUGÈNE RAMBERT

LA section des Diablerets a également inauguré, les 19, 20 et 21 juillet 1895, à la Frête de Sailles, entre le Grand et le Petit Muveran (*), à l'altitude de 2550 mètres, une coquette petite cabane dédiée à Eugène Rambert et qui portera désormais son nom. Rambert, le premier, découvrit et signala la source sans laquelle la construction de la cabane eût été impossible.

Celle-ci est l'œuvre *exclusive* de la section des Diablerets ; les frais en ont été couverts par une souscription volontaire de ses membres et le Comité central, qui subventionne généralement ces constructions, n'a point accordé cette fois-ci de subside. Par contre, les guides des Plans et de Gryon s'étaient engagés à faire tous les transports à leur propre compte, secondés en cela par MM. Lauber frères, de Neuchâtel, possesseurs d'un chalet aux Plans de Frenières, et qui ont organisé des concerts et des ventes en faveur de la cabane ; il en est résulté une somme assez rondelette pour couvrir tous les frais des guides.

(*) Muveran, du celtique : *muva*, lieu où l'on tient les vaches. Quelques cartes indiquent cependant Mœveran.



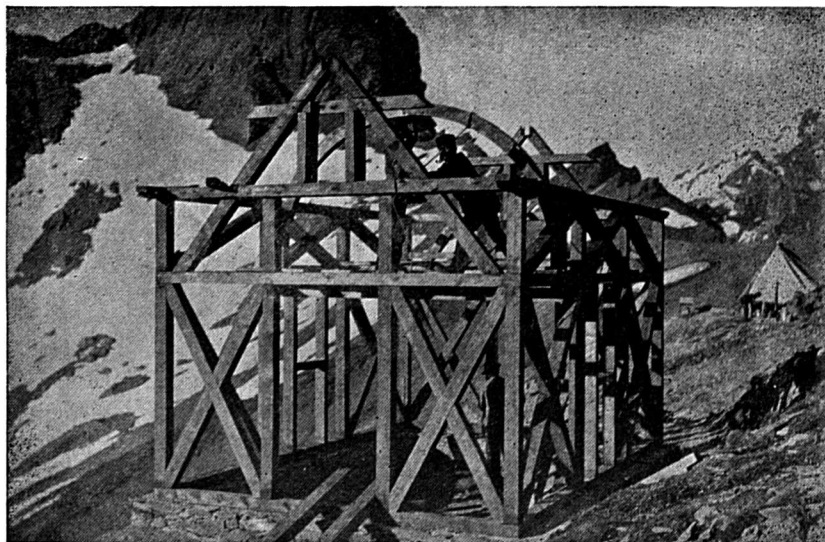
LE PETIT MUVERAN ET LA FRÊTE DE SAILLES, de la nouvelle cabane Eugène Rambert.

(Au milieu, la pointe d'Aufallaz ; à droite la Dent aux Favres). *Photog. de M. J. Chevalley, de Vevey.*

Il est bon d'ajouter encore que le terrain sur lequel se trouve la cabane Eugène Rambert a été donné gratuitement par la commune de Leytron; celle-ci a autorisé en outre la section à se fournir de bois dans ses forêts.

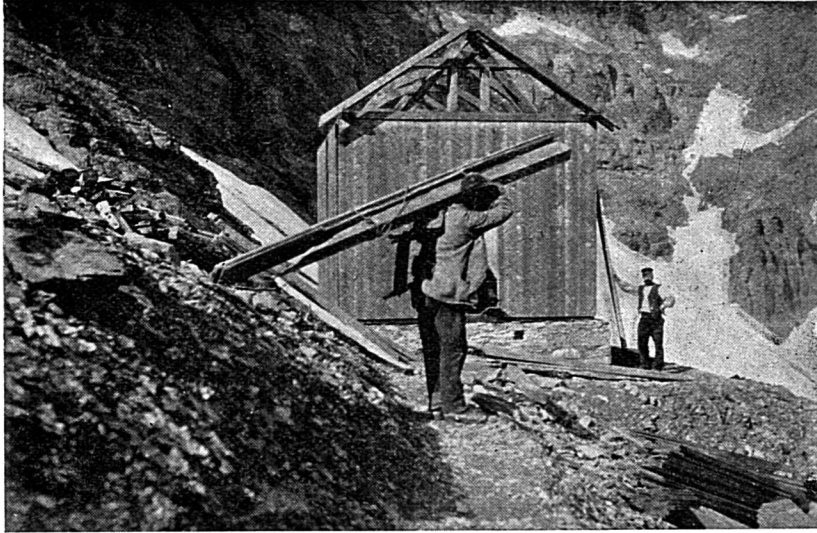
Quelques détails sur la construction elle-même intéresseront sans doute mes lecteurs. Ils m'ont été communiqués avec une grande amabilité par M. A. Barbey, président de la section des Diablerets, qui, avec un dévouement sans pareil, a dirigé du 29 juin au 6 juillet, les travaux de construction, malgré le brouillard, la grêle, la neige, le vent et le froid qui tinrent compagnie à la courageuse équipe pendant deux jours.

La cabane a été construite à Lausanne par M. Bugnion. Le 15 mai, elle était expédiée par chemin de fer en gare de Riddes et de là transportée en char jusqu'à Leytron, puis à dos de mulet jusqu'à l'Être de Sailles et enfin à dos d'homme (3 heures) jusqu'à son emplacement. Près de 400 voyages de 25 à 50 kilos en moyenne (bâtime, provisions, outils, ciment, sable du Rhône, etc.), ont été nécessaires.



CHARPENTE DE LA CABANE, le premier jour (30 juin).

(Photographie de M. A. Barbey, Lausanne).



APRÈS LE GROS COUP DE VENT
Un des ouvriers rapportant des planches précipitées dans le creux de Sailles.

Enfin, le 30 juin, les travaux commençaient pour se terminer le 6 juillet à 4 h. 1/2. L'équipe travaillait tous les jours de 5 heures du matin à 8 h. du soir, prenant tout juste le temps de manger. — Le menu du jour était le suivant :

Déjeuner : chocolat avec pain et fromage.

10 h. : vin, pain et fromage.

12 h. 1/2 : Dîner, soupe, viande chaude, viande froide, légumes, vin, pain.

4 h. : vin ou thé, avec pain et fromage.

8 h. : soupe, viande froide, pain et fromage, vin ou thé.

9 h. : petit verre de kirsch ou cognac.

9 h. 5 : extinction des feux.

J'ajouterai que M. A. Barbey remplissait les fonctions de maître-queux avec autant de zèle et de dévouement que celles de photographe et d'entrepreneur.

C'est le 1^{er} juillet que les constructeurs eurent le plus à souffrir des intempéries.

« A 2 h. 5 de l'après-midi, écrivait M. Barbey de la Frête de Sailles, un coup de vent d'une violence incroyable et indescriptible renverse ma petite tente, heureusement déserte, enlève des paquets entiers de planches, la grande porte d'entrée de la future cabane, les cadres des fenêtres, une caisse de provisions, une autre contenant notre vaisselle — assiettes, soupière, pot à lait, verres, couteaux, cuillères et fourchettes, — notre tuyau de poêle, et expédie le tout dans le Creux de Sailles !

» Pendant deux heures nous courons à la recherche de notre matériel. Il y a beaucoup de mal : les verres sont en miettes, la vaisselle émaillée est en piteux état ; bien des planches et une grosse poutre sont cassées ; nos caisses sont en mille morceaux. Mon sac a été aussi enlevé de la tente ; heureusement mes appareils photographiques sont intacts. »

La cabane Rambert est toute en bois, à double cloison, couverte de papier bitumé et de zinc ; elle repose sur un socle de maçonnerie. Elle contient trois lits de camp de 3 m. 60 sur 2 mètres, qui peuvent



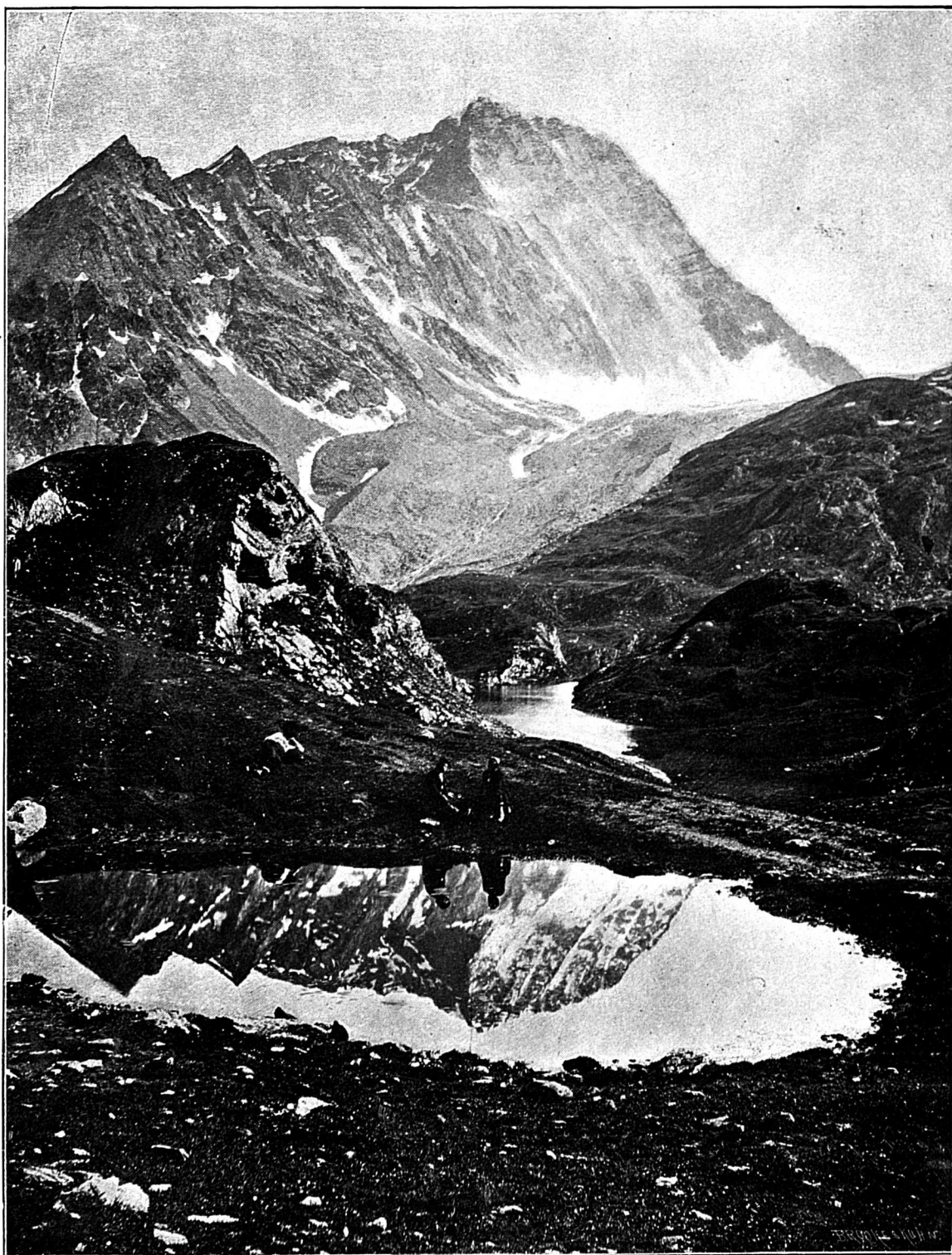
VUE GÉNÉRALE : La Cabane, la Tente, la Frête de Sailles.
A droite : base du Grand Muveran ; à gauche : Petit Muveran, Pointe d'Aufallaz et Dent Favre.

recevoir 21 personnes. Son plan est analogue à celui de la cabane de Saleinaz, élevée par la section neuchâteloise.

Ce fut pendant l'hiver de 1894-1895 seulement que sa construction fut décrétée, ensuite d'un rapport favorable sur la question des eaux, présenté par MM. Dr L. Secretan, Dr Heer, et H. Verrey. Ces messieurs ont réussi à capter la seule source intarissable indiquée par E. Rambert et située à six minutes de la cabane.

La section des Diablerets n'a donc pas perdu son temps, et elle peut être fière de son ouvrage. La cabane Eugène Rambert rendra en effet de fréquents et précieux services aux clubistes, car elle est dans un centre d'ascensions intéressantes à différents points de vue. Seuls le Grand et le Petit Muveran valent certes la peine d'être escaladés ; ce ne sont point de vulgaires grimpadés, ni celles de la Dent Favre, du Sex Percia, ou de la pointe d'Encrenaz. La Frête de Sailles est en outre un passage qui relie les Plans à Leytron. Il est donc à prévoir que le va-et-vient des touristes sera grand ; il est à espérer aussi que ceux qui profiteront de la gracieuse hospitalité de la section des Diablerets, respecteront et la cabane et les règlements.





LE MONT GELÉ ET LES LACS DE CHANRION

Photographie de M. Paul Colin-Quinche, à Neuchâtel.

A LA CABANE

CROQUIS

Les derniers contours du sentier, de plus en plus rapide, s'allongent, se succèdent indéfiniment.... puis, brusquement la cabane vous apparaît, cordiale, hospitalière, comme une amie qui vous attendrait avec un sourire de bienvenue.

Poussez la porte, et entrez ! Voici le fourneau, prêt à rougir sous le bois que vous allez y enfourner pour cuire le potage Maggi, l'omelette, le thé ou le chocolat, que vous confectionnerez vous-même de vos mains plus ou moins expérimentées. Car le C. A. S. n'a pas encore les moyens, en ces solitaires altitudes, de tenir à la disposition de ses membres, un cuisinier attitré — et c'est fort heureux.

Où serait l'imprévu ? Où serait le charme, si tout était réglé en papier de musique, si chacun ne devait y aller de son petit effort culinaire ? La soupe sera trop salée, le chocolat trop clair... Eh ! qu'importe ! vous mangerez l'une avec délices, vous savourerez l'autre en gourmet, et vous vous estimerez l'homme le plus heureux de la terre.

Mais la nuit est venue, et après avoir éclairé la cabane à giorno au moyen de bougies, vous déballez, sur la table, le meilleur de

vosre sac ; le fourneau ronfle, la marmite fume et son couvercle se soulève par petits soubresauts impatients, pour retomber avec un bruit de vapeur et de ferraille, tandis qu'un arôme exquis, s'épand dans la cuisine : Ah ! la bonne, la succulente soupe que vous mangerez tout à l'heure dans de vulgaires assiettes d'étain.

Après avoir soupé et lavé la vaisselle (art. x du règlement), vous sortez, bien enveloppé d'un châle, les pieds chaussés de moelleuses pantoufles de lisière, et allez vous asseoir sur le banc qui est adossé à la cabane. Et là, rêveur, — en fumant votre pipe, si vous êtes fumeur, — vous vous imprégnez de ce silence, que trouble à peine le craquement lointain d'un sérac qui se brise, ou d'une crevasse s'ouvrant sous le poids énorme de la coulée de glace qui, lentement, s'avance. La blancheur des cimes, dans l'ombre, semble croître d'intensité ; les étoiles scintillent comme avivées par l'air très pur, et les heures s'écoulent, délicieusement calmes et reposantes, jusqu'au moment où le froid, par trop vif, vous fait rentrer. Vous gagnez alors la couche de paille qui, avec de chaudes couvertures, vous servira de lit. Mais vous n'y trouverez peut-être pas le sommeil, car, voici qu'en feuilletant le registre de la cabane, vous remarquez des plaintes amères, consignées par vos prédécesseurs, et qui, toutes ou presque toutes, s'adressent aux... dois-je les nommer ? — aux kangourous domestiques (vulgo : puces) qui semblent avoir pour consigne de vous tenir en éveil.

Un quatrain leur est même dédié — invocation serait plus juste — par une plume féminine et... sensible, assurément.

Oyez plutôt, je l'ai copiée à votre intention :

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
Pour louer Chanrion, trouverai-je des mots ?
Le sommeil à l'instant va mes paupières clore.
Seigneur, préservez-nous des petits animaux !

Et ces vers sont signés d'un pseudonyme littéraire en passe de célébrité. Aussi ne le citerai-je pas ! (Attrape, trop curieux lecteur !!).

Cependant vous vous efforcez de « clore vos paupières » ; le sommeil arrive, doux, réparateur ; vous allez peut-être perdre la conscience de votre cher « moi » ...quand, tout à coup, le grincement de la porte qu'on ouvre du dehors, vous fait désagréablement tressaillir.

Ce sont deux clubistes. Pendant une heure, vous les entendrez allumer leur feu, cuire leur soupe, s'attabler en causant, et se décider, enfin, à monter l'échelle verticale, à pivot, qui donne accès à l'étage supérieur. D'où : craquement d'un autre genre ; bruit pesant de corps fatigués se laissant aller à un *dolce far niente* (piquant serait plus exact et expressif) suivi bientôt de ronflements sonores et de soupirs prolongés : décidément, il n'y a pas à s'y tromper, ce sont des guides.

Un peu plus tard, au fort d'un combat héroïque avec une assailante acharnée et invisible, nouvelle arrivée, nouveau repas accompagné de causeries, grincement de l'échelle, froissement de foin, ronflements, *et cætera*.

Mais déjà pointe l'aurore :

Eôs aux doigts rosés...

Les premiers couchés se décident à se lever, préparent leur déjeuner : vous ne tardez pas à les imiter, et ce sera du soir au matin un remue-ménage incessant.

Et j'en connais qui avouent avoir dormi quand même !!

* * *

J'ai tracé rapidement ces quelques lignes après une nuit passée dans la cabane de Chanrion, tout au fond du Val de Bagnes, pendant laquelle je n'ai guère dormi que d'un œil. Tel, M. Jabot — avec cette différence toutefois, que M. Jabot avait la précieuse ressource de changer d'œil lorsqu'il était fatigué ; pas moi !





UNE HALTE (au Moléson).

Photographie de M. E. Thury, Genève.

DE L'ALIMENTATION

A LA MONTAGNE

N'avez-vous point lu quelque part que le célèbre explorateur, M. de Brazza, se faisait fort de se nourrir avec trois sardines par jour et quelques morceaux de sucre ?

Cela peut surprendre au premier abord, mais pour peu qu'on ait étudié l'importante question de l'alimentation en course on comprendra facilement ce curieux menu.

En effet, le sucre est un aliment essentiel pour les muscles ; 200 grammes de sucre — nous disent les savants — ajoutés à une nourriture légère et suffisante, permettent d'accomplir à un travailleur jusqu'à 30 % en plus de son travail ordinaire. Et même pour les gens convenablement nourris, la consommation de 250 grammes de sucre en 8 heures accroît le rendement du travail musculaire de 22 à 36 %.

Quant aux sardines, elles ont pour but, de rendre aux muscles la graisse que ceux-ci ont employée, brûlée, pendant leur travail. Les muscles ne se brûlent pas eux-mêmes comme on le croyait autrefois ; en outre, ils utilisent fort peu de matières azotées ou albumineuses.

Ce qu'il leur faut spécialement, lorsqu'ils entrent en jeu d'une manière continue (comme pendant une ascension), ce sont des matières sucrées et grasses : précisément ce que préconisait M. de Brazza, qui n'en est plus à compter ses fatigues dans la brousse africaine.

Est-ce à dire que, nous clubistes, nous nous bornerons désormais à ne prendre comme provisions de route que quelques morceaux de sucre et deux ou trois sardines ?

Loin de moi cette idée, car je vous avouerai qu'une des grandes jouissances d'une course de montagne est de retrouver le bel appétit de sa jeunesse, et que pour ma part je ne saurais me contenter d'un si frugal repas.

Toutefois, il est bon de se charger le moins possible, et pour cela un choix judicieux des aliments à emporter me paraît aussi important que nécessaire.

* * *

Dans une de nos séances du Club Alpin, un docteur — point ascensionniste, malheureusement — a fait une conférence sur la physiologie du grimpeur.

Après quelques données sommaires sur les muscles, la respiration, la circulation du sang, il en arrivait à nous présenter un menu théorique qui ne manquait pas d'originalité. Aux clubistes de le mettre en pratique et de voir si le raisonnement de ce docteur est juste.

Voici ce menu :

Au début d'une ascension, une bonne soupe aux pâtes, bien épaisse, relevée d'une tablette de bouillon, pour exciter le système nerveux.

Pendant l'ascension, et le plus souvent possible, par petites doses : du pain fortement beurré, des sandwiches faites avec du jambon très gras mais peu salé, des biscuits secs, et peut-être, — vous avez bien lu : peut-être — des macaronis bouillis ou gras (le docteur n'était pas

fixé sur le mode de préparation), et peut-être encore, pour ceux qui ont un excellent estomac, des châtaignes bouillies !

Le conférencier croyait encore qu'un petit verre de... d'*huile de foie de morue* ou d'huile d'olive très pure, serait un excellent reconstituant. Si le cœur vous en dit, rien de plus simple à essayer !

Donc, à en croire M. de Brazza et ce docteur, quelques grains de sucre arrosés d'huile de foie de morue pourraient, à la rigueur, constituer l'unique bagage d'un touriste. C'est égal, je préférerais autre chose... Et vous ?

Un de mes collègues a fait cependant une curieuse expérience. Sur le conseil de M. Morph, le regretté clubiste qui s'est tué au Blanchard, il partit un jour pour la Dent de Morcles, avec, comme seuls aliments : une demi-livre d'amandes douces et une gourde de thé. Il accomplit entièrement cette ascension — qui de Bex, avec retour sur cette même localité, exige bien 10 ou 11 heures de forte marche — sans manger autre chose que quelques amandes de temps en temps, sans boire d'autre liquide que du thé, et sans éprouver du fait de ce sobre régime, aucun malaise, aucune défaillance. Bien plus, il rapporta encore de sa course la moitié de ses amandes. On ne saurait se charger moins et faire une ascension plus économique, n'est-il pas vrai ?

* * *

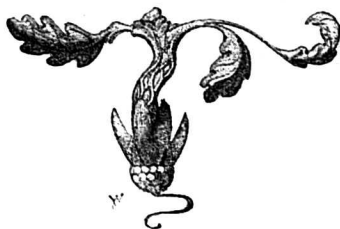
Pour s'en tenir à une nourriture légère, réconfortante et agréable, je crois que les sandwiches sont, en effet, un des aliments qui se mangent et se digèrent le mieux en course. Les sardines sont excellentes ; les œufs, le chocolat, la viande conservée ne se refusent pas.

Mais si, avec cela, vous pouvez emporter un petit pigeon, quelques fruits (des pruneaux secs, des figues, voire des pommes, des abricots ou des poires), vous m'en direz des nouvelles. Rien n'est rafraîchissant comme des cerises bien mûres ou une poire bien juteuse...

Si à ce régime solide on ajoute un régime liquide rationnel — ne rien boire en montant, sauf en mangeant, et n'ingurgiter que du thé ou du café chauds ou froids ; réserver le vin — si possible coupé d'eau — pour le sommet ou mieux encore pour la descente et s'abstenir de crème, on évitera certainement le mal de montagne qui, à mon sens provient purement et simplement d'un malaise d'estomac : surmenage ou défaillance.

Je ne l'ai éprouvé qu'une seule fois, en redescendant des Diable-rets, précisément parce que nous n'avions rien mangé de 8 h. du matin à 3 heures de l'après-midi, grâce à l'imprévoyance de notre guide.

Boire peu et manger souvent, telle devrait être la devise... alimentaire du grimpeur.



FORÊTS ALPINES

I

CHATAIGNIERS ET HÊTRES

ON a souvent comparé — et non sans justesse — l'existence humaine à l'ascension d'une montagne : l'une et l'autre débutent généralement par un chemin facile, soigneusement entretenu ; puis le chemin se fait sentier, passe par une série de plateaux ensoleillés, de forêts touffues, pour devenir plus rude... Bientôt les arbres se font rares, s'isolent ; le gazon cesse, le roc seul subsiste, mais le sommet s'approche et pour peu que le voyageur soit persévérant, robuste, entraîné surtout, il arrive enfin au but ardemment convoité.

A ce moment le soleil est au zénith, l'air vivifiant, et le repos doux au grimpeur, à l'homme qui a voulu vaincre et qui a vaincu.

Mais déjà le jour baisse, l'heure passe, il faut redescendre. Le roc, semble-t-il, est plus dur, le gazon plus glissant et dans la nuit qui tombe, le pied hésite, heurte les racines noueuses, butte contre les pierres, et la course s'achève dans la mélancolie de la route plate et poussiéreuse, où s'estompent les souvenirs du matin, où s'accroissent les fatigues de la journée : le grimpeur est rentré dans l'oubli, il a vécu !



LE CHATAIGNIER

pensée, car je n'ai pas la présomption de faire ici un cours de botanique. Je voudrais simplement esquisser en traits rapides le caractère saillant des principaux *arbres* que le touriste rencontre de la plaine à la montagne, qu'il connaît, qu'il retrouve avec plaisir et qu'il aime. Cette causerie, grâce aux photographies qui l'illustreront, pourra peut-être intéresser quelques-uns de mes lecteurs.

* * *

« L'amphithéâtre des montagnes, à son premier gradin, a les grands châtaigniers... »

Et c'est, en effet, par le châtaignier, qui couvre les pentes inférieures

L'allégorie n'est pas neuve, mais je ne puis faire une course sans y songer malgré moi.

Sans servir d'introduction directe aux lignes qui vont suivre, cette allégorie m'a donné l'idée de parler d'une autre classe de grimpeurs, êtres vivants qui peuplent la montagne et qui, par étapes séculaires, en ont entrepris l'ascension : j'ai nommé la flore alpestre.

Et encore le mot flore rend-il mal ma

des parties chaudes des Alpes — du moins dans le canton de Vaud, en Savoie, en Valais, dans le Tessin et ailleurs encore — que je commencerai. Plus haut, nous trouverons le hêtre, qui vit avec le sapin et forme en sa compagnie des forêts étendues ; plus haut encore, le sapin seul, le pin règnent sans concurrence, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un climat trop sévère et qu'ils cèdent la place au mélèze, qui la cède à son tour à l'arole. Telle est l'échelle à peu près normale des forêts alpines.

« Le châtaignier, veut de l'air, de l'espace : il se plaît dans les éclaircies. Ses feuilles, si vertes de vie, étendues comme une main, sont de formes (ce semble) parlantes. Ces belles mains, autant qu'elles peuvent, cherchent la lumière, s'y étalent, s'en imbibent avidement... »

Il s'établit sur des pentes fort inclinées, et son ombre est délicieusement fraîche. Les forêts ne sont pas très serrées ; les arbres ont de la place et ils en profitent. Mais c'est au printemps, pendant la floraison, qu'il faut les voir et, si c'est possible, d'un point assez élevé pour que le regard rase le faite des arbres. La couleur des chatons, ces longs chatons frêles, d'un blanc soufré, qui se dressent en bouquets à l'extrémité de tous les ra-



LE HÊTRE

Photographie de M. O. Nicollier, Vevay.

meaux, leur couleur se marie heureusement avec la verdure et l'on dirait une « mer de feuillage dont toutes les vagues sont fleuries ».

J'ai dit plus haut qu'on retrouvait le châtaignier sur les pentes inférieures du Valais : ce n'est point absolument exact. A partir de Martigny, on n'en rencontre plus dans la grande vallée, sauf quelques groupes isolés et très rares.

Mais la vraie forêt touffue ne commence vraiment que plus haut par le hêtre. Le chêne n'est pas commun à la montagne, il n'aime pas le sapin tandis que le hêtre et le sapin s'arrangent fort bien au contraire d'une vie en commun et forment à eux deux les plus splendides ombrages que l'on puisse voir sur les flancs des vallées alpines. Et je ne parle pas du feuillage du hêtre, changeant à chaque saison, pour atteindre en automne, le paroxysme de ses couleurs.

Dès que septembre a fui, ses feuilles commencent à se dorer et s'apprêtent à passer par toute une série de tons, depuis l'or clair jusqu'à l'or fauve. « La nature était en veine de romantisme quand elle a marié à l'immobilité du sapin la joyeuse coquetterie du hêtre ; elle a voulu se donner la fête des contrastes et elle en a soigneusement réservé le bouquet pour la fin : l'automne dans ces forêts a des magnificences incomparables. »

Ceux de mes lecteurs qui connaissent Tanay et qui, un beau soir d'octobre, seront descendus à Miex par les contours de la grand'route, auront admiré cette orgie de couleurs et ressenti, peut-être, l'impression que Rambert a si bien rendue.

Malheureusement le hêtre, moins ami de l'humidité que le sapin — et particulièrement que le sapin rouge — recule devant son compagnon. Que cela continue pendant quelques mille ans encore — nous prédisait, il y a une vingtaine d'années, M. Hermann Christ (*Das Pflanzenleben der Schweiz*) — et le plus commun de nos arbres de haute futaie deviendra une rareté...

II

SAPINS ET MÉLÈZES

« Oter le sapin aux Alpes, c'est à peu près comme si l'on ôtait le chameau au désert, ou le Nil à l'Égypte... »

Hélas ! Trop peu de montagnards partagent cette opinion et nous assistons chaque année à des déboisements inconsidérés, à de véritables massacres de cet arbre de la montagne par excellence.

Et le montagnard seul ne peut être rendu responsable de cette destruction. Le nombre des constructions augmente, chaque année, dans une proportion effrayante : il faut du bois à tout prix pour les charpentes ; les provisions de bois sec ont depuis longtemps disparu des chantiers... Et la hache abat chaque hiver des centaines et des centaines de sapins qui viendront, tout parfumés de leur sève âpre et généreuse, soutenir les toits de nos demeures !

On oublie trop facilement, me semble-t-il, le rôle du sapin dans la montagne. L'immense réseau de ses racines retient le sol, le consolide, et empêche ces glissements de terrain, ces éboulements terribles que nous devons si souvent enregistrer. Son feuillage dense, chargé de lichens, absorbe les pluies, retient la neige, et préserve les pentes les plus rapides. Que pourrait-on lui demander de



plus? — Mais la soif de gagner quelque argent, le besoin urgent de trouver coûte que coûte le bois que réclament à grands cris les ateliers de la plaine, sont deux puissants facteurs qui font oublier les services rendus, jusqu'au jour où la montagne prend sa revanche, punissant l'homme de sa noire ingratitude.

Et ne faut-il pas regretter aussi le sapin, comme décor alpestre? Que serait le haut pâturage, le chalet solitaire sans la forêt de sapins?

Où se réfugieraient les troupeaux les jours d'orage, alors que dans le Jura, par exemple, on trouve des *gogants*, antiques sapins isolés, sous le feuillage desquels, chèvres, vaches et bergers viennent s'abriter ou chercher un refuge contre la chaleur du jour.

Sa disparition serait la mort de la montagne, puisque sans lui le rocher résisterait bientôt seul aux rigueurs de l'hiver et aux pluies torrentielles...

N'est-ce pas lui le sauveur, le vrai gardien de la montagne, qui la protège, qui fait « la grande œuvre, le vrai métier de la forêt? »

* * *

Après le sapin, le pin, puis le mélèze. A quoi les distingue-t-on? Très facilement au feuillage. Le sapin a des feuilles éparses, terminées en pointes roides et persistantes; elles sont en outre comprimées et tétragones. Le pin a des feuilles aciculaires, c'est-à-dire en forme d'aiguilles, également persistantes, mais réunies au nombre de 2 à 5 dans une gaine scarieuse qui enveloppe leur base et naissant sur un rameau avorté. Le mélèze, enfin, a des feuilles linéaires, molles, d'un vert gai, naissant par fascicules de bourgeons écailleux qui sont autant de rameaux rudimentaires. Tous trois font partie de la grande famille des conifères et de la tribu des abiétinées.

Le pin cembro ou couvé (à 5 feuilles) est celui que nous trouvons généralement dans les Alpes. C'est un arbre de hauteur médiocre, de

forme pyramidale et serrée. Ses feuilles sont d'un vert clair et glauque et ses cônes, ovoïdes, rougeâtres, ont de 0,08 à 0,12 cm. C'est le pin cembro qui fournit le Baume de Riga.

Le mélèze, lui, atteint de 20 à 40 mètres de hauteur. Très peu difficile quant au terrain, il prospère très bien dans les sols graveleux ou absolument calcaires. Il peut vivre de 150 à 200 ans ; son bois rougeâtre est dur, imprégné de résine qui le rend presque incorruptible et n'est pas sujet à se fendre. C'est lui qui fournit en outre la térébenthine de Venise.

Qu'on me pardonne cette petite digression ; je la compléterai par cette rapide esquisse de l'auteur des *Alpes suisses* :

« Grâce à ses mouchets d'un feuillage clair, le mélèze, dit-il, est, en été, le plus gai des arbres à aiguilles ; en hiver, il en est le plus triste parce qu'il perd ses feuilles et qu'il n'y a rien de plus lamentable que sa haute tige dépouillée : il n'a pas l'air dégarni, il a l'air sec. Comparé au sapin, il paraît plus souple et plus dégagé, et s'il résiste mieux aux frimas, on serait tenté d'y voir une victoire semblable à celle du roseau sur le chêne... »



III

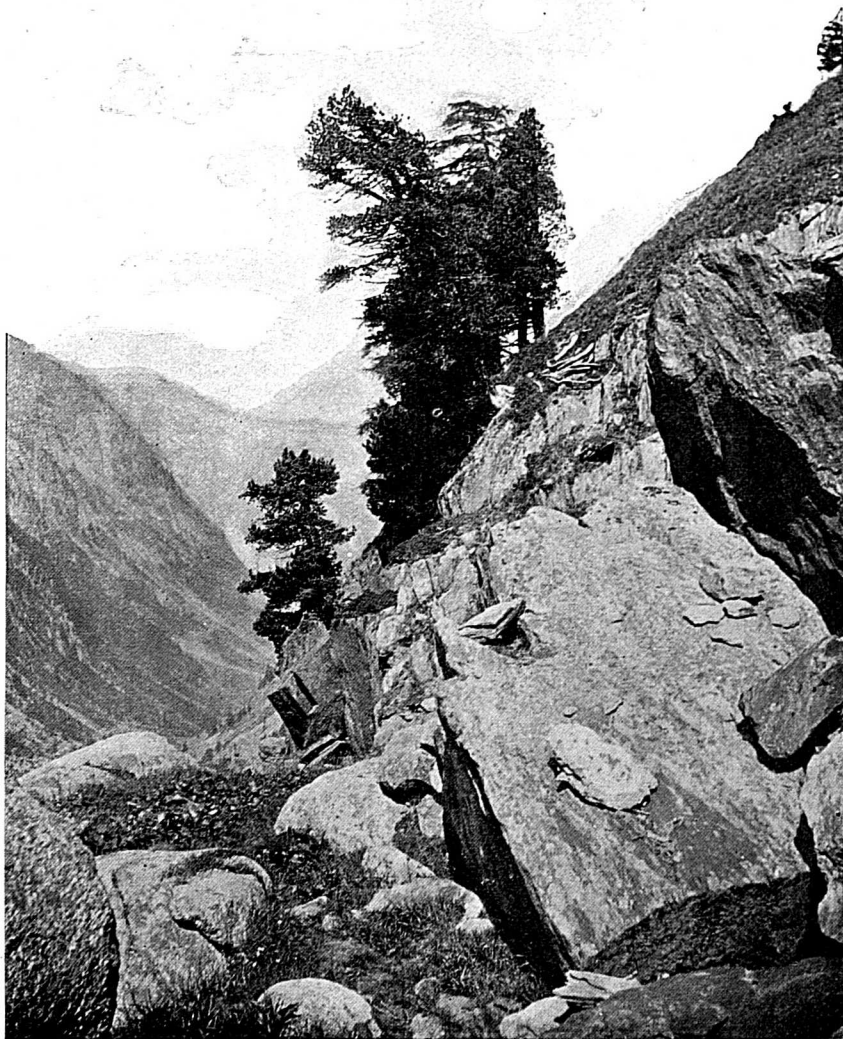
L'AROLLE

L'arolle, sur la vaste scène alpestre, joue le grand premier rôle. Lui seul résiste aux froids les plus rigoureux, au soleil le plus foudroyant, tant est puissante sa force combattive, tant est généreuse la sève robuste qui monte en lui ; lui seul brave les plus furieuses tempêtes et les climats les plus sauvages. Il n'habite du reste que les Alpes les plus élevées. « Il n'est pas de tronc aux formes plus athlétiques, les rameaux en sont fièrement dressés ; il porte de longues aiguilles, sombres, triangulaires, groupées en bouquets à la manière des pins, et attachées cinq à cinq à la même gaine. Il ne se presse pas en une flèche élancée ; il s'arrondit en dôme ou sommet, et c'est avec raison qu'on l'a nommé le *Cèdre des Alpes*... »

L'arolle est misanthrope ; il aime à vivre seul. Vous le trouvez encore, après avoir quitté depuis longtemps les derniers mélèzes, accroché vigoureusement au rocher, l'étreignant de ses racines nerveuses, et semblant porter un défi à l'homme et à la Nature.

Et cependant, la Nature l'abat quelquefois ; et l'homme — ô sacrilège ! — se sert de son bois odorant, facile à travailler, pour en faire des sculptures banales et profanes, chamois grotesques ou moutons ridicules, qui s'en iront chaque année approvisionner les bazars de nos routes et de nos villages alpestres.

Hélas, il en est de l'arolle comme des plus robustes intelligences : la maladie, la vieillesse les abat un jour et leurs œuvres — ce qui fut leur cœur — dispersées, jetées au vent de l'indifférence, tombent dans l'oubli, et finissent par disparaître sous l'action corrosive du temps, de la jalousie et de l'ingratitude humaine...



UN AROLLE

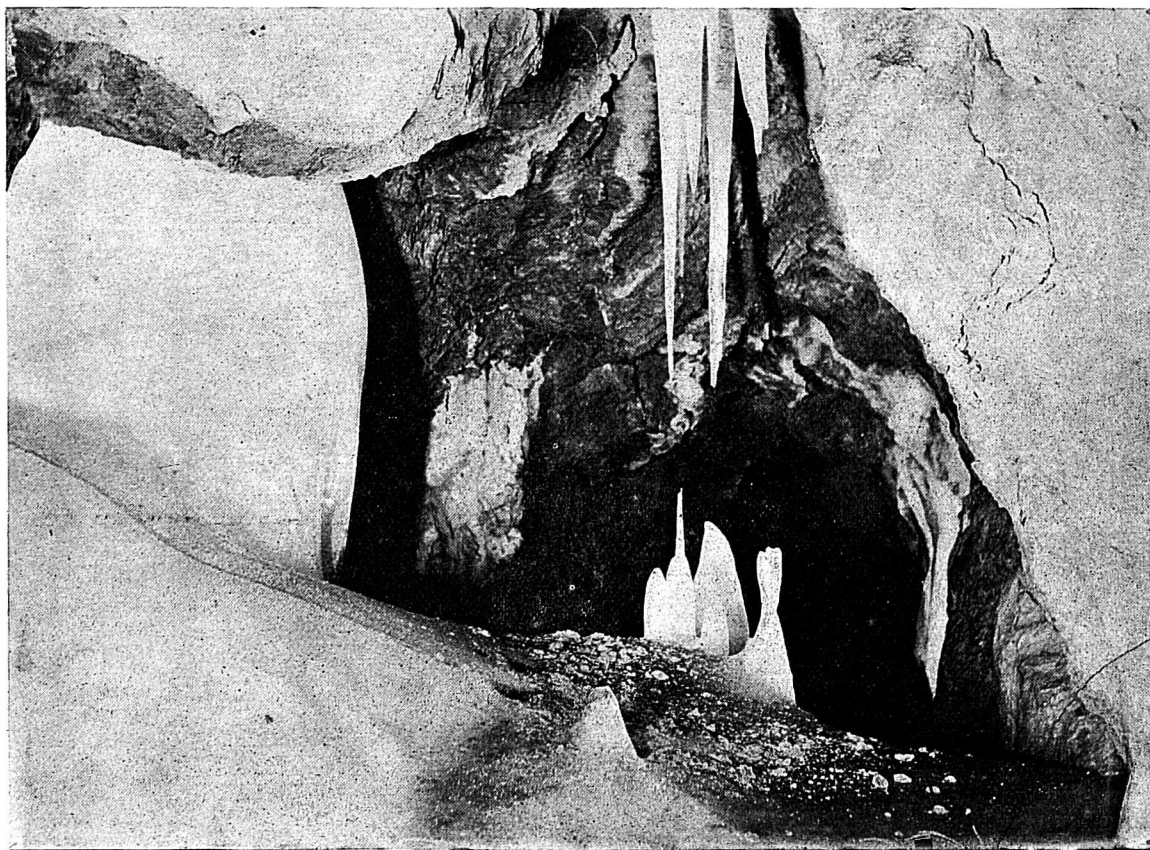
(Photographie de M. O. Nicollier, Vevey).

DANS LES CAVERNES DE NAYE

L'existence des cavernes de Naye est connue depuis longtemps. Déjà le Doyen Bridel écrivait, en août 1808 :

... « Si, à travers les précipices, on descend de Naye à Bonaudon, par un sentier très dangereux, on découvre çà et là diverses ouvertures dans les rochers ; quelques-unes sont inabordables ; d'autres conduisent à de vastes et longues cavernes naturelles ; ces dernières ont été de tous temps fréquentées par les chercheurs de métaux, qui s'y rendent de loin et en grand secret. Ils y ont laissé des échelles actuellement *pourries de vétusté*. L'entrée de l'une de ces cavernes est ronde comme un œil-de-bœuf ; une autre a été bouchée, il y a plusieurs années, parce qu'on y avoit jeté les cadavres de vaches périeures dans les environs ; une troisième est d'un assez facile accès. Des hommes de bon sens, qui y ont pénétré avec des lumières, m'ont dit y avoir marché pendant une heure, et être parvenus, selon leur estime, très avant sous la montagne de Naye... »

Mais, si les mineurs les ont explorées pendant longtemps, dans le but d'y chercher de l'or, — témoin les pioches qu'on y a retrouvées — ce



DANS LES CAVERNES DE NAYE

Glacier souterrain dans la première salle. — *Photographie au magnésium de M. Vincent-Louis Blanc, à Brent.*

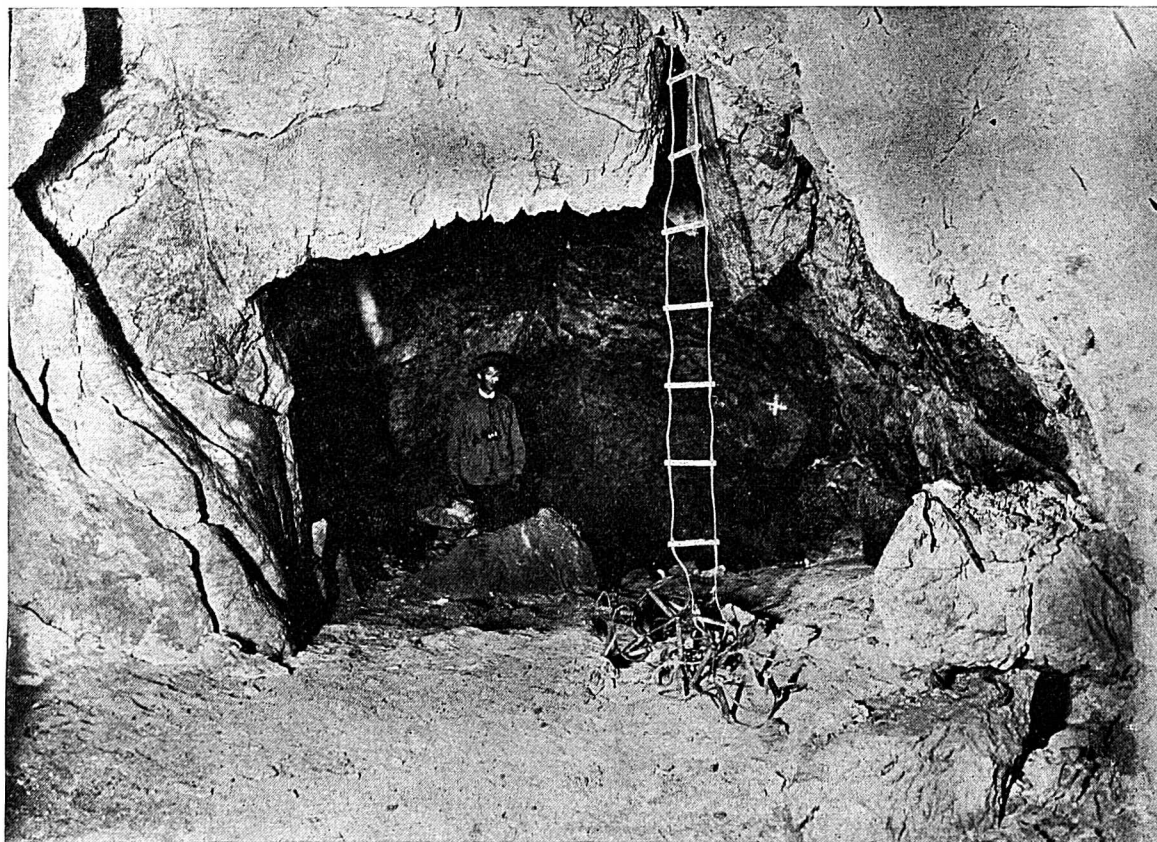
n'est que ces dernières années que M. Dutoit, alors professeur à Montreux, a commencé une étude sérieuse de ces cavernes. Actuellement, il en a découvert cinquante-quatre, dont il a relevé la position exacte avec une réelle compétence. Mais en dehors des savants et des mineurs, les amateurs sont rares, qui osent pénétrer dans ces lieux sauvages, fantastiques. Et je ne me serais jamais hasardé à entreprendre ce voyage souterrain, sans l'obligeance de M. Vincent-Louis Blanc, de Brent, qui accompagnait M. Dutoit dans ses premières recherches; qui, le premier, porta dans les cavernes mystérieuses un appareil photographique, et qui a bien voulu me servir de guide.

Donc, un des derniers jours d'octobre 1894, muni d'une lanterne et d'un piolet, je passais à 6 heures du matin, à Brent, pour y prendre mon aimable cicerone. Deux de mes amis nous avaient également rejoints. A 9 heures, nous étions à la petite station de Jaman, où M. Blanc avait déposé des échelles de cordes nécessaires pour descendre dans les puits.

Elles n'y étaient pas: M. Dutoit, qui revient à ses cavernes comme on revient à ses premières amours, les avait prises la veille. Nous aurons peut-être la chance de le rencontrer.

De Jaman, nous descendons la Combe d'Amont, à l'est, pour passer le Pertuis de Bonaudon (frontière Fribourg et Vaud) et, peu après, nous dirigeant toujours vers l'est, prenant en écharpe un éboulis, nous ne tardons pas à arriver au pied des rochers qui forment la partie nord de la Grande Chaux de Naye (voir atlas Siegfried). Là, M. Blanc nous montre bientôt l'entrée des grottes, ou plutôt une des entrées, celle dans laquelle nous allons pénétrer, après avoir revêtu des blouses, allumé nos lanternes et décroché nos sacs qui ne nous permettraient pas de passer.

L'ouverture est déjà assez basse pour qu'on soit obligé de se courber d'emblée afin de franchir le seuil. Un fort courant d'air éteint presque nos bougies, mais, après le passage d'une petite cheminée, l'air est calme, et lorsque, au bout de quelques minutes, nous sommes dans la première salle, nos lanternes ne vacillent plus.



DANS LES CAVERNES DE NAYE

Deuxième salle. (La croix blanche, dans le fond, à droite, indique le passage de communication avec la première salle).

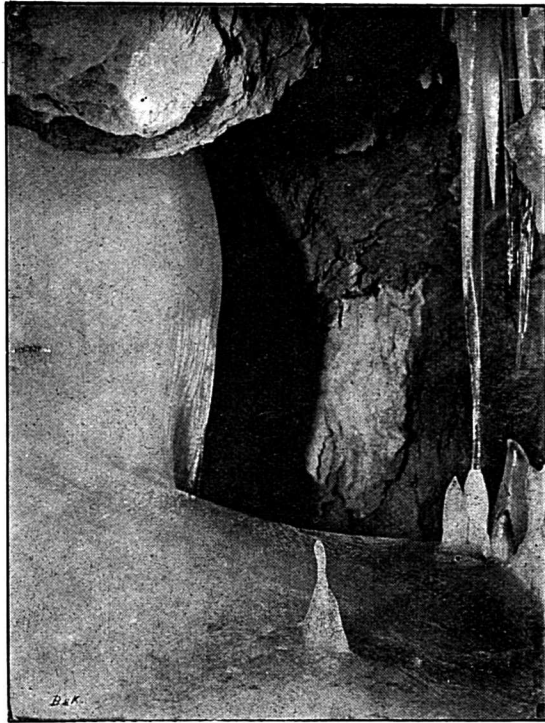
Je voudrais pouvoir rendre ici, non seulement l'impression un peu angoissante qu'on éprouve à se sentir ainsi sous le sol, dans l'obscurité, à la merci d'un bloc de pierre qui pourrait vous écraser ou vous barrer subitement le passage ; je voudrais pouvoir décrire le fantasmagorique de ces vastes salles dont les voûtes se perdent dans le noir, dont les parois



Troisième salle.

grossièrement ébauchées sont recouvertes de concrétions calcaires (*), dont le sol, légèrement humide, étouffe le bruit des pas. C'est mystérieux, saisissant. L'effet s'accroît encore lorsque, nous étant remis en marche,

(*) Ces concrétions, blanches ou jaunes, généralement assez dures, quelquefois tendres comme du beurre, sont désignées par les chercheurs d'or, sous le nom de « lait de lune ».



SALLE DU GLACIER

I. Direction de la galerie qui conduit à la deuxième salle.

nous suivons des yeux la petite lueur tremblotante d'une lanterne et que nous entrevoyons par instants les formes étranges d'un corps qui rampe en des contorsions diaboliques.

La première salle du glacier a, de 5 à 6 mètres de large sur 40 mètres de long ; sa hauteur est très variable. La partie gauche se dirige vers l'Est et la partie droite vers le Sud-Ouest. Dans toute la partie de gauche, le sol est constitué par une épaisse couche de glace. (Voir les beaux clichés de M. Blanc).

Mais quittons la première salle et enfilons une seconde galerie ; nous voici dans une autre salle plus spa-

cieuse que la première ; nous y prenons notre repas. Température $+ 1^{\circ}\text{C}$. Aucun souffle n'agite l'air, qui est très pur. Un piolet est fiché en terre, une bougie attachée au manche ; les autres lanternes complètent l'illumination *a giorno* ; sur une pierre plate, le thé va bouillir tout à l'heure. Nous entamons une boîte de sardines et buvons un verre tandis que, des centaines de mètres au-dessus de nous, s'agite la foule de plus en plus envahissante des étrangers, hissés à 2045 mètres par le chemin de fer à crémaillère du Glion-Naye.

Après le repas, troisième galerie très resserrée et troisième salle ; on peut aller plus loin encore. J'y renonce, car il est question de puits invisibles qu'on frôle en passant... brrr... merci !

Pendant qu'un de mes compagnons fait encore quelques *pas*... (manière de parler), nous restons silencieux à voir nos ombres se profiler sur les angles des rochers. Dans le lointain, deux gouttes d'eau qui tombent,

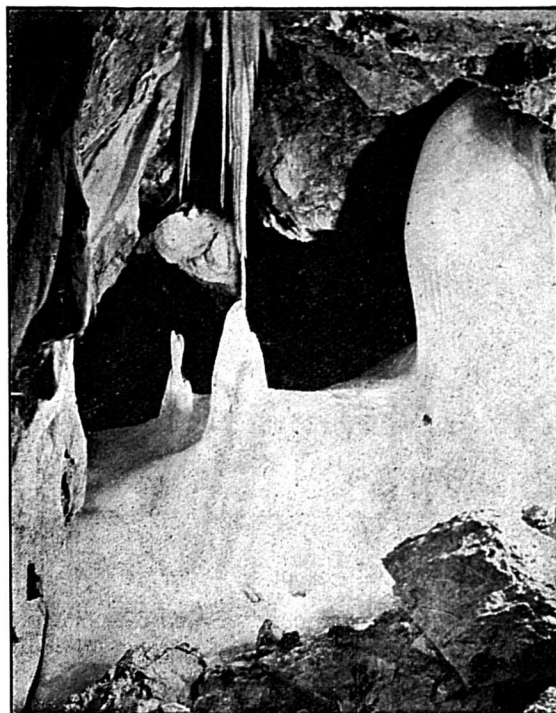
régulières, me rappellent le tic-tac de ces vieilles pendules à boîtes de chêne verni : c'est l'horloge de la montagne !...

* * *

Cependant, le plus intéressant reste à faire : remonter péniblement la couche de glace qui se trouve dans la première salle, et qui s'élève vers la gauche dans une galerie assez large, mais basse et rapide.

« Malheureusement, écrivait M. Dutoit en 1893, dans le *Narcisse*, à une cinquantaine de mètres plus haut, on se trouve arrêté par un amoncellement de grands blocs qui obstruent le passage ; en passant la tête entre ces blocs, on peut voir la galerie se continuer en tournant à droite, mais toujours aussi rapide... ».

Que fit M. Dutoit ? — Il fit sauter à la dynamite le passage trop étroit et parvint alors à une seconde salle du glacier, et à une nouvelle coulée de glace, sorte de continuation de la première. Ce ne fut pas sans peine. Muni d'une mèche devant durer dix minutes, M. Dutoit évalua tout d'abord le temps qu'il fallait pour allumer la mèche et ressortir de la grotte. Ce laps de temps estimé à cinq minutes, il posa une cartouche de dynamite, alluma une mèche de sept minutes et redescendit à fond de train. L'explosion se fit entendre bientôt, sourde, mais le résultat devait être presque nul. Remonter alors avec son compagnon (car on ne s'aventure pas seul dans les grottes de Naye), poser deux cartouches, allumer le reste de la mèche — il n'en restait que trois mètres, soit pour trois minu-



SALLE DU GLACIER

II. Le même passage vu de l'autre côté.

tes — fut l'affaire d'un instant. Puis nos deux hardis explorateurs se précipitèrent en bas l'amoncellement de blocs, et eurent tout juste le temps, arrivés dans la « Salle du Glacier » inférieure, de se cacher entre les deux premières salles où la voûte est très basse et solide. L'ébranlement de la couche de l'air fut plus violent encore que la détonation elle-même ; fort heureusement, aucune pierre ne se détacha de la voûte sur les deux imprudents. Lorsqu'ils remontèrent, ils eurent le plaisir de constater que le passage était fait, ou à peu près ; un énorme bloc, fendu en deux, prêt à tomber sur eux, restait en sentinelle. Ils n'eurent pas le courage, ce jour-là, d'aller plus loin, cela se comprend, mais ils revinrent, plus tard, et parvinrent alors au glacier supérieur.

Et c'est à celui-ci que nous allons encore rendre visite.

Pour cela, suivant l'exemple de M. Dutoit, nous revenons dans la première salle où sont restés nos sacs, et gravissons les entassements de rochers, dont quelques-uns sont sertis dans la glace et qui forment la moraine du glacier. La voûte s'abaisse de plus en plus ; bientôt le passage se resserre. Nous nous hissons, non sans peine, par une cheminée, sur une petite plate-forme, et de là, nous nous faufileons par une ouverture que je ne saurais recommander aux gens obèses. J'y passe tout juste, moi qui suis maigre. Mais que de tortillements pour parvenir à se dégager de ces pierres, qui semblent nous presser et ne plus vouloir nous lâcher. Si, à ce moment, il se produisait une contraction du sol...

Nouvelle voûte, et, à nos pieds, la base du glacier supérieur, dont nous ne distinguons ni la longueur, ni la déclivité, ni même la largeur. On déroule la corde, on s'attache, et en avant le piolet ! M. Blanc est superbe à voir ; pendant trois-quarts d'heure il s'en donne à cœur-joie ; la glace vole en éclats sous ses coups redoublés ; elle nous aveugle et éteint nos bougies.

La pente s'accroît, s'accroît ; elle atteint 75 %. Je me retourne : le coup d'œil sur mes deux amis, échelonnés au-dessous de moi, lugubre-

ment éclairés par leurs lanternes, forme une scène digne d'inspirer Gustave Doré, illustrant l'*Enfer* du Dante.

La voûte s'abaisse, se rétrécit ; mais une vague lueur se pressent tout en haut.

Je prends à mon tour le piolet, et dans la glace vive, à grand'peine, le piolet n'ayant plus de jeu, je taille des pas sommaires que mes compagnons finissent lorsque je me suis élevé de quelques décimètres.

A un moment donné, la glace quitte le rocher de gauche ; nous nous glissons dans l'espace qui les sépare, et arc-boutés du dos contre le rocher et des pieds contre la glace, nous montons par secousses, jusqu'à ce que nous rejoignons le dessus du glacier. Nous arrivons au jour. Une grande échancrure se présente ; nous avançons ; elle se trouve sur le même versant où nous sommes entrés, mais 130 mètres plus haut environ.

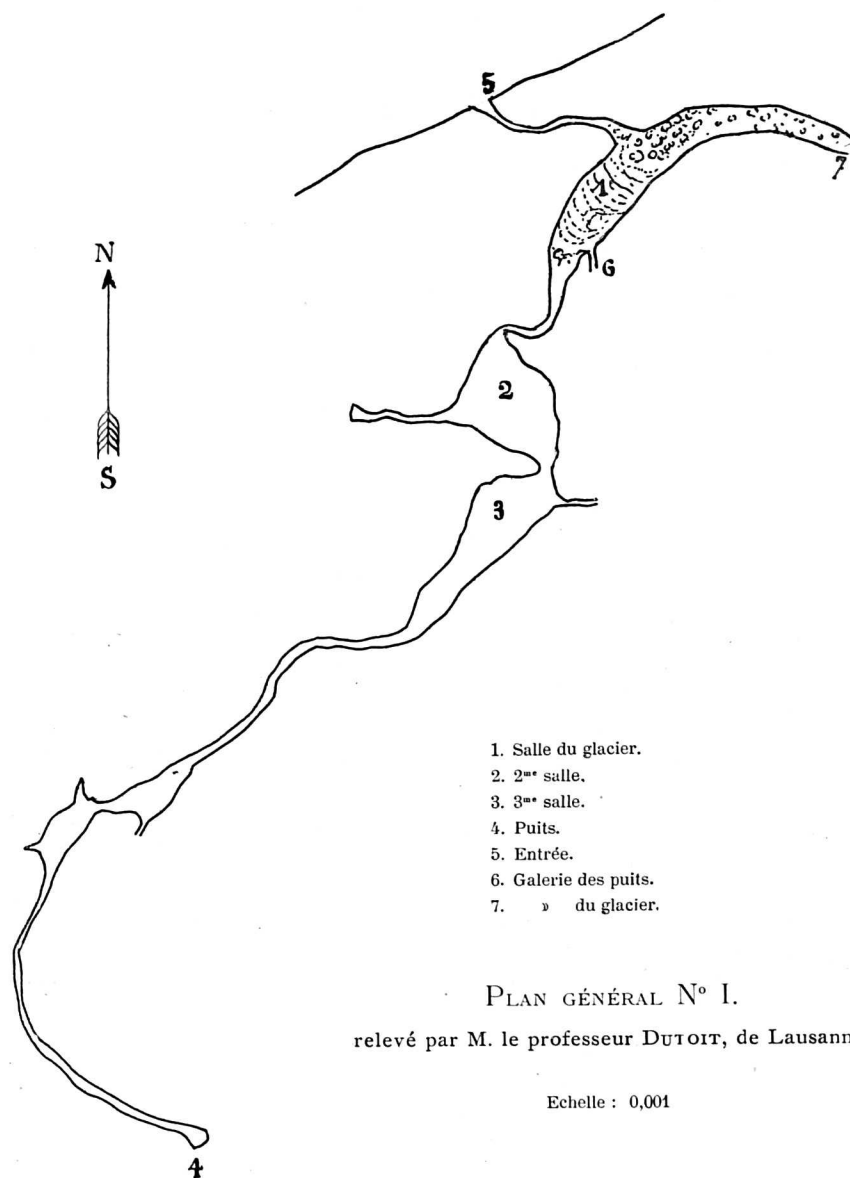
Au-dessus et au-dessous de nous, le rocher est à pic. Quiconque verrait ces pygmées perchés tout là-haut, se demanderait par quel coup de baguette magique ils y ont été transportés.

Mais le temps presse, et nous redescendons avec lenteur les 80 marches si péniblement taillées, et nous parvenons sans encombre au bas du glacier supérieur. Au jugé, celui-ci peut avoir de 25 à 30 mètres de longueur, et nous avons mis 1 h. 40 pour le monter et le descendre, à la seule lueur de nos lanternes.

Le passage étroit est de nouveau franchi, cette fois sur le dos, le rocher nous effleurant le bout du nez. Le corps s'agite, les jambes tâtonnent dans le vide, les pieds cherchent une saillie. Puis nous repassons la petite cheminée, dévalons l'entassement de rochers, et avons le plaisir de trouver, à notre retour dans la salle, M. Dutoit en quête de nouvelles cavernes.

* * *

De la première « Salle du Glacier » on peut, en taillant quelques pas dans la glace, descendre du côté S. W. sur un entassement de rochers,



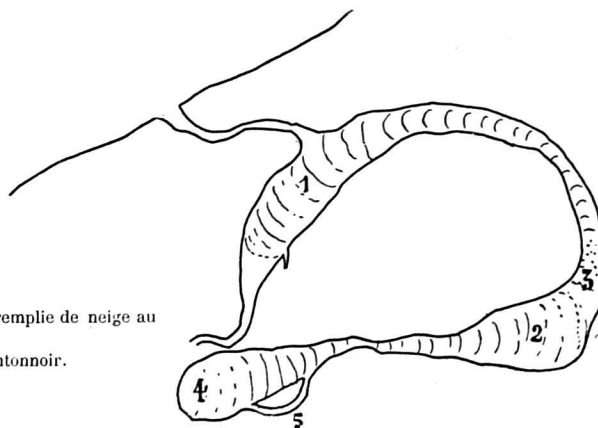
1. Salle du glacier.
2. 2^{me} salle.
3. 3^{me} salle.
4. Puits.
5. Entrée.
6. Galerie des puits.
7. » du glacier.

PLAN GÉNÉRAL N° I.

relevé par M. le professeur DUTOIT, de Lausanne.

Echelle : 0,001

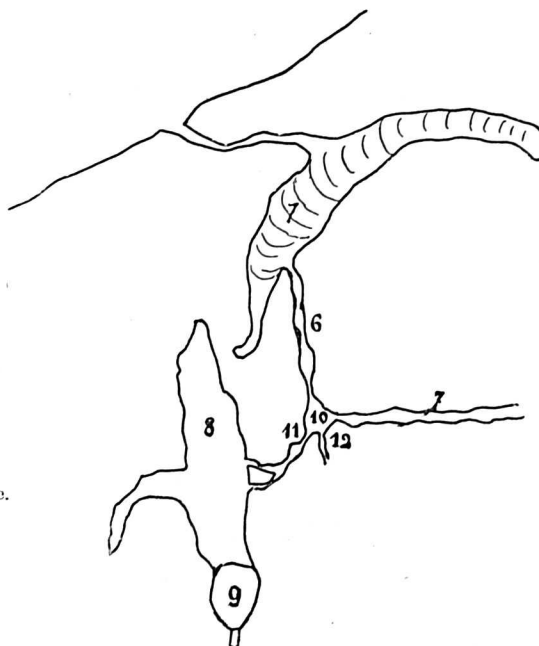
1. Salle du glacier.
- 2 2^{me} salle du glacier.
3. Cheminée.
4. Ouverture supérieure en entonnoir (remplie de neige au printemps).
5. Conduit débouchant au-dessus de l'entonnoir.



PLAN N° II



6. Galerie des puits.
7. Galerie des sources.
8. Grande salle.
9. Puits inexploré.
10. Puits.
11. Puits de 7 mètres.
12. Fenêtre inaccessible.



PLAN N° III

Echelle : 0,001

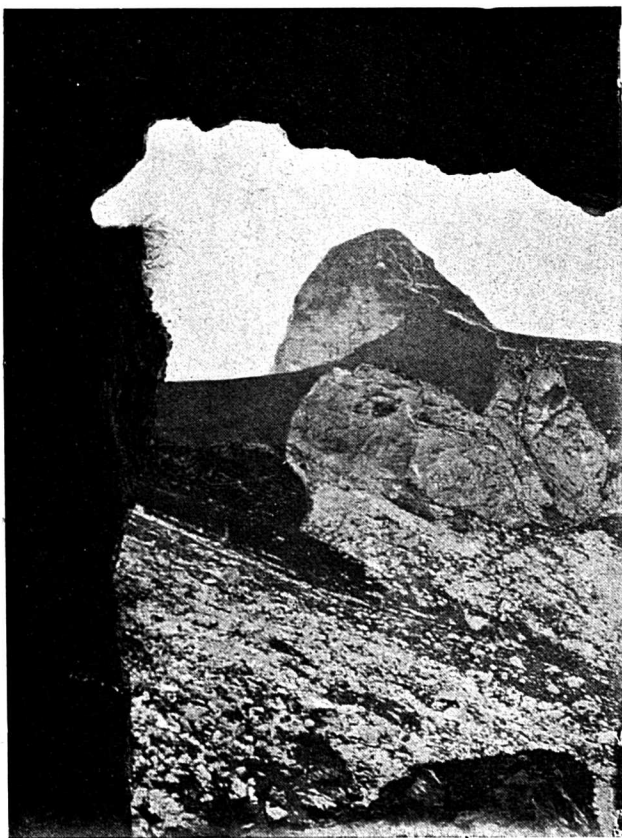
sorte de moraine frontale du glacier. A cet endroit, une galerie étroite prend naissance à gauche ; je n'ai pas eu l'occasion de la visiter, mais M. Dutoit nous apprend qu'elle se dirige vers le N. E., qu'elle est assez pénible à suivre, et présente un aspect tout différent des autres parties de la grotte.

« C'est, dit-il, une crevasse du rocher se terminant en coin, en haut et en bas, et dans laquelle il faut circuler à mi-hauteur. »

Les parois, extrêmement rugueuses, facilitent beaucoup la marche, mais aux dépens des mains et des vêtements. Dans deux endroits elle devient excessivement étroite et basse ; sur quelques mètres de longueur, il faut ramper et se pousser en avant avec les pieds et les mains.

On trouve dans cette galerie des traces des chercheurs d'or : pioches antiques, planches pourries, etc. Du reste, les chercheurs d'or existent encore, nous en avons rencontré un, l'automne dernier, qui montait de Villeneuve pour explorer les cavernes. Inutile de dire qu'il en est ressorti bredouille.

Pour en revenir à cette galerie, si curieuse, elle se bifurque bientôt et en suivant la bifurcation de gauche, on arrive au fond d'un puits à peu près cylindrique, de trois mètres de diamètre environ. — Impossible avec la lumière de la lanterne, d'en voir la partie supérieure.



LA DENT DE JAMAN

Vue de l'intérieur d'une des cavernes

L'embranchement de droite passe d'abord sur un puits de sept mètres de profondeur (v. Plan III, n° 11) dont le fond est à sec, puis, dans une grande salle très haute qui se termine à gauche par un autre puits d'une dizaine de mètres de profondeur (n° 9) ; vis-à-vis, sur l'autre paroi du dit puits, se voit une ouverture assez grande qui n'a pu être atteinte jusqu'à présent. La galerie des sources (n° 7) explorée entièrement il y a deux ans est très rapide, c'est une série de cascades successives avec *gours* ⁽¹⁾ ; elle se termine par une salle ovale, très haute, dans le fond de laquelle se perd le petit ruisseau qui coule dans la galerie. Le fond de cette salle est littéralement pavé de cailloux, polis sur leur face inférieure, et dont la face supérieure est curieusement recouverte de circonvolutions comme les *méandrines* (polypier).

M. Martel — le spéléologue bien connu, l'auteur de ce remarquable ouvrage intitulé *Les Abîmes*, — a visité cette année, avec M. Dutoit cette dernière grotte qu'il a trouvée très intéressante. En descendant dans la salle n° 2, du plan n° II, comme la glace avait beaucoup diminué depuis les années précédentes, M. Dutoit a découvert une nouvelle galerie qui monte rapidement et qui est très spacieuse soit en hauteur soit en largeur ; un peu plus haut, nouvelle salle, dont les parois entièrement recouvertes de concrétions blanches ou jaunes, très brillantes, sont du plus bel effet. M. Martel estime à 30 mètres minimum la hauteur de cette salle. À droite et à gauche existent des galeries qui n'ont pas encore été explorées.

* * *

Après avoir serré la main de M. Dutoit, nous quittons avec regret ces lieux que n'a point encore déflorés une réclame vulgaire ⁽²⁾ et reve-

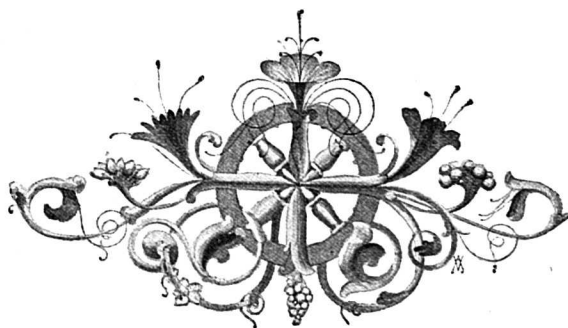
(1) *Gours*, de gorges, gouffres, bassins ou sortes de creux produits par une chute d'eau.

(2) Hélas, nous apprenons que l'exploitation et l'arrangement des cavernes de Naye sont chose décidée.

nons à la lumière ; il est 3 h. et demie ; nous sommes donc restés six heures « au centre de la terre ».

Mais Dieu ! dans quel état nous sommes : crottés, couverts de taches de bougies, les mains boueuses et écorchées... nous n'oserions point rencontrer de gendarmes sur notre route. On nous prendrait pour des faux-monnayeurs.

Voici le lac de Jaman, puis le col ; les Avants, où l'on nous sert, avec des regards soupçonneux, une bouteille de Montreux... Puis Brent, Chailly, La Tour. Pendant ce dernier trajet, merveilleux coucher de soleil sur le lac, les Alpes et les frondaisons déjà rouillées des campagnes.



LE VALLON DE NOVEL

CONNAISSEZ-VOUS le délicieux vallon de Novel et l'heureux village du même nom ?

Si oui, vous referez avec plaisir — je l'espère — ce court trajet ; si non, vous prendrez avec moi, en imagination, le bateau pour St-Gingolph, ce grand et beau village, moitié suisse, moitié français, patrie de la famille *de Rivaz* et autrefois seigneurie de l'abbaye d'Abondance. Cette abbaye vendit en 1563 la partie valaisanne à Jacques Dumand de Grilly, de qui Jacques de Riedmatten l'acheta en 1648. Les forêts appartinrent longtemps aux bourgeois d'Evian et de la Tour-de-Peilz. La Morge sépare les deux quartiers du village, dont le plus petit est valaisan, l'autre savoyard.

Mais ce sont là détails qui importent peu. Laissons St-Gingolph et ses barques aux voilures gracieuses et esthétiques, et, par la ruelle étroite aux cailloux ronds et usés, rejoignons sans plus tarder le chemin, délicieusement ombragé, qui en une heure et demie — mettons-en deux, si nous marchons lentement — nous conduira à Novel. En mon-

tant, nous nous serons arrêtés fréquemment pour admirer : derrière nous, le lac à travers les échappées des châtaigniers touffus ; devant nous, les parois abruptes des rochers qui surplombent à pic le village de Novel.

Qu'il est bien campé, ce pittoresque hameau de cent cinquante et quelques habitants ! Le vallon semble lui appartenir ; il en est le maître ; il le domine...

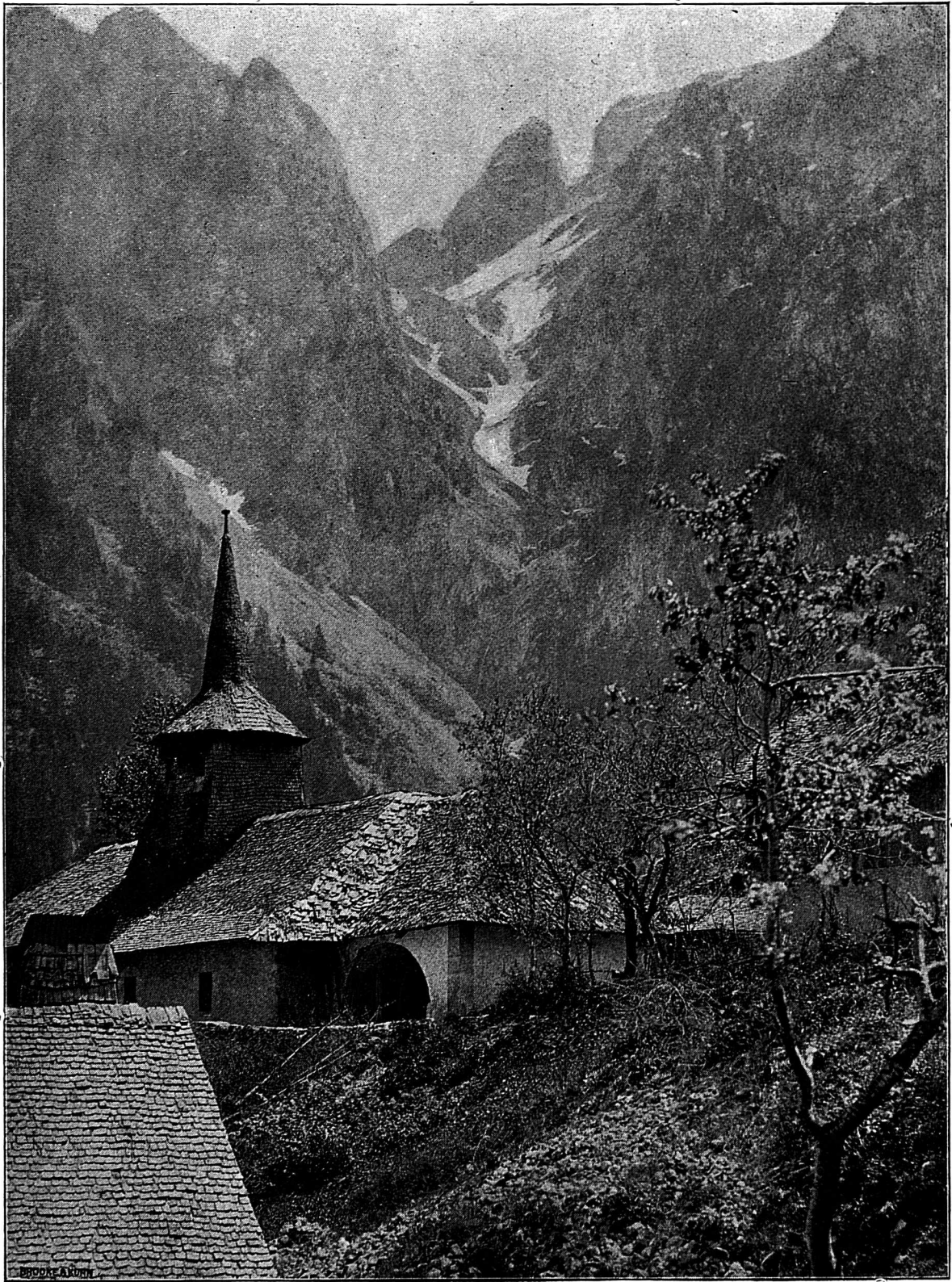
Parfois, il est vrai, la montagne revendique ses droits et, l'hiver venu, se fait redouter par ses *arans*, avalanches poussiéreuses, qui déplacent des masses d'air assez considérables pour raser des forêts entières, soulever des toitures et les transporter à de grandes distances.

On m'a cité le cas d'une grange dont la partie supérieure, le toit et même le foin qu'il abritait, fut arrachée et retrouvée *intacte* de l'autre côté de la vallée.

Voici, du reste, ce que Rambert écrivait des *areins* ou arans :

« L'arein ou avalanche d'hiver tombe à la façon des cataractes ; c'est un tourbillon qui se rue d'en haut sur la plaine, une trombe de neige qui chasse devant elle une colonne d'air. Il ne broie pas ce qui lui fait obstacle, il l'enlève. Les plus grands arbres sont secoués et arrachés comme des roseaux, des pans de forêts sont fauchés à terre, les maisons sont rasées, les toits emportés, et les oiseaux eux-mêmes, une fois pris par la rafale, sont lancés pêle-mêle avec les bardeaux et les poutres des chalets disloqués... »

C'est aussi dans le creux de Novel — comme on appelle à Vevey ce vallon — que se préparent les terribles coups de *bornan*, auxquels les meilleures barques et les meilleurs bateliers ne peuvent résister. On se souvient encore avec épouvante du 20 février 1879 : Un coup de bornan enlevait le clocheton de la Grenette, détruisait une partie de la voie ferrée de Vevey à Cully et les digues du port de Lutry, tandis que sur le lac dix pêcheurs trouvaient la mort.



ANCIENNE EGLISE DE NOVEL

Photographie de M. O. Nicollier, à Vevey.

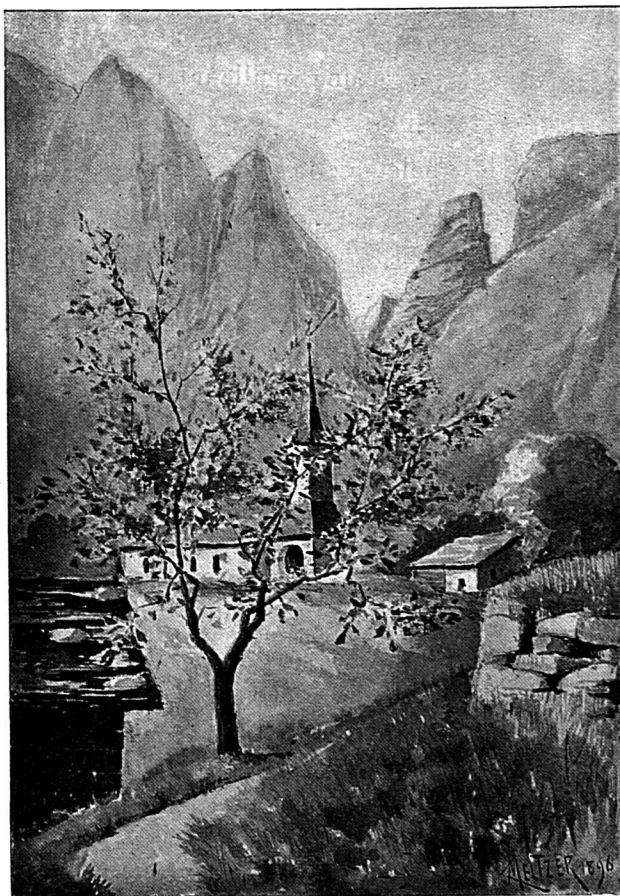
C'est du creux de Novel également que vient presque toujours le mauvais temps. L'orage, qui débouche d'Evian, suit le bord du lac jusqu'à St-Gingolph, et là semble s'engouffrer dans le vallon, s'y renfoncer pour traverser le Léman avec plus de furie. Lorsqu'il pleut dans le creux de Novel, inutile de consulter son baromètre : on prend son parapluie.

Mais Novel, le village, a une meilleure réputation : c'est un vrai centre d'excursions. De Novel on se rend aux Cornettes de Bise (2435 m.) par le lac Lovenex et les chalets de l'Haut ; au Grammont ou Chauménix (2176 m.), par le même lac et les chalets de Vohys ; à la Dent d'Oche, (2434 m.), ou au Casque de Borée (1980 m.), par les chalets de Neuve ; à la Grande et à la Petite Sereu (2187 m.) ; au Garghi, — croiriez-vous que ce nom vient de *guerrier* ? — aux Dents de Villand (1972 m.) ; au lac Taney, etc. J'oublie le Blanchard, l'ascension la plus facile (1415 m.), dont je m'en vais vous parler.

* * *

Curieux détail : du 14 novembre au 29 janvier — soit pendant 77 jours — le soleil ne se montre pas aux habitants de Novel. Aussi le jour où il reparait y a-t-il fête : on boit un verre et l'on danse en l'honneur de Phœbus.





NOVEL ET LES JUMELLES

LE BLANCHARD

E^N 563 — écrit l'évêque Grégoire de Tours — une partie de la montagne appelée Tauretunum ou Tauredunum, s'éboula et se précipita dans le Rhône, dont les eaux, d'abord refoulées en arrière, se précipitèrent en aval jusqu'à Genève [!!] (je me permets de poser ici ces deux points d'exclamation) et détruisirent tout, par une suite d'inondations ; sur les rivages du Léman : villages antiques, hommes, troupeaux, églises et moulins...

L'évêque de Tours n'oublie qu'une chose dans sa description : d'indiquer le lieu où se passait cette catastrophe. Aussi les historiens ont-ils, dès lors, vidé « moult » flacons d'encre, pour déterminer l'endroit précis de cet éboulement.

Les uns le placent aux environs de St-Maurice, où la vallée est étroite ; les autres aux Evouettes, entre Chessel et Port-Valais, où une échancrure se voit dans la montagne. D'après eux, du flanc de la Chaux-Magny — qui n'est autre que la Chauménix actuelle — se serait détaché un gigantesque éboulement dont les vestiges se voient encore et qu'on

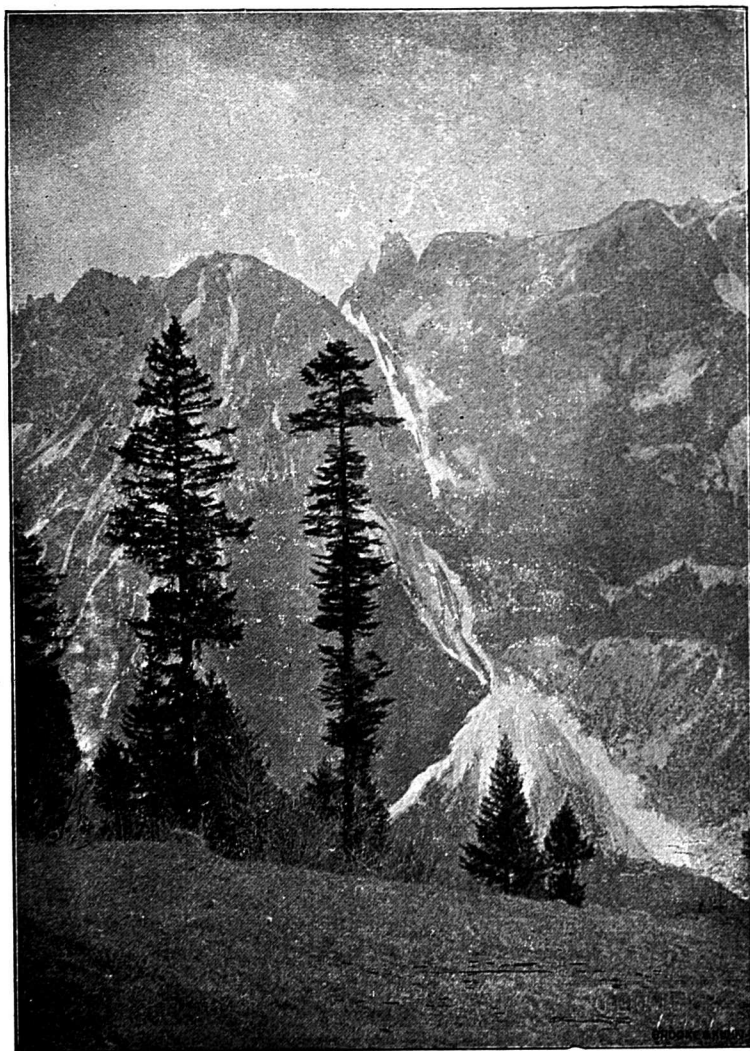
appelle, à l'heure qu'il est, la *Dérotchia* (la dérochée). Les derniers enfin — et je me permets humblement de me ranger à leur avis — voient dans la forme tronquée du Blanchard les restes du Tauretunum. Qui pourra jamais dire lesquels sont dans le vrai ?

Donc, — que ce soit ou non exact, — nous irons aujourd'hui jusqu'au sommet du Tauretunum, — ou du Blanchard, si vous le préférez, — et cela au premier printemps, pour éviter le soleil accablant de l'été, qui semble affectionner par trop la pente de gazon roide qui nous y conduira, et aussi parce qu'à cette époque les sommités voisines, blanches encore de la neige de l'hiver, ont un aspect grandiose, vraiment alpestre, qu'elles ne sauraient avoir en été.

Le Blanchard, qui est une course de dames, — il ne présente aucun danger et ne demande que quatre petites heures depuis St-Gingolph, — a cependant coûté la vie à un alpiniste qui n'était certes pas le premier venu : M. Conrad Morf, président de la section des Diable-rets du C. A. S., s'y tuait le 29 avril 1877, en voulant se glisser le long d'un couloir qui domine St-Gingolph et qui était rempli de neige à ce moment-là.

* * *

Quittons ce triste souvenir et, de Novel, attaquons franchement la pente orientale, qui aboutit au col de Miette ; puis, de là, suivons la crête qui décrit un vaste circuit autour des pâturages et des chalets du Blanchard. Nous sommes sur la « cassure » de la montagne et nous nous représentons difficilement la chute de ces énormes blocs de rochers dans le lac. La vague dut être effrayante et terrible pour les riverains... D'ici, nous plongeons presque à pic sur le Léman d'un bleu de Prusse intense, où quelques voilures légères mettent de petites taches très blanches, pareilles à de gros oiseaux immobiles. La rive vaudoise — nous sommes au premier printemps — a la couleur roussâtre des vignobles encore inanimés, qui se déploient à perte de vue à droite et à gauche.



A LA DESCENTE DU BLANCHARD
Photographie de M. O. Nicollier, à Vevey.



Derrière nous, les massifs du Grammont, des Cornettes et des Dents d'Oche, tout blancs de neige, évoquent des visions de haute Alpe : c'est absolument imposant.

Le cliché que nous donnons est pris à la descente sur Novel : à gauche, les contreforts de la Chauménix ; au milieu, droit au-dessus du couloir de neige, où se précipite l'*aran*, les Jumelles, séparées par une coupure triangulaire. A droite, la Tête Décopé (tête découpée). En bas, sous le grand triangle de neige, se voit la forêt rasée entièrement en 1892, par l'irrésistible avalanche.



IMPRESSIONS D'AUTOMNE

EN est-il parmi mes lecteurs qui aiment passionnément l'automne ? — Pour moi, c'est la saison que je préfère, peut-être à cause de son charme mélancolique, peut-être aussi et surtout à cause de son décor unique, qui vous fait redouter les approches de l'hiver.

Crépuscules embrasés, teintes veloutées et flamboyantes, feuilles qui tombent, voltigent, tournoient et couvrent les chemins, n'est-ce pas là comme un triste reflet des beaux jours, un dernier soupir de tout ce qui fut grandiose — soupir qui vous va droit au cœur et vous attriste doucement ?

Aussi, les courses d'automne me laissent-elles toujours une vive impression ; j'en jouis d'une manière plus intense, comme si ce devait être ma dernière course. En redescendant je me surprends à faire mes adieux à la montagne, comme si cette mort de quelques mois devait être éternelle.

C'est pourquoi vous nous eussiez rencontrés, quelque matinée d'octobre, montant lentement la route de St-Gingolph à Novel. Nous vou-

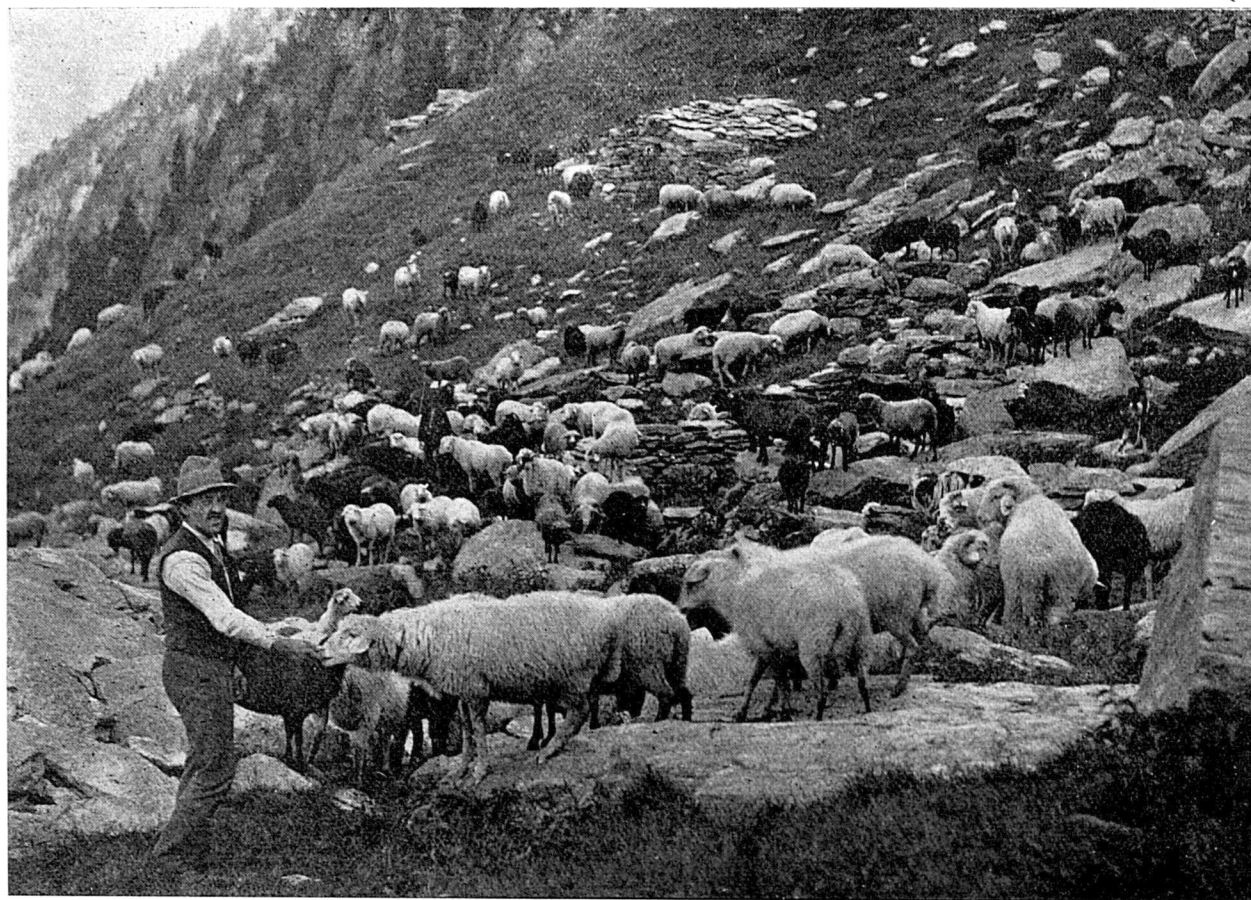
lions rendre visite encore une fois à ce charmant vallon si connu, mais toujours si nouveau. Malgré les brouillards et la baisse subite du baromètre, nous prenions le premier bateau, persuadés que nous aurions le beau temps ; nous ne devions pas nous tromper : *Audaces fortuna juvat.*

J'ai déjà parlé de Novel, aussi ne m'y arrêterai-je cette fois que pour déjeuner rapidement, en cherchant à deviner le rébus qui illustre le fond de mon assiette ; à grand peine je parviens à déchiffrer l'aphorisme suivant : la — fin faix — SOR tire LE — loup — du — bois.

Un quart d'heure plus tard, nous nous dirigeons vers le fond du vallon, pour prendre, au bout de 20 minutes, le sentier de gauche (une croix où se trouve gravé : Missions de 1884, marque la bifurcation) qui va nous conduire au lac de Lovenex. Nous sommes encore dans le brouillard, mais peu à peu, lorsque nous tournons à gauche, dans la direction de l'Est et que nous nous rapprochons du col de Lovenex, le soleil paraît, en même temps qu'un vent violent nous coupe le visage et nous dessèche le gosier.

Voici le col, d'où nous apercevons le petit lac gris-vert, les chalets, et au-dessus, par une échancrure en forme de trapèze renversé, le lac admirablement bleu, Vevey et les blancs villages qui le dominent et l'entourent, et bien au-dessus toute une ramification des Alpes, du Moléson jusqu'aux Diablerets. Le ciel est pur, l'air limpide ; mais la vue serait bien plus belle si nous pouvions nous élever un peu. Sitôt dit, mais non sitôt fait. Nous avisons une sommité à droite du col, nous la contourignons et en gravissons péniblement sur le versant nord les gazons très raides, couchés par la neige, où nos clous mordent à peine. Si bien qu'après une heure seulement nous arrivons sur le haut de l'arête, barrée par une muraille de rochers, verticale.

Le coup-d'œil est ici fort beau : le Mont-Blanc lui-même daigne montrer le fin bout de sa calotte immaculée et notre admiration serait



UNE RENCONTRE

vraiment enthousiaste si nous ne devions redescendre par le versant où nous sommes montés.

Avec d'infinies précautions, nous nous efforçons de trouver prise sur la surface aplatie de l'herbe recouverte de neige. Le soulier glisse comme sur du verre, et ce n'est qu'à la force du poignet rivé au piolet, que nous arrivons sans encombre au bas de cette pente interminable.

Nous rejoignons bientôt les chalets de l'Haut où tout est morne, silencieux, mais d'autant plus grandiose. Les premiers contreforts nous empêchent de voir les Cornettes ; par contre le Garghi dresse devant nous sa tour menaçante, tandis que les dents du Villand lancent leurs rochers déchiquetés vers un ciel tout pommelé.

Voici Taney et son délicieux lac vert foncé qui nous semble avoir diminué depuis l'été 1893 ; encore quelques années, à moins que l'écoulement mystérieux, qui le vide, ne s'arrête et le lac aura vécu.

Un troupeau de moutons — les seuls êtres animés que nous ayons rencontrés depuis Novel — descend les pentes du Grammont, au-dessus du chalet des Crosses.

Sur les premiers lacets de la route de Taney à Miex, nous assistons à un coucher de soleil merveilleux, qui illumine d'un rouge sombre les sommets du Scex Rouge et de l'Oldenhorn, des Diablerets, des deux Muverans et de la Dent de Morcles, dont la base a déjà revêtu une teinte livide. La plaine se perd dans le flou du crépuscule. Les premiers plans, estompés dans le bas, sont encore éclairés sur le haut : ce sont des dégringolades, des fouillis, des velours de feuillages, aux tons flamboyants, passant du jaune clair au brun-chaudron, par une gamme délicate et inimitable, tandis que tout près de nous de vieux sapins foncés, aux tons mats, rompent avec cette profusion de couleurs.

Nous passons rapidement Miex d'en-haut et Miex d'en-bas, pour arriver trois-quarts d'heures plus tard à Vouvry, village fin de siècle,

éclairé à la lumière électrique. La nuit est tombée et nous avisons un charretier pour pouvoir rejoindre, à Villeneuve, le dernier train du soir



En 40 minutes — on compte ordinairement une heure — sur un char à bancs dont les ressorts sont en « noyaux de pêche », nous voilà transportés à la petite station du J.-S.

En route, nous admirons des effets de lune fort curieux, dans un ciel noir, craquelé, d'où tombent sur la plaine de longues traînées lumineuses.

Nous prenons le train... A Vevey, il pleut ! Nous avons eu de la chance cette fois.





AUX ENVIRONS DE ST-LUC
(Val d'Anniviers).

AU-DESSUS DU BROUILLARD

NOVEMBRE ! un dimanche matin.

Le brouillard, très dense, tombe en bruine sur les toits et les branches dépouillées qui dégouttent. Les passants, rares et silencieux, le collet relevé, marchent d'un pas aussi rapide que le leur permet la viscosité des trottoirs.

Sur le quai, les mouettes mêmes semblent frissonner dans cette atmosphère humide. Elles rêvent mélancoliquement aux belles vagues soulevées par la vaudaire, aux froides et vertigineuses bises de l'hiver... et poussent avec peine quelques cris discordants en s'envolant lourdement, pour disparaître dans le gris, quelques mètres plus loin. Un temps lugubre, qui incite au spleen. Pour un peu on songerait au suicide.

Cependant, ils n'y songent guère, ces jeunes gens qui, sac au dos, l'air joyeux malgré la brume, fredonnent en marchant.

Écoutons :

Allons chercher l'au-o-rore
Sur les plus hauts sommets !

Puis à l'appel strident d'un tram qui s'avance, ils courent, rattrappent la voiture et l'ont bientôt envahie : ce sont des clubistes qui s'en vont chercher le soleil non pas « sur les plus hauts sommets », mais tout simplement à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau du lac.

Le but de la course est le Folly, ou Tête des Folly (de *follhu*, feuilles), sommité arrondie et boisée en partie, qui limite le territoire fribourgeois.

Le plus court chemin est Brent, Cornaux et Saumont. Les clubistes quittent le tram à la Maladaire (entre La Tour et Clarens) et prennent la direction de Chailly. Le brouillard, à mesure qu'on s'élève, semble diminuer d'intensité ; par-ci, par-là, un coin de ciel bleu, et, tout-à-coup, à Brent, le spectacle devient merveilleux. Le lac n'est plus qu'un gigantesque amoncellement houleux de brouillards, que leur blancheur, éclatante au soleil, fait ressembler à un vaste glacier qui s'étendrait de la plaine du Rhône à Genève. On se croirait transporté à une époque préhistorique...

Les montagnes de la Savoie, coupées à 600 mètres environ, ont perdu de leur grandeur, mais la netteté de leur profil s'accroît de cette masse éblouissante où baigne leur pied. Sur le bord des cotteaux de la rive vaudoise, les nuées montent parfois, pareilles à de puissantes vagues qui se seraient figées dans la plus belle fougue de leur assaut. On distingue une tache noire à l'endroit où se trouve Vevey : c'est la fumée des usines qui ne peut percer la couche épaisse d'humidité où tant de gens respirent aujourd'hui. Que ne montent-ils une demi-heure : ils seraient aussi privilégiés que nous !

On ne se lasse guère d'un tel coup d'œil, et la grimpee, qui d'Adversan, près des ravins caractéristiques de Saumont, se fait un peu raide, est souvent interrompue par les exclamations de ceux qui découvrent un sommet nouveau :

— Tiens, le Mont-Blanc !

Grand Muveran

Dent de Morcles



MER DE BROUILLARD

Photographie de M. E. Thury.

— Le Tour Noir !

A midi, le petit groupe est réuni sur la dernière esplanade du Folly, à un quart d'heure du sommet, et se livre bientôt aux délices gastronomiques d'un repas pris en plein air, au bon soleil, en dehors de toute préoccupation journalière. Les vivres s'échangent, les verres circulent : on s'offre du « Montreux », du vin de Californie, du « Bel-Air », les interpellations se croisent par dessus les sacs ouverts ; les bons mots font fureur et provoquent de gros rires. Ah ! que de tels moments font de bien, et comme ils illuminent, plus tard, l'obscurité croissante des souvenirs !

Deux heures ! Il faut se remettre en route, et, continuant à monter, atteindre le sommet, malgré les récriminations de clubistes dont la laborieuse digestion paralyse les jambes et la volonté.

Mais le chef de course est inflexible ; le programme porte : « Sommet du Folly » il faut aller au sommet. Faisant acte d'autorité, il entraîne à sa suite les plus récalcitrants et, peu après, la joyeuse théorie s'engage dans la forêt de sapins, aux barbes de lichens. Au sommet, belle échappée sur le Jura, le canton de Fribourg, voire même le lac de Neuchâtel estompé par la brume.

Puis, vient la descente sur les chalets de Saudannaz, un pâturage humide où la neige doit s'amonceler, l'hiver, en masses énormes. On rejoint la belle route de Fontannaz-David, qui file sous les bois rouillés par l'automne, jusqu'à l'Alliaz, où, en plein air, pour profiter des derniers rayons de soleil, les marcheurs s'attablent pour finir leurs provisions, tout en buvant un verre.

Ensuite, par rangs de quatre, en chantant à pleins poumons, la troupe prend la nouvelle route de Blonay et assiste au coucher du soleil sur la mer de brouillard. Les derniers rayons, rasant les Rochers de Meillerie, éclairent en partie la masse floconneuse, teintent les vagues en rose et en noir, accentuent leur forme... tandis, qu'au-dessus, le profil des

montagnes assombries par le crépuscule qui les couvre déjà, se détache plus net encore, sur un ciel remarquablement pur.

Et dire qu'il faut rentrer dans le brouillard !!

A Bahyse, entrée triomphale, scission des membres de Vevey et Montreux, et disparition bruyante des uns et des autres dans la bruine qu'épaissit la nuit qui tombe...





LE GRAND MUVERAN, VU DU SOMMET DE LA POINTE DES SAVOLEYRES

(Photographie de M. O. Nicollier, Vevey).

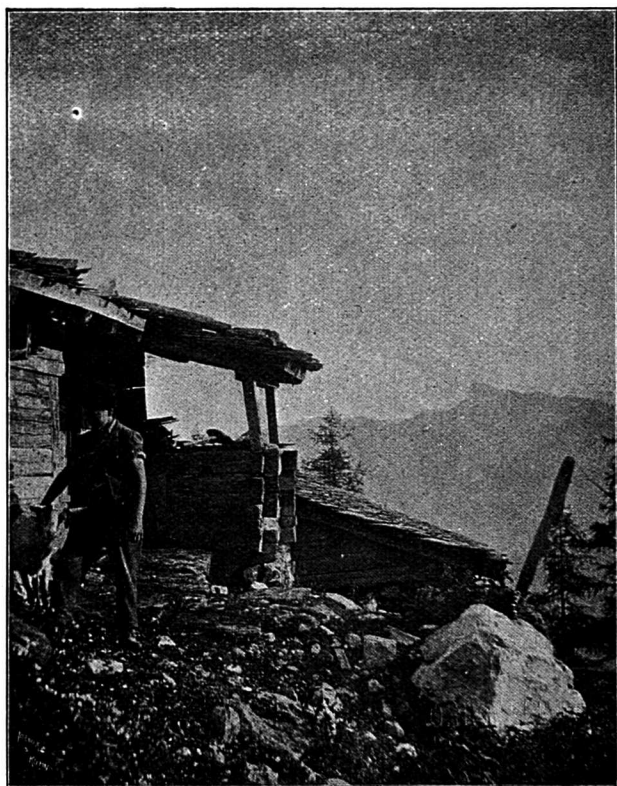


POINTE DE SAVOLEYRES

LES Plans de Frenières, sur Bex, sont dominés au nord par la Tête-à-Bosset et le Lion-d'Argentine, au sud-est par le Grand Muveran, au sud par les Dents-Rouges. La Pointe des Savoleyres se rattache à cette dernière chaîne dont elle est le sommet le plus élevé.

L'itinéraire le mieux compris est le suivant : départ des Plans de bonne heure, à 4 h. 1/2 si possible, prendre le chemin de la Croix de Javernaz jusqu'aux chalets d'Eusannaz ; de ces chalets, atteindre le col des Pauvres, faire l'ascension de la pointe et redescendre de l'autre côté du col des Pauvres, au fond du vallon de Nant ; de là, rejoindre Pont de Nant et Frenières.

Cet itinéraire a le grand avantage de vous offrir de l'ombre à la montée et de l'ombre à la descente.



AUX CHALETS D'EUSANNAZ

Photographie de M. O. Nicollier, à Verey.

Aussi, le samedi après-midi, le train nous emmenait-il à toute vapeur (façon de parler!) dans la direction de Bex. Je ne mentionnerais même pas la montée aux Plans, si je n'avais à recommander la nouvelle route des gorges de la Peuffaire qui, des Salines, suit l'Avençon presque jusqu'au village de Frenières. La fraîcheur du torrent, l'ombrage ininterrompu des gorges, rendent ce trajet délicieux.

Des Plans, où nous arrivons à 7 heures, je garde un agréable souvenir : un joyeux souper entre amis, qu'on quitte parfois pour admirer la coloration du Grand Muveran ; une

lente promenade au crépuscule où, les idées allant leur train, on parle littérature, avenir, héritages... que sais-je encore ? Puis l'arrivée d'une troupe de Normaliens lausannois, qui s'installent sous un arbre et qui, après s'être rafraîchis, discutent, déclament des vers :

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève...

aits d'une voix traînarde, d'où l'accent du terroir n'est pas exclu.

A 9 h. 1/2 le coucher dans de bons lits et à 4 heures la diane frappée à nos portes ; le déjeuner matinal puis le départ.

Ces départs à l'aube sont caractéristiques : on est tout feu, tout jambes. L'air est frais, la lumière discrète, les teintes encore uniformes. Et l'on part, plein de confiance en l'imprévu, heureux de vivre et de pouvoir

jouer pleinement, grâce aux excellent organes dont vous a dotés la nature.

Au bout d'une heure et demie, après avoir coupé les lacets de la route de Javernaz, voici soudain, sur un petit mamelon, le groupe artistique des chalets d'Eusannaz.

De toutes parts c'est le carillon flâneur et cadencé des toupins, le beuglement du taureau et des taurillons qui s'essaient, le meuglement des vaches ; c'est encore du soleil à flots, point trop chaud, mais remarqua-



EUSANNAZ ET LES DIABLERETS

Photographie de M. E. Potterat.

blement lumineux déjà. Tout vit, tout scintille ; c'est l'Alpe, grande charmeuse, qui vous empoigne et vous met des larmes dans les yeux.

Au bout d'une demi-heure nous reprenons nos sacs, car de petits nuages zèbrent déjà le ciel, et il s'agit d'arriver au sommet avant que tout soit couvert.

En route pour Savoleyres !

Des chalets d'Eusannaz nous nous dirigeons au fond de la combe, en inclinant légèrement vers la droite, à travers des pentes gazonnées et sillonnées de nombreux sentiers parallèles, creusés par les sabots des vaches et des moutons.

Puis nous prenons en écharpe, à gauche, un pierrier qui nous conduit bientôt au col des Pauvres, où nous apparaît la curieuse chaîne déchiquetée des Dents Rouges.

Qu'on se figure de gigantesques tours crénelées et démantelées, formées de la juxtaposition et de la superposition de blocs énormes, rougeâtres, dont l'équilibre peu stable est détruit chaque jour sous l'action lente, mais sûre du gel, de la pluie et du vent.

Derrière ces agglomérations titanesques apparaît un second plan vigoureux : le Grand Muveran, sévère, qui, à cette heure matinale où le soleil n'est point encore venu donner son puissant relief, semble élever au ciel d'un seul jet sa masse uniformément grise et monumentale ; le Petit Muveran, acéré ; la superbe Dent au Favre qui écrase le massif de la Dent de Morcles... Plus loin, à l'ouest, la Tour Sallières, la Dent du Midi dont seules la Cime de l'Est et la Forteresse sont visibles ; plus à droite, en poursuivant notre inspection circulaire, voici les Cornettes, la Chaumény et une longue échappée sur le lac ; puis les Tours d'Aï et de Mayen, le Chamossaire, le Pic Chaussy, Argentine sous la protection des Diablerets neigeux ; et, fermant le cycle, la Tête à Pierre-Grept.

Mais la vue du sommet sera plus étendue encore ; il est 8 heures et déjà les « cornes » des Diablerets se couvrent ; il est temps de monter.

La pointe des Savoleyres (2307 mètres) domine à gauche le col des Pauvres. De ce côté elle offre une pente de gazon très escarpée, mais point inaccessible. Nous préférons toutefois contourner la montagne, et sautant sur les entassements de pierres qui en forment la base, nous parvenons au versant nord dont nous traversons le gazon humide où la neige vient de fondre. Une petite escalade, et nous sommes au sommet.

Ah ! les deux belles, les deux courtes heures passées là-haut !...

A 11 heures nous songeons à la descente — mais au lieu de prendre le même chemin, nous essayons par devant, sur le col. A mi-chemin la pente devient par trop raide ; nous obliquons à gauche, traversons un

petit couloir, gagnons une croupe moins rapide, et nous dévalons prestement jusqu'à notre point de départ.

Après une ample cueillette de grosses gentianes, de rhododendrons en boutons, de pensées et de soldanelles, nous cherchons le sentier qui va nous conduire, par un long détour, au fond du cirque de Nant. Et c'est là peut-être la partie la plus alpestre de notre course.

Jamais la Dent aux Favres, qui figure à peine, vue de Vevey, comme une petite sommité arrondie à la gauche de la Dent de Morcles, ne nous avait fait une aussi saisissante impression. Elle surplombe de 1400 mètres le vallon de Nant, qui rappelle celui d'Emaney, mais en plus grandiose encore.

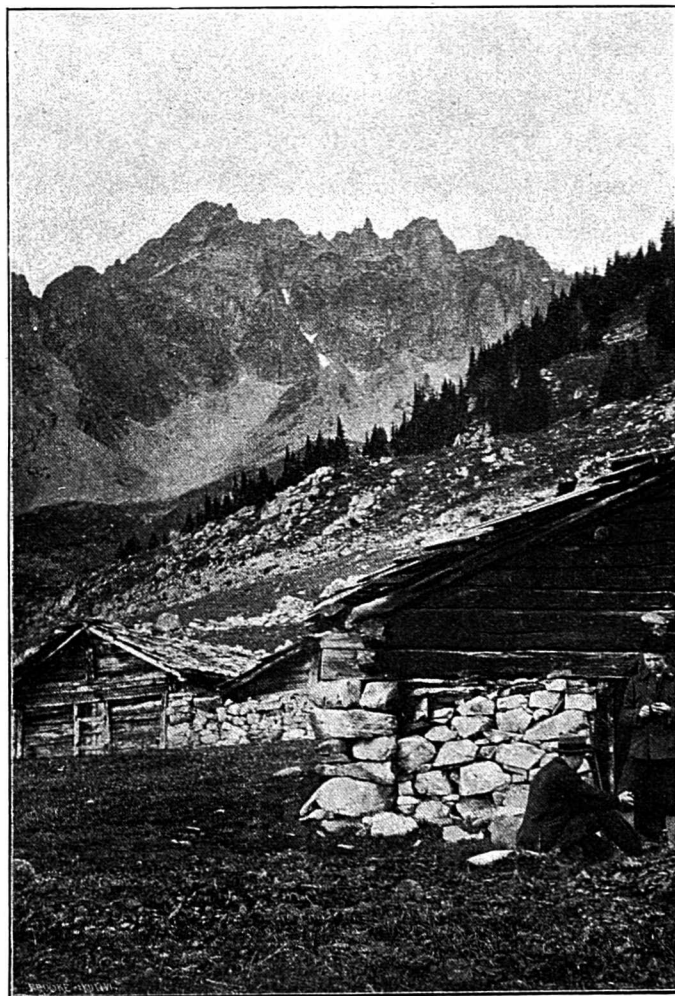
Les vastes assises de rochers mouchetées de neiges, qui entourent le vallon et d'où jaillissent de blanches cascades dont quelques-unes tombent de si haut qu'elles se volatilisent et semblent s'évanouir pendant leur court trajet ; le vert frais des pâturages, des sapins et des mélèzes ; les tumultueux bras de l'Avençon, qui se rejoignent et vous barrent à chaque instant le passage ; les deux ou trois chalets de Nant, où la vie doit être si paisible et si facile... voilà la montagne dans ce qu'elle a de plus harmonieux et de plus reposant.

Au Pont de Nant nous rentrons déjà dans la vie civilisée : jeunes dames en fraîches toilettes, gymnastes en costume de gala, jeux de quilles, restaurant, etc.

Aux Plans, c'est la poussière de la grand'route, soulevée par une théorie de voitures qui filent au galop, et de « poussettes », péniblement remorquées par des papas en sueur...

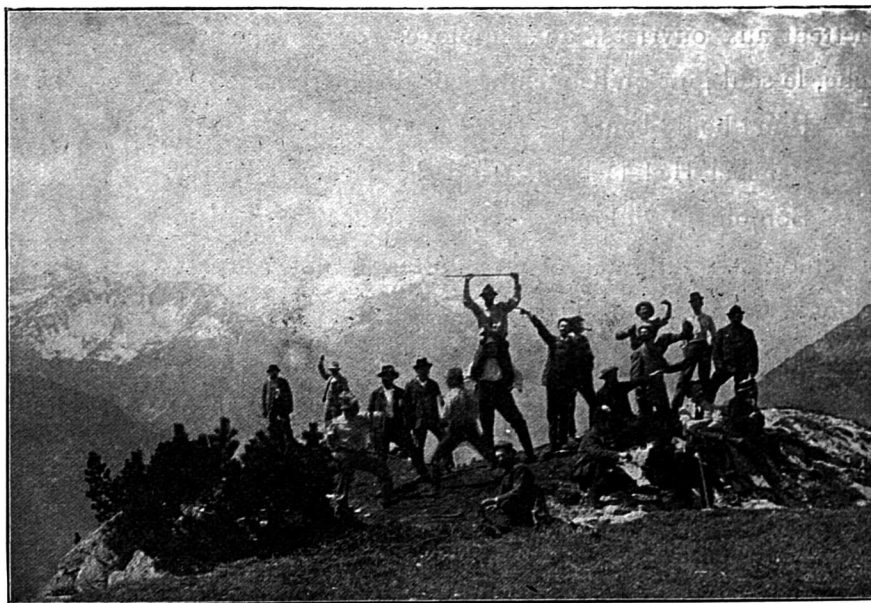
A Bex, c'est enfin le train qui entre en gare en même temps que nous, le train du dimanche soir, bondé de promeneurs harassés, de gens excités, de recrues en route pour la caserne...

Il n'y a plus d'illusions possible : nous sommes bien redescendus.



CHALETS DE LA CREUSE ET LE LUISIN

Photographie de M. O. Nicollier, à Verey.



CREVASSE DE SEMBRANCHER

Photographie de M. E. Poterat, à Montreux.

A LA CREVASSE DE SEMBRANCHER

(COURSE DE SECTION)

...Et le phonographe que j'avais dans mon sac se mit à enregistrer :

-
- Non ! non ! par principe je ne prends pas de billet du dimanche.
 - C'est autant de plus que vous donnez à la Compagnie, sans que l'employé en ait un sou de plus. Peut-être êtes-vous actionnaire ?...
 - Je ne suis point actionnaire, mais j'estime que les billets du dimanche incitent la classe ouvrière à la dépense.

— Eh bien moi, je soutiens que ces billets ont du bon puisqu'ils permettent aux ouvriers, aux employés, de voyager à prix réduit le dimanche, le seul jour qu'ils aient à leur disposition...

— Bim ! bom ! bam ! — Bim ! bom ! bam ! Le train entre en gare.

— Par ici !, Hé ! là-bas ! Y a de la place...

— Bonjour... Salut !... Ça va-t-il ?... Combien sommes-nous ?... Vingt-et-un... Oui, mais il en montera à Montreux... Combien d'inscriptions ?... Vingt-huit... Bravo ! Tant mieux.

— Tu n'as pas pris ton appareil photographique ?

— Ma foi non, trop lourd.

— Et vous, monsieur...

— Non plus !

— Dommage, M. P. en aura sûrement un.

— Bien sûr...

Montreux ! Montreux !

— Les voilà ! Ils sont cinq... Par ici, section de Jaman... Bonjour !...

Il y a encore une place, là, à côté de cette jolie demoiselle.

— Vous n'êtes pas galant ! Vous lui tournez le dos...

— Avez-vous votre appareil, M. P. ?

— Oui ! mais 9 X 12, seulement.

— Ça vaut mieux que rien... Vous savez, si par hasard vous pouvez faire quelque chose pour la *Patrie Suisse*...

— N'ayez pas peur. On trouvera bien un joli motif... peut-être un groupe... on verra ça à la montée.

— Oui, effectivement, ce goût de suif dans le lait condensé provient d'un changement de température, d'un brusque changement...

— Sans doute ! ou d'une autre cause, car...

— Non ! de Meillerie ! Toutes les pierres viennent de Meillerie.

— En tous cas la situation est bonne.

— Exceptionnelle.

— Vous boulottez déjà !! Que sera-ce plus tard ?

— Que voulez-vous ! Je n'ai pas déjeuné.

— Tiens ! la Cime de l'Est... Qui est-ce qui y va ?

— Merci. Je la laisse à d'autres...

St-Maurice ! St-Maurice ! Douze minutes d'arrêt. Les voyageurs pour Monthey-Bouveret changent de voiture.

— Où allez-vous ?

— Déjeuner !...

— Quel gouffre... ou plutôt quelle crevasse... A propos, où est-elle ?

— Qui ?

— L'autre crevasse... pardi ; celle de Sembrancher.

— On ne la voit pas d'ici...

En voiture pour Martigny-Louèche-Brigue !

— Je vous assure que nous avons eu au Grand Conseil une semaine fatigante...

— Ta motion a passé, n'est-ce pas monsieur le député ?

— Oui, mais non sans peine... Enfin, c'est fini jusqu'au mois d'août.

— Non, voyez-vous, la truite doit se pêcher de bonne heure... Ainsi, hier, j'étais à 10 h. $1/2$ dans les Gorges de la Veveyse... c'était déjà trop tard, l'eau était trouble, impossible de rien prendre.

— Il y a bien cinq ans que je n'ai point mangé de poisson. Si j'avais le temps d'aller pêcher comme vous...

Martigny !

— Tiens ! encore trois copains. D'où sortez-vous ?

— Venus en vélo, ce matin. Partis à 5 h. moins un quart.

— C'était dur, hein ?

— Un peu ! mais en trois heures nous avons fait le trajet...

Allons ! En route !... La colonne se forme, s'allonge et, après avoir

traversé Martigny, s'engage, à gauche, dans un sentier ombreux, qui monte rapidement sur les flancs du Mont Chemin.

— Dites donc, on ne vous voit plus en course.

— Comment ! c'est vous qui n'y venez plus. Etiez-vous au Chasseron, le mois dernier ?

— Non !

— Pas moyen de s'arrêter pour casser une croûte... Quelle neige ! Et un vent à vous fendre les habits.

— Oui ! un peu crampon, mais bon garçon tout de même. Et curieux !

— Mais consciencieux. Si jamais il est chef de course par exemple, il fera plutôt deux fois la course avant, et ne négligera rien.

— Tiens, mais on se sépare...

— Non ! c'est l'opposition qui se forme... l'extrême gauche, on les retrouvera plus tard...

— Messieurs, je vous propose de faire une halte, ici, sous ces mélèzes.

— D'accord... Délicieux !... Je ne serai pas fâché de manger un morceau, et vous ?... Moi, je vais m'ingurgiter un œuf... Avez-vous du sel... Hé là-bas !... voulez-vous du saucisson à l'ail ? Rien n'est rafraîchissant comme du saucisson à l'ail... Farceur... Et P., où est-il ? — Il a été faire une pose photographique, sans doute... Ecoutez le carillon de Martigny.



PARTIE DU VILLAGE DE CHEMIN

l'photographie de M. E. Potterat.

Le bruit de papier qu'on déplie, de flacons et de verres heurtés, de mâchoires qui remuent, entremêlent les dialogues qui continuent, bruyants.

— Messieurs, désolé, mais c'est l'heure de repartir... nous avons encore un bon bout de chemin à faire.

— Oui, mais sommes-nous bien sur le chemin de Chemin ?

— Venez toujours...

— Bon ! en voilà encore qui tirent sur la gauche.

— Bah ! laissez-les faire... Ah ! la belle gentiane.

— C'en est bleu là-haut ! Et des anémones soufrées...

— Ne les cueillez pas maintenant... elles se faneront d'ici à ce soir... gardez-la pour la descente.

— Ah ! voilà Chemin et sa chapelle.

— Vive Chemin !

— Quel soleil...

— Et pas d'eau. D'ici au sommet de la crevasse...

— Comment ! le sommet de la crevasse ! Avez-vous jamais vu le sommet d'une crevasse, vous ?

— Non, mais la moitié du sommet s'est détachée jadis, ce qui fait que du côté d'Orsière c'est absolument vertigineux, vous verrez.

— Les mélèzes sont en fleurs... voyez-vous ces petits bourgeons rouges ?

— Excellents pour l'organisme. Mangez-en quelques uns, c'est très agréable au goût.

— C'est vrai, mais si vous m'empoisonnez...

— Allons donc, lui, un pharmacien...

— Attention ! Halte ! Consultons la carte, car le chef de course semble perdre la sienne... Oui ; il faut continuer à gauche, et puis prendre en écharpe la dernière pente.

— Hourrah ! Vive la section de Jaman,.. Donne-moi le drapeau... Bravo !... Combien sommes-nous ? Douze... Dinons, je meurs littéra-

lement de faim... Et moi de soif... Un verre de Bordeaux?... Pas de refus... Une sandwich?... De la galantine?... Merci, lorsque j'aurai fini mon pigeon... Voilà le Grand Combin qui se découvre... C'est curieux, mais le Catogne ne me dit rien... course aride, point d'eau, gazons raides... Quelle belle chute de rochers! quelle « dérupitée » si on tombait... Et le photographe, où est-il?...

— Messieurs, groupez-vous sur ce rocher... Serrez-vous... Là, ça y est. Attention!... ne bougez plus!... Tac! C'est fait.

— O-hé! — You-eh!

— L'arrière-garde... Hourrah! Vive les retardataires...

Ici, le phonographe chargé d'enregistrer les conversations, se refuse à parler... le rouleau de cire est au bout, et c'est à peine si quelques mots me reviennent encore à l'oreille, inintelligibles.... Champagne... asperges... Charrat... dévaloir...

Le reste se perd dans des mélodies que tonitruent des voix cherchant à dominer le roulement des wagons.



VIEUX VALAIS



Sion ! dix minutes d'arrêt !

Nous descendons ; il est 9 h. du soir.

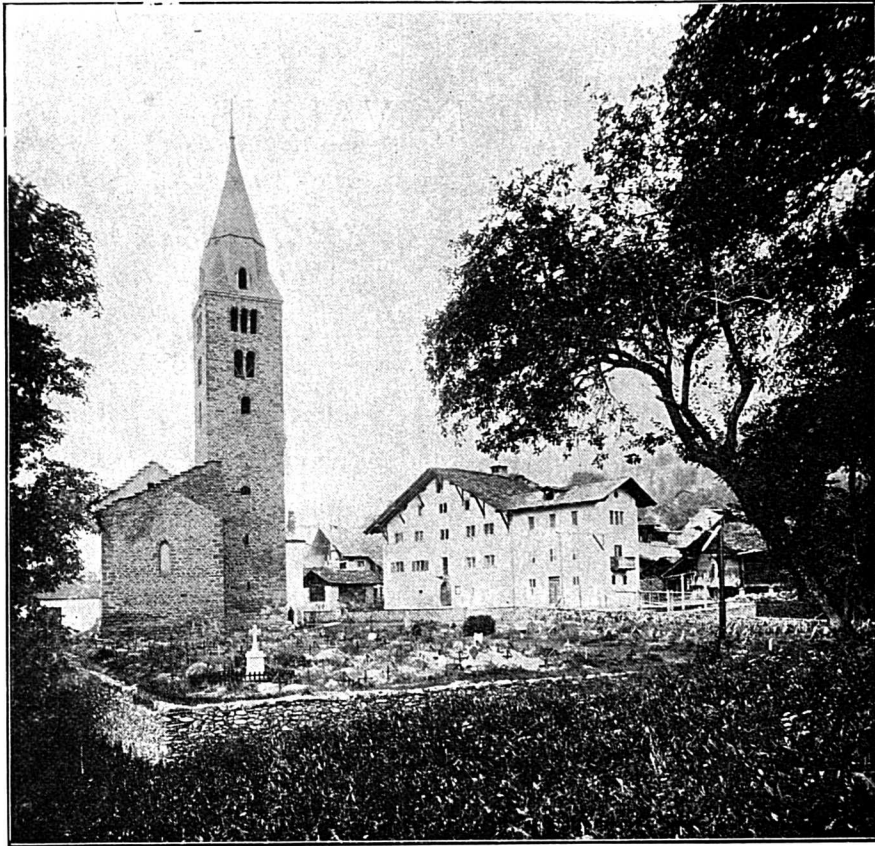
La lune voilée éclaire discrètement la route qui relie la gare à la vieille cité sédunoise, dont l'histoire semble faite de malheurs. N'est-ce pas en 1798 — il y a juste un siècle — que les

Français la prenaient encore d'assaut et y massacraient 7 à 800 habitants ?...

Dans les rues, feux de Bengale, soleils, pétards et animation fébrile : l'armée passe, c'est la landwehr qui fait son cours de répétition.

Le lendemain matin — dimanche des Rameaux — à 6 $\frac{1}{2}$ h., nous partons pour St-Germain de Savièze où nous savons que doit avoir lieu une procession. Le ciel est peu rassurant : « il souffle un vent de pluie ! » Tel sera le *leit-motiv* de la journée.

On monte de Sion à Savièze par les sentiers de vignes, en une heure et quart. Nous avons le temps, et prenons au plus long par le lac de Mondorge, un délicieux petit lac entouré de bouleaux et qui donnerait une excellente photographie si le soleil voulait éclairer le Haut



SAVIÈZE
(L'Eglise, le Cimetière et la Maison de Commune).

Photographie de M. O. Nicollier, à Vervey.

de Cry, qui forme arrière-plan neigeux. Du lac nous prenons à droite pour traverser bientôt Ormona.

Dans la représentation d'un « Mystère » qui avait lieu jadis à St-Germain de Savièze, le 6 janvier, le jour de la fête des Trois-Rois, et qui s'est célébré en 1891 après être presque tombé dans l'oubli, la Vierge, l'enfant Jésus et sa suite, poursuivis par Hérode s'enfuyaient en Egypte, c'est-à-dire à Ormona. Mario a fait, dans la *Gazette de Lausanne*, quelques jours après cette dernière représentation, une description très complète de ce pittoresque cortège. On me permettra

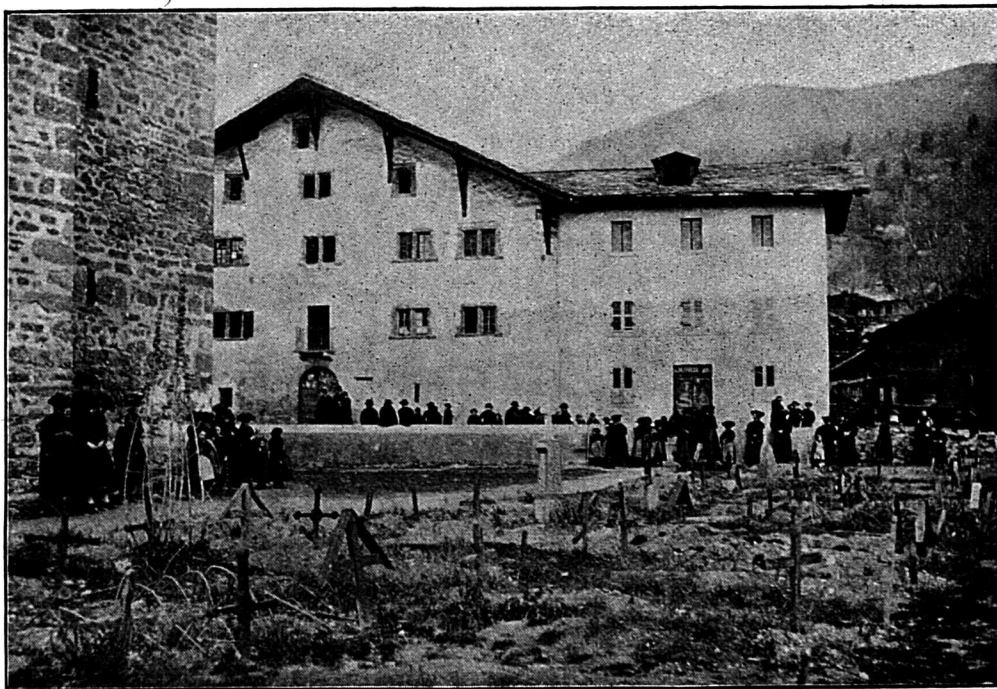
d'autant mieux d'en résumer deux ou trois passages, que j'ai eu la chance de me procurer la photographie ci-contre de la jeune Saviézane qui figurait la Vierge ce jour-là :

« ... Bientôt on vit apparaître le premier groupe simulant la fuite en Egypte, la Sainte Famille prenant, sous la protection des rois Mages et de leurs garde, le chemin de l'exil pour échapper à la fureur d'Hérode. A ce groupe étaient attachés les chantres et les musiciens, le chapeau enguirlandé de lierre et de fleurs aux vives couleurs. A dire vrai, ce défilé ne manquait pas d'originalité et ils étaient sans contredit bons à contempler, ces trois rois Mages (dont l'un du



LA VIERGE DE SAVIÈZE

plus beau noir) graves et fiers sous leurs couronnes de papier doré. Et aussi le bon St-Joseph dans tout le sérieux de son rôle avec sa robe bleue et son bâton fleur-de-lisé, un vieux et doux visage à la barbe grisonnante. Il conduisait la monture de la Sainte-Vierge qui, chastement penchée sur l'enfant Jésus, l'abritait dans les plis de son voile étoilé. Entièrement vêtue de mousseline blanche, mais trop fagotée pour que son accoutrement ne prêtât pas à la critique; il était regrettable que dans la



SAVIÈZE. Avant la procession.

Photographie de M. O. Nicollier, à Vevey.

coupe de ses vêtements on eût sacrifié au goût du XIX^e siècle ; et toute virgine qu'elle était, sa robe à volant s'écartait trop hardiment du costume traditionnel des vierges de Nazareth pour ne pas blesser l'œil d'un peintre.

» Devant la chapelle des Trois-Rois, elle descendit précipitamment de cheval et St-Joseph prenant l'enfant dans ses bras on les vit fendre la foule, puis continuer leur route à pied en cherchant à se dissimuler derrière les buissons et les arbres.

» Mais, tout à coup, voici qu'on signale au loin la venue de la troupe d'Hérode arrivant au grand galop, non par la route, mais les prés, remise sur la piste par ses éclaireurs qui, sabre au clair, parcourent la campagne. C'était le clou de la fête et le groupe le mieux réussi ; Hérode dévorant

l'espace suivi de ses dix cavaliers, les manteaux flottants, l'éclat des costumes et une certaine conformité avec ceux des Orientaux, rendaient à distance l'illusion possible. Ils passent comme un ouragan. Mais au moment où les vêpres tirent à leur fin, la Sainte Famille se trouve à point nommé à la porte de la chapelle, et s'enfuit de nouveau dans la direction de St-Germain, escortée des rois Mages et de leur suite.

» Ce chassé-croisé se prolonge jusqu'au soir. On en sait le dernier mot et comment Hérode rentre bredouille dans ses foyers... »

Ainsi raconte à peu près Mario. Je me suis laissé dire — détail assez curieux — que les cavaliers d'Hérode portaient le costume des dragons sous le premier Empire, et que parfois... Napoléon I^{er} ne dédaignait pas de figurer dans le cortège !

Comme je ne l'ai pas vu, je ne fais que citer sans commentaires.

A Ormona, nous admirons un superbe chalet sur la façade duquel se lit cette inscription :

Avec l'assistance divine Gobelet Jean-Charles ; Marie-Germaine Jayet, son épouse, et leurs enfants Charles, Jérôme, Gabriel, Germaine, ont élevé cet édifice par Coppey Joseph. Seigneur, bénissez-en les habitants.

« L'Egypte » franchie, nous passons Rouma ; quelques minutes encore et voici St-Germain de Savièze. Sur la route nous croisons des bandes d'hommes et de femmes, qui s'en vont à Sion, où ils endosseront, pour la cérémonie des Missions, le peignoir blanc qu'ils portent sous le bras.

A 8 h. $\frac{1}{4}$ nous entrons à Savièze ; le soleil daigne jeter quelques pâles rayons sur le groupe de vieux chalets qui constitue le centre de cette grande paroisse. Le district de Savièze comprend en effet les villages de St-Germain, Drône, Granois, Rouma, Chandolin, Ormona, Prengières, Crétaz, Vuisse et Montellier.

Les bourgeois de Savièze ne sont pas à plaindre ; ils possèdent de riches alpages sur le territoire bernois. Tous les Savièzans sont, du reste, laborieux et très entendus à la culture de la vigne.

Ah ! le beau type qu'on rencontre chez le Savièzan, et surtout chez la Savièzane ! combien de citadines envieraient l'ovale un peu allongé de sa figure, ses traits réguliers et fins, sa bouche petite et gracieuse, ses yeux brillants...

Sous son pittoresque costume : chapeau de feutre noir — l'été en paille blanche — aux larges ailes tombantes bordées de velours, jaquette-figaro, sous laquelle le corset n'est jamais venu déformer la taille — oh ! pour ça non ! — jupe courte, noire ou brune, d'où la jambe sort fine et nerveuse, le pied petit et bien cambré, la Savièzane est peut-être unique en son genre, et je comprends que plus d'un peintre se soit épris de cette race forte, à l'idiome énergique qui la distingue de toutes les autres peuplades du Valais, et qui a su jouer un rôle actif dans tous les démêlés du moyen-âge.

A Savièze, le dimanche des Rameaux, c'est fête pour les enfants. Chacun d'eux s'en vient à l'office escorté de sa mère, avec, d'une main, une chaîne de pommes rutilantes traversée d'une branche de mélèze, de l'autre, un rameau de genévrier. Les fidèles se réunissent, par groupes, dans le cimetière, sur la route, devant le porche. Trois coup de cloche... et la procession sort de l'église. Le prêtre, revêtu d'une chasuble violette, précède de la bannière et de l'enfant de chœur qui balance l'encensoir, et des porteurs de cierges, s'arrête bientôt. Un cercle se forme et la bénédiction commence devant la foule massée tout autour. Des bouffées d'encens alternent avec celles du vent d'ouest... le vent de pluie.

Puis la procession rentre dans l'é-



LA PROCESSION

glise ; l'office suit son cours, tandis que nous quittons Savièze pour aller à Drône.

Là, nous découvrons une antique maison du XVI^e siècle avec de vieilles petites fenêtres aux carreaux scellés dans le plomb et des enjolivures sur ses façades. J'y relève l'inscription suivante :

PETER MARGY

DER 3 II CAHSELAN

VACIENTIA VINCIT

OMNIA

15 | — | 97

Midi s'approche... la pluie aussi. Nous hâtons le pas pour atteindre Grimsuat (Grimsel, en allemand), village paroissial de 600 habitants, dont la cure servit autrefois de siège aux seigneurs de Crista. A l'auberge, la seule et unique, le patron nous sert un excellent muscat *de presse*. Lorsqu'il sait que nous venons de Vevey :

— Ah ! Vevey. Connais bien. J'y ai passé une fois au service militaire.

— Ah !

— Oui, en 1842. On a même été boire un verre dans un café à gauche en montant la grande place, près d'une rivière.

— Ah ! oui. A propos avez-vous de l'eau chaude, nous voudrions faire de la soupe ?

A cette question, si simple cependant, le patron ouvre des yeux effarés :

— De l'eau chaude ? Tout de suite ??

— Oui.

— Oh ! non.

— Pourquoi ?

— C'est trop tard ! On cuit pour les porcs et puis pour les veaux ; y a pas moyen.

Nous allons à la cuisine poser la même question à sa femme, qui nous répond sur le même ton.

C'est bon, on s'en passera. Et dans la « chambre de devant » où nous sommes seuls, nous mangeons nos provisions en les arrosant de muscat de Grimisuat qui est décidément fameux, tout en devisant de mille choses...

Puis le temps menaçant toujours, nous redescendons tranquillement sur Sion par Champlan. La pluie nous y rejoint au moment où nous entrons en gare.



AU GRAND MUVERAN

(IMPRESSIONS D'UN COLÉOPTÈRE)



E me sentis prendre tout à coup par le milieu du corps. Je voulus me défendre, pincer l'ennemi invisible qui allait sans doute me dévorer... Impossible ! En un clin d'œil je fus enveloppé dans une feuille que je ne reconnus pas au toucher pour être une feuille de hêtre ou de châtaignier, puis une douce chaleur me pénétra et un mouvement lent, régulier me berça délicieusement. Evidemment mon ennemi m'emportait avec lui, pour le repas du soir de ses enfants.

Et chose curieuse, son langage m'était compréhensible :

— Oui, disait-il à ses compagnons, qui devaient être deux, j'ai eu de la chance, car on ne rencontre pas tous les jours un cerf-volant de cette taille. Mes enfants vont être contents.

Le cerf-volant c'était donc moi ! Alors je compris en frémissant que mon ravisseur poussait la cruauté jusqu'à me rapporter vivant, pour que la jouissance de sa famille fût plus grande à me dévorer ainsi, tout pantelant... Pauvre petit moi !



PETIT MUVERAN, LA FRÊTE DE SAILLE

Le mouvement lent et régulier, joint à l'absence d'air, me fit bientôt l'effet d'un narcotique, et je m'endormis lourdement.

Quand je me réveillai, je n'étais plus enfermé ; je me crus même délivré et j'allais m'enfuir de toute la rapidité de mes jambes ... Hélas mon maître veillait ; je le vis distinctement approcher de moi ses pinces — j'en comptai cinq — et délicatement, sans méchanceté, me ressaisir, pour, cette fois, me mettre dans une pe-

tite maison de bois. Tout tremblant, je me mis à écouter sa conversation :

— Le temps se gâte et je crains bien que nous ne puissions aller coucher ce soir à la cabane Rambert.

— En effet, répondit une nouvelle voix, vous feriez mieux de rester ici, aux Plans, et d'attendre à demain matin pour prendre une décision. A 2 heures je vous réveillerai, si le temps est sûr, et nous aurons...

Un gros coup de tonnerre secoua ma maisonnette ; puis j'entendis distinctement la pluie tomber sur les feuilles des arbres. Oh ! la pluie ! que j'aimais à la voir ruisseler sur les brins d'herbe, et couler en petites fontaines où j'allais étancher ma soif. Que c'était bon, après la grosse chaleur du jour, de respirer l'air embaumé des fleurettes, rafraîchies par une bonne averse... Devais-je dire adieu à tout cela !

La pluie redoublait ; je percevais même la lueur des éclairs. Subi-

tement une course précipitée, puis cette douce chaleur que j'avais éprouvée au commencement de ma réclusion.

Les conversations devinrent générales ; un des parleurs offrait du Villeneuve. Je me souvins que ma mère connaissait un des nôtres, tout vieux, qui était né aux environs de Villeneuve, où, racontait-il le soir gravement assis sur l'herbe, il y avait tellement d'eau, tellement d'eau, que tous les cerfs-volant de la terre n'auraient pas été assez nombreux pour la boire toute.

Ce mot de Villeneuve fut suivi d'un bruit de petites clochettes et j'entendis mon ravisseur qui buvait, très probablement de cette fameuse eau dont parlait notre vétéran. Que j'aurais donné le bout d'une de mes pattes pour en boire une goutte, car une odeur âcre de fumée me forçait à fermer la bouche, m'étourdissait. Je perdis connaissance...

Je dus rester longtemps dans cet état, car lorsque je repris mes sens, il faisait grand jour ; non que je visse la lumière, mais je percevais tous ces petits bruits, presque imperceptibles pour toute autre oreille que celle des coléoptères, qui annoncent le lever du soleil. Mes ennemis étaient en marche. Maintenant ils s'entretenaient de la montée, d'une ascension. Les mots de Grand Muveran, Sur Cœur, Roc du chasseur, Sentier de la Larze, Frête de Saille que je ne comprenais pas, revenaient souvent. De temps en temps ils s'arrêtaient et paraissaient jouir beaucoup de leur halte ; parfois ils mangeaient et buvaient, les égoïstes, sans songer que moi je mourrais de faim et de soif !

La montée devint pénible, à en juger par les arrêts fréquents et les battements de cœur de mon porteur. Puis il devait faire chaud, très chaud même.

Tout à coup l'un d'eux s'écria :

— Voilà la cabane !

Et cette exclamation fut suivie d'expressions joyeuses.

Une cabane, c'était peut-être un petit abri ; peut-être m'ouvrirait-on

les portes de mon étroite prison, car je ne pouvais pas même étendre mes pattes engourdies.

Une descente rapide, puis un arrêt ; mon ravisseur ôte ce qu'il portait sur les épaules et s'assied. Un bruit de ferraille ; chacun parle : soupe aux pois, sandwich, saucisson, pain, vin... et personne ne pense à moi. Suis-je donc prédestiné à mourir d'inanition ? Cette pensée me fait peur ; mieux vaudrait être croqué par le gros oiseau dont me parlait ma grand'mère.



ROC DU CHASSEUR
Guide Vincent Veillon

Nouveau départ ; je crois comprendre qu'il s'agit de monter encore, jusque sur le Grand Muveran. Le mouvement lent recommence : cela m'écœure. Il se ralentit encore, devient irrégulier ; parfois je sens un effort de tout le corps de mon ennemi ; ma petite maison, serrée contre le roc, menace de se briser... Si seulement !

Quelques paroles s'échangent de-ci, de-là : — Attention ! Il y a de la neige fraîche ! — Voici la Tornelette, la Vire ou Jupes, si vous aimez mieux. Pas facile pour les dames de passer par ici ! — Ma foi non ! — Et le sommet où se cache-t-il ? — Nous y sommes, presque ! le voici, là tout près... Puis, une grande pause ! Les méchants mangent de nouveau, s'extasient sur ce qu'il voient, reconnaissent d'autres montagnes. L'un d'eux recommande à ses compagnons de ne pas bouger ; au bout d'un d'un instant : « C'est fait ! vous allez passer à la postérité. » — Que peut-il bien dire par là ? Mon imagination de cerf-volant ne me permet pas de résoudre cette question.

De nouveau, mon maître se lève, et à partir de ce moment commence une descente interminable, ininterrompue. Secoué sans cesse, heurté de droite et de gauche, de haut en bas, je me sens défaillir et de nouveau je perds connaissance. De temps en temps j'entends vaguement quelques bri-

bes de conversation : « Edelweiss, orchis vanillé... Pont de Nant, Plans de Frenières... descente en 2 heures... voiture... souper chez un monsieur dont le nom m'échappe... » Puis le roulement d'une voiture ; plus tard un sifflement strident, un autre roulement prolongé, assourdissant... Je me sens devenir fou...

Soudain, ma prison s'ouvre ! Enfin, je vais être libre... Mais qu'ai-je donc senti ? L'affreuse odeur !... Je respire du feu... Oh ! l'horrible mort par asphyxie !... »

Ici, se terminent les notes du pauvre coléoptère qui nous suivit, malgré lui, jusqu'au sommet du Grand Muveran. Je les complète par quelques photographies de mon aimable collègue M. E. Potterat, de Montreux, un artiste qui aime la montagne et qui ne perd aucune occasion d'en rapporter de nombreux et de charmants souvenirs.



AU SOMMET DU GRAND MUVERAN
Photographies de M. E. Potterat.

* * *

Deux mots encore pour les gens précis. Voici l'horaire suivi par nous pendant la montée : Départ des Plans, 7 h. 40 du matin : arrivée à la cabane Rambert, 11 h. 20 ; Départ d'icelle à 12 h. 30, sommet, 2 h. 15. Départ d'icelui, 2 h. 40 ; cabane 3 h. 55. Redépart d'icelle, 4 h. 30. Plans, 6 h. 30. Soit montée effective des Plans au Grand Muveran (haltes déduites), 5 heures ; descente 3 heures.



LA TOUR SALLIÈRES ET LES CHALETS DE SALANFE

Photographie de M. André Nicole, à Lausanne.



A LA TOUR SALLIÈRES

Dis donc, le temps s'arrange ! Le baromètre monte... Si nous partions demain pour la Tour Sallières !

C'était un de mes amis qui, entrant inopinément dans mon bureau, venait un lundi matin jeter cette proposition troublante à travers mes occupations journalières.

Oui, le baromètre montait, je l'avais déjà remarqué. Et le ciel avait une belle apparence, — mais combien trompeuse, hélas !

Inutile de réfléchir longtemps. Nous télégraphierons à mon vieil ami Fournier, et demain matin, ô joie ! demain matin le train nous emmènera dans la direction de Vernayaz.

La réponse de Salvan ne se fait guère attendre : « Fournier absent quelques jours ; écrira à son retour. »

— Bah ! partons quand même. Nous trouverons sûrement un autre guide à Salvan.

Le lendemain, à 5 heures, ciel couvert, mais pas trop menaçant, en somme. Il a l'air de s'élever, comme on dit. Je m'équipe et me rends à la gare pour y trouver... mon compagnon en simple costume de citadin, absolument persuadé que je ne partirais pas. Il avait raison. Dans la journée les écluses célestes s'ouvrent, les averses se succèdent. Et, cependant, le baromètre continue à monter. Nous décidons d'attendre au lendemain, et, le cas échéant, de prendre le second train.

Le mercredi, le soleil daignait se montrer, et malgré de gros cumulus accrochés au flanc des montagnes, nous montons dans le train de 9 heures.

Voici St-Maurice, et, bientôt, Vernayaz. Nous descendons, et d'un pas joyeux, nous enlevons les lacets de la route de Salvan, où nous arrivons pour dîner. Mais avant de songer au repas, il nous faut trouver un guide. Nous nous informons :

— Gaspard Coquoz ?

— Parti ce matin pour le Portalet.

— Joseph Fournier ?

— Parti pour le Tour-Noir. (Bigre !)

— Emile Revaz ?

— Parti hier soir pour la Dent du Midi.

— Delex, Bochaty, Dérivaz ?

— Tous en course.

— Mais François Fournier est là, nous dit une brave femme.

— Comment ! on m'a télégraphié qu'il était absent pour quelques jours !

— Je ne sais pas, mais il est là depuis ce matin, je l'ai vu.

— Alors, allons chez Fournier. Quelle chance !

Nous le trouvons en train de laver un encrier pour... répondre à notre télégramme !!!

— Bonjour, Fournier. Etes-vous libre, demain ?

— Hé non ! je suis pris ; une course à la Dent d'Emaney avec M. B.

— Et nous qui voulions faire la Tour Sallières !

Fournier est navré. Et nous donc ! Que faire ? Une seule chose, aller trouver M. B. et lui demander de nous céder pour un jour le doyen des guides salvanins.

M. B. est un collègue du C. A. S., mais c'est surtout un charmant homme. Il consulte des dames qui devaient participer à l'excursion projetée, et après un conciliabule que nous suivons anxieusement du coin de l'œil, il nous donne une réponse affirmative. Bravo ! Vivent le beau sexe et les gens aimables !

Et deux heures plus tard, nous arpentons avec Fournier la route de Fins-Hauts.

Vous connaissez tous la fraîche vallée du Trient, et ses groupes de chalets confortablement posés sur de petits plateaux de verdure : Crêtaz, Plan à Jeur, Litroz, Giétroz... et tout en marchant nous parlons étymologie.

Avec Fournier, nous apprenons que Gueuroz — le petit hameau qui inspira jadis Rambert et lui fit écrire son délicieux récit des *Cerisiers* — Gueuroz doit son nom à ce curieux patois salvanin, énergique et accidenté qui a beaucoup de parenté avec la langue italienne (*). Gueuroz vient de *Gùraz*, la gorge ; on va à la *gùraz* lorsqu'on descend dans les gorges du Trient. Le mot *luée*, grande pente de gazon ou de neige donne son nom au Luisin, aux chalets de la Lie, à la Grande Luis, etc. Les petits chalets de Litroz ou l'Itroz doivent leur appellation à l'expression salvanine qui

(*) Un exemple : *gamassin* en patois salvanin veut dire guêtre. Or, nous trouvons en italien le mot *gamacci* (corruption de *gambacci*) qui sert à désigner des guêtres ordinaires.

tend à disparaître : *là outre*. Le Salvanin dira là-haut, là-bas et là outre, et par corruption *l'outre*. *Crétaz* veut dire sur la crête ; *jeur*, forêts (les Six Jeurs, Plan à Jeur) ; on retrouve la même étymologie dans les *joux* (vallée de Joux), *jux* (Goumoëns-le-Jux) du canton de Vaud.

A causer ainsi le temps passe rapidement, le chemin s'abrège. Et voici Fins-Hauts avec ses nombreux hôtels et son animation cosmopolite. Qui l'eût supposé il y a dix ans !

L'origine du nom du village des Finiolais est curieuse : Cinq (en patois *fin*) Salvanins partirent un beau jour de Salvan pour aller fonder plus *haut* un nouveau village ; on les surnomma les fins-hauts et plus tard le petit groupe de chalets emprunta le surnom de ses fondateurs.

Ce qui prouverait la justesse de cette explication, c'est que les premiers habitants de Fins-Hauts sont inscrits sur les anciens registres de Salvan.

De Fins-Hauts nous partons pour le Col de la Gueulaz.

Le Col de la Gueulaz est formé par une échancrure très resserrée qui sépare les Six-Jeurs de Bel-Oiseau. Il est à une heure et demie de Fins-Hauts. Lorsqu'on s'y rend pour la première fois, on est frappé par son aspect sauvage et par le décor grandiose qui surgit subitement derrière les mamelons des Six-Jeurs : le Mont-Blanc et l'Aiguille-Verte dans toute l'harmonie superbe de leur ligne, suivis des Aiguilles d'Argentières, du Chardonney, du Tour, et de cette succession de hautes cimes qui portent le nom général de chaîne du Mont-Blanc.

Assister du haut des Six-Jeurs (20 minutes du col) à un coucher de soleil, est un spectacle qu'on n'oublie guère, surtout lorsqu'on a la chance de voir — comme cela m'est arrivé, il y a quelques années, — une seconde et même une troisième coloration ranimer les glaciers éteints et rougir les sommets.



Du col, le sentier que nous allons descendre et qui nous conduira aux pâturages d'Emosson, est excessivement rapide. De petits contours serrés courent dans la gorge pour s'allonger vers le milieu et s'adoucir vers le bas de ce grand couloir. En quinze minutes nous sommes au bout.

Lorsque le bétail se rend à Emosson, il passe aussi le col de la Gueulaz ; il y a procession et bénédiction des troupeaux devant une minuscule chapelle. Et le coup d'œil doit être pittoresque à voir tout ce va-et-vient de bêtes et de gens, accompagné du cri des bergers et du tintement des sonnailles.

Emosson : petit groupe de chalets de pierres, sur un pâturage absolument horizontal, dominé par le Perron aux élancements vertigineux, et Bel-Oiseau aux formes plus molles, mais non sans caractère. L'Eau-Noire, ou la Barberine, arrose, humecte l'herbe parfumée que les vaches brouettent lentement en en savourant béatement chaque lippée.

A plat toujours, et une demi-heure plus loin, dans le fond du cirque formé par la Pointe de Finive, le Pic de Tanneverges, la Pointe des Rosses, le Mont-Ruan, la Tour Sallières, la Pointe à Boillon et Fontanabran, voici Barberine où nous coucherons.

La nuit commence à tomber ; le ciel est absolument pur. Oh ! la belle grimpe que nous ferons demain.

Nous entrons dans un des chalets bas où, près d'un maigre feu — car le bois est rare, il faut l'aller chercher loin et on le ménage — trois hommes, assis sur un banc qui touche presque le sol, fument la pipe silencieusement. Ils se rangent pour nous céder les meilleures places et nous regardent curieusement confectionner notre souper. Car

il ne faut point s'attendre à trouver à Barberine le confort ordinaire des chalets : pain, beurre, fromage, tasses, etc. Nous sommes à 1836 mètres, la saison est courte, les besoins limités. Par contre le lait y est excellent, et le foin moelleux, sur lequel on s'étend avec délices.

Notre souper se compose de chocolat. Et à ce sujet, sans vouloir faire ici de réclame, je voudrais recommander le chocolat au lait qui, sous un volume restreint, renferme cacao, lait, crème et sucre. C'est simple à confectionner et exquis.

Mais, avant de nous reposer, allons voir cuire le fromage dans le chalet qui est exclusivement réservé à cette fabrication. Autour de la grande chaudière, quelques profils se détachent vivement, tour à tour éclairés par les flammes vacillantes du foyer ; on nous offre des *brêla*, ces instables chaises à un pied dont se servent les vachers pour la traite. Et nous jasons un moment, tandis que le maître fromager, les manches retroussées sur ses bras bien musclés, remue le liquide bouillant et donne ses ordres.

9 ¹/₂ heures ; allons nous coucher et tâchons de dormir. Sous la soupenette où est étendue une couche épaisse de foin, nous nous installons, et grâce aux soins quasi maternels de Fournier, nous nous sentons bien mieux que dans le plus confortable lit d'hôtel.

Etre couché et dormir, c'est deux. Nous avons compté sans nos co-locataires qui habitent le rez-de-chaussée et qui tintinnabulent sans interruption. De la petite clochette argentine, pareille à une horloge qui sonnerait follement les heures, les demies et même les quarts, au gros toupin qui se secoue rageusement, la gamme est complète, et les rythmes varient à l'infini... sans parler d'autres bruits moins poétiques : n'approfondissons pas !

Je dois avouer que mon ami et moi, nous ne fermâmes pas l'œil, encore moins les deux. Mais l'espoir d'un ciel serein, d'une belle ascension nous faisait prendre patience.

Soudain, ta-ta-ta-ta-ta-ta ; petata petata, petata, petata... qu'est-ce ? Brrrrra... on dirait... mais non ! c'est impossible. Hélas ! rien n'est impossible : il pleut à verse.

Il faut être philosophe à la montagne. Nous le sommes et attendons, navrés mais silencieux, que le jour soit levé.

4 $\frac{1}{2}$ heures ; nous sortons : un ciel noir comme de l'encre ; quelques gouttes qui tombent encore. Notre course est manquée.

Fournier, moins accessible au découragement, prépare le déjeuner.



Et à la lueur tremblotante d'une bougie, nous mangeons mélancoliquement.

— Il faut essayer de se mettre quand même en route ! nous dit Fournier.

Pour lors, ayant repris nos sacs et nos piolets, nous quittons lentement les petits chalets bas de Barberine et nous nous dirigeons vers le *sonzon* (fond) de la combe. Il est 5 $\frac{1}{2}$ h. Au bout d'une demi-heure, la pluie recommence et nous nous abritons sous un rocher au bord du torrent d'où nous étudions la marche des nuages. Ceux d'en bas filent vers l'orient ; les nuages supérieurs restent immobiles.

— S'ils peuvent prendre le dessus, nous dit Fournier, nous sommes « saûfs ».

Tout à coup, sur le glacier de la Pointe de Finive apparaît un arc-en-ciel.

— Mauvais signe, grommelle Fournier.

Enfin la pluie s'arrête. Essayons toujours. Nous déposons un des sacs et continuons en tournant à l'est. Il s'agit de gravir des pentes gazonnées point trop raides, puis une moraine peu rapide, pour atteindre au bout de deux heures le bas d'un petit glacier où nous prenons notre second déjeuner. Il fait froid ; les brouillards enveloppent toutes les cimes. Mais enfin il ne pleut pas. Mangeons et persévérons.

Du premier glacier sur lequel nous ne faisons que quelques pas, nous tirons à gauche dans la direction du nord. De vastes gradins schisteux, des pierres roulantes, voilà ce que nous trouvons jusqu'au second glacier-névé presque uni que nous traversons sans trop enfoncer. Peu après nous sommes au pied de la Tour proprement dite.

Sur un bout d'arête, abrité d'un côté par des parois vertigineuses et absolument verticales qui s'élèvent et descendent dans le brouillard, nous prenons un dernier réconfortant, déposons tous les sacs et munis de la corde et des piolets, nous commençons la partie sérieuse de l'ascension.

Jusqu'au sommet il nous faudra faire attention : couloirs et cheminées escarpées se succèdent pendant trois-quarts d'heure ; les saillies d'un roc solide y surabondent ; il n'y a que l'embarras du choix.

Nous nous hissons rapidement, sans avoir besoin de la corde, plutôt encombrante dans les rochers. Nos mains glacées et gourdes au début de l'escalade se réchauffent vite à ce genre d'exercice, et nous n'avons pas besoin d'utiliser les... chaussettes de laine que Fournier tirait obligeamment de sa poche lorsque nous nous plaignions du froid.

Au sortir du dernier couloir, encore un bout d'arête puis le sommet.

Pour être franc, je dois avouer que du haut des 3227 m. où nous

nous trouvions en ce moment (10 h. $\frac{1}{2}$) nous ne vîmes rien, mais là rien du tout. Pas la plus légère éclaircie, pas la plus petite déchirure dans le brouillard. Seul le soleil vint nous réchauffer un instant pour disparaître aussitôt.

Aussi, au bout d'une heure, las d'attendre la récompense de nos efforts, nous redescendons. La « descension » est aussi longue que la grimpee. Serrés les uns contre les autres, de manière à pouvoir réprimer tout de suite une glissade de l'un de nous, nous nous dévalons avec pré-



cautions, éprouvant chaque rocher, chaque saillie, du pied et de la main, nous laissant glisser prudemment sur le bas du dos lorsque les points d'appui sont trop espacés.

Du reste Fournier, qui descend le premier, veille au bas de chaque couloir, de chaque cheminée : il nous aurait vite retenus.

En quarante minutes, nous voici de nouveau au pied de la Tour, et là, pendant que nous dinons, nous avons la chance d'une éclaircie sur le grand pâturage de Salanfe et sur la vallée de Champex. Le petit lac

nous apparaît nettement d'un vert sombre, entouré de ses hôtels et de ses sapins. La première dégringolade des rochers sur Salanfe est effrayante. Au-dessous, le glacier de la Tour laisse voir ses crevasses menaçantes et l'entassement de ses séracs. Tout en bas, c'est le pâturage.

De la Dent du Midi, qui est à 3 km. de nous ; du Luisin, qui nous touche presque, pas le plus petit rocher, pas le moindre contour.

Sur ce, nous reprenons nos sacs, et la descente sur les glaciers tout d'abord, la moraine et le gazon ensuite, s'effectue sans incidents et nous arrivons à 2 h. aux chalets de Barberine, en même temps que la pluie recommence à tomber.

Quelques tasses de lait écumeux et gras, et nous nous remettons en route pour le col de la Gueulaz. Sur notre passage, les vaches détournent mollement la tête, tandis qu'un taureau noir feint de nous ignorer.

Savez-vous ce qu'est un orage de montagne ? Vous l'eussiez appris si, remontant avec nous le col de la Gueulaz, vous eussiez reçu l'averse, la trombe que nous eûmes à essuyer, le mot me paraît assez exact. Ce n'était plus une pluie verticale, mais absolument horizontale, voire ascendante au dernier contour du col où elle s'engouffrait violemment avec un mélange de grésil. En cinq minutes nous étions transpercés.

Vous ai-je dit que sur le col existe depuis trois ans un modeste restaurant ? Vous ai-je avoué que, lorsque j'avais appris sa construction, je m'étais senti fort mal disposé envers cet intrus qui venait ainsi gâter la montagne ? — Eh bien, je dois le confesser, ce jour-là je le trouvais délicieux, et jamais verre de vin savouré au coin du feu ne me fit plus de plaisir.

Du col à Fins-Hauts, nouvelle ondée, moins impitoyable, mais suffisante pour nous re-tremper. A Salvan, pendant le souper — encore un repas ! — éclairs, tonnerres et re-pluie.

Nous quittons Fournier avec regret et en moins d'une heure, nous sommes à Vernayaz, contents malgré tout d'avoir foulé du pied (expression consacrée) le sommet de la Tour Sallières.

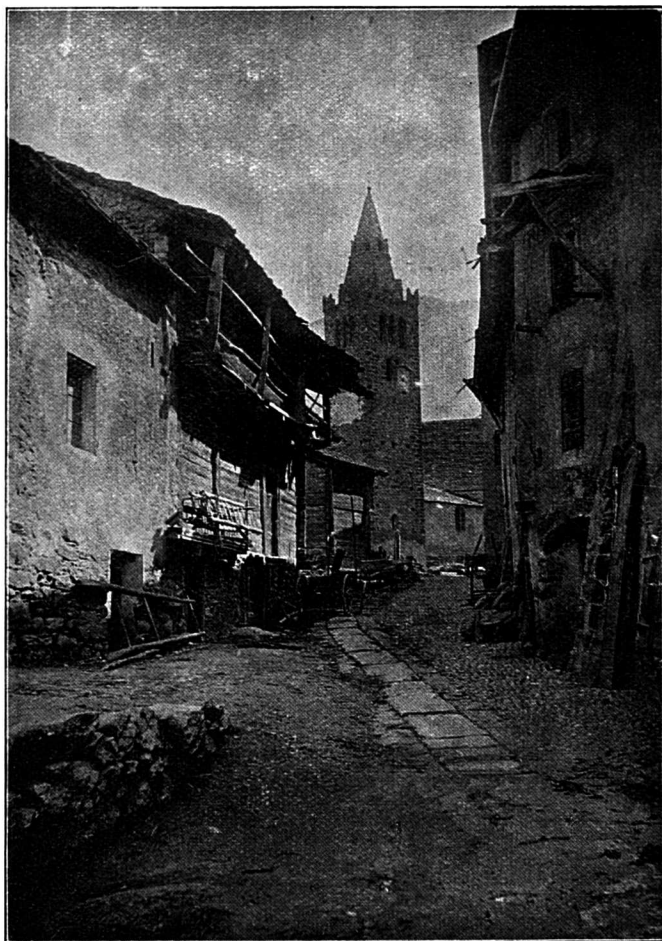
DANS LE VAL FERRET

COMME la nuit allait tomber, nous sortîmes de Praz-de-Fort où nous venions d'installer nos quartiers pour une nuit. Nous arrivions d'Orsières et nous comptons repartir le lendemain, de bonne heure, pour la cabane d'Orny, en passant par le Plan Magnet (et non Bagnet comme l'indique l'atlas Siegfried) un pâturage assez maigre, pour génissons, qui fait face à la belle coulée de glace de Saleinaz.

A Orsières, nous avons organisé une escouade de porteurs pour monter à Orny les lettres en fer forgé, hautes de 60 à 80 cm., devant servir à l'inscription du monument Javelle.

Et tout en arpentant la route de Praz-de-Fort à Ferret, je songeais au petit chevrier qui, chaque matin, partait triomphant « la gibecière sur la hanche et la corne à la main » pour les rochers de Saleinaz.

Comme lui, nous dominerions, le lendemain, la vallée du haut de ces rochers ; comme lui nous écouterions cette voix de la montagne « toujours la même, sans rythme ni variations, qui devient à l'oreille une sorte d'accompagnement éternel... » Nous l'écouterions avec moins de mélancolie peut-être.



ORSIÈRES

Photographie de M. O. Nicollier, à Vevey.

Et de fait, le matin à 3 h. $\frac{1}{2}$, après avoir bu du chocolat, qui laissait fort à désirer sous le rapport du mœlleux et du réconfortant, — je l'avais confectionné moi-même, hélas ! — en songeant aux péripéties qui avaient précédé et accompagné notre départ, nous n'engendrions nullement la tristesse.

Notre départ avait été, en effet, très mouvementé. Un de mes amis manquait le premier train, me laissant l'unique ressource, à moi qui étais déjà monté dans le wagon, de l'attendre trois heures à Montreux, trois heures passées — lui, à me télégraphier à Martigny, où il croyait que je serais descendu — moi, à lui téléphoner de la gare et à

tressaillir à chaque appel du téléphone, pensant qu'il me répondait.

Enfin, l'express nous réunit et nous permet, agréable compensation, de faire route avec quelques collègues partant pour la Dent du Midi. A Villeneuve monte un « voyage de noce » très tendre, très expansif... Il n'a pas dû remporter un très bon souvenir de notre compagnie, car pareil à l'enfant de La Fontaine, le clubiste est sans pitié. Si je vous disais qu'au tunnel de St-Maurice, au moment où les pauvres amoureux espéraient

pouvoir s'embrasser en paix, une illumination *a giorno* — produite par cinq ou six pipes, qui malgré d'excellentes allumettes bougies s'obstinaient à ne pas prendre feu — emplissait soudain le wagon, arrêtant net l'effusion du jeune couple, vous me direz que nous étions vraiment bien mauvais, que nous mériterions qu'on nous rendit la pareille, et que... Mais à quoi bon ! Du reste, le mari prit très spirituellement la chose, salua avec sa casquette de voyage et éteignit de cette dernière les allumettes qui brûlaient encore...

Mais revenons à Praz-de-Fort, pittoresque comme tous les villages du val Ferret.

Déjà, de la voiture qui nous transportait de Martigny à Orsières, nous avons observé curieusement les petites ruelles transversales, aux pavés pointus, les maisons rustiques aux gargouilles moyen-âgeuses — en fer-blanc ! — aux œilletons pendant en dehors des fenêtres, aux chéneaux en bois couverts de mousse et d'herbe follichonne... Tels les Vallettes,



PRAZ-DE-FORT

Photographie de M. O. Nicollier, à Vevey.

Bovernier, Sembrancher, qui passaient sous nos yeux, coupant agréablement la route blanche.

Puis, Orsières, dont la nouvelle église n'était pas encore terminée et qu'on remplaçait par un culte en plein air, tandis qu'un vieux chalet tapissé, où brûlait déjà l'encensoir, servait de chapelle. Un dais, posé sur la porte, protégeait l'officiant contre l'ardeur du soleil.

Et ce culte devait être singulièrement impressionnant : la voix du vieux curé psalmodiant la messe, devant l'assemblée prosternée qui murmure les répons, avec, tout près du cimetière, la Dranse, qui roule sourdement ses eaux boueuses...

D'Orsières à Praz-de-Fort, une kyrielle de nouveaux villages : Som-la-Proz, Ville d'Issert — où les femmes, dit-on, sont extraordinairement bavardes — Arlaches ; puis, le village où naquit l'humble héros de Rambert, où il mourut d'amour et d'isolement. Pauvre petit Gaspard !...

— Si nous allions nous coucher, me dit mon ami.

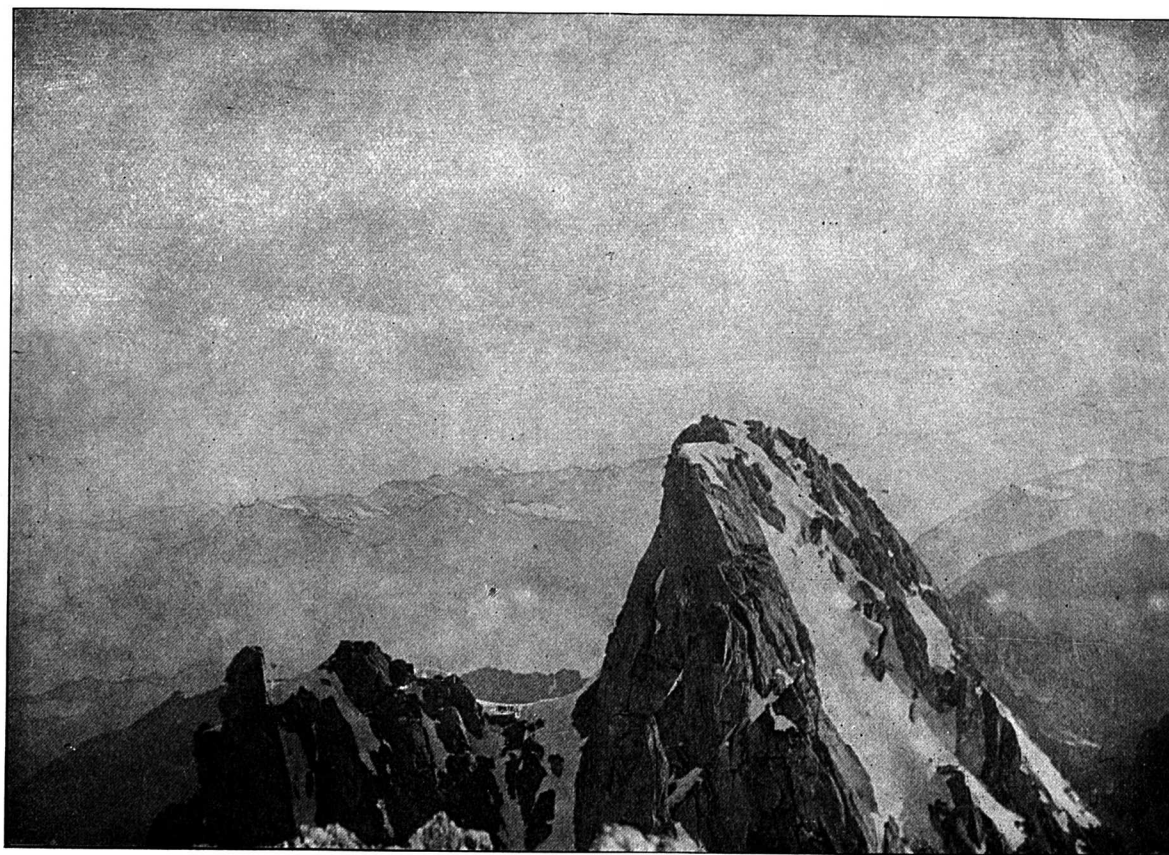
Et peu après, étendus sur la paille, nous rêvions à notre projet de faire l'ascension de l'Aiguille du Tour de la cabane d'Orny : ce projet devait être couronné de succès.



A L'AIGUILLE DU TOUR

DE la cabane d'Orny, deux ascensions se font de préférence : la Pointe d'Orny (3278 m.) et l'Aiguille du Tour (3531 m.). L'une et l'autre sont, pour ainsi dire accessibles à tout le monde, et toutes deux offrent au clubiste un panorama dont les premiers plans sont particulièrement puissants — n'a-t-on pas le Mont-Blanc et ses terribles acolytes, presque à portée de la main ! — et les lointains, si le ciel est pur, d'une profondeur inouïe.

On compte, de la cabane à la Pointe d'Orny, deux heures ; à l'Aiguille du Tour, trois heures. Pour les deux ascensions on remonte la moraine septentrionale du glacier d'Orny, puis on se dirige vers le col d'Orny, en obliquant le plus possible à droite ; du col, pour la Pointe, on tire à droite en contournant la base d'un colossal amoncellement de blocs granitiques que l'on finit par escalader sur le versant occidental, pour arriver bientôt au sommet. Pour l'Aiguille du Tour, on part du col dans la

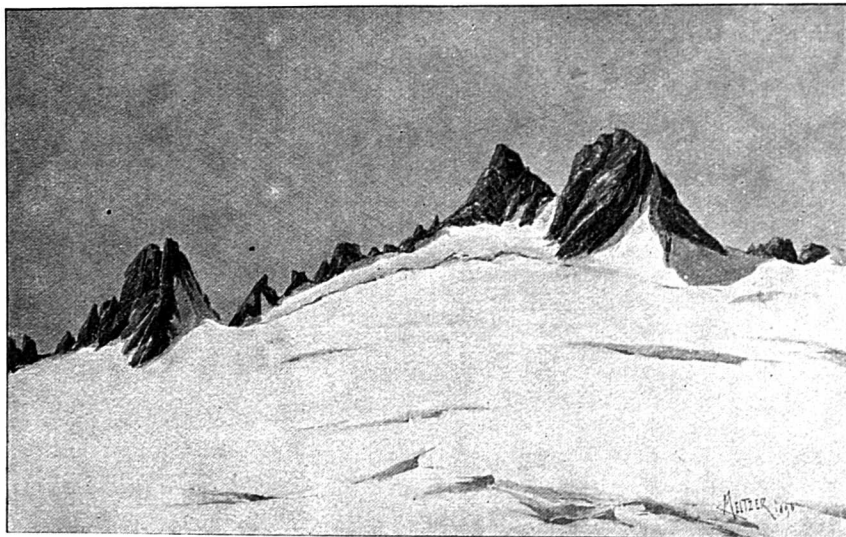


AIGUILLE DU TOUR (3531 m.) Sommet septentrional.

Photographie de M. O. Nicollier, à Vevey.

direction des Aiguilles Dorées en décrivant un gigantesque arc de cercle autour de l'immense plateau du Trient, en passant à quelques minutes de la Fenêtre de Saleinaz (3309 m.) — cette superbe échappée sur le Tour Noir, le Dolent, le Darrey, les Aiguilles du Chardonnet et d'Argentière et le glacier de Saleinaz — puis, au pied de la Petite Fourche et du Col du Tour.

De là, la pente de neige s'accroît ; on la prend en écharpe, on franchit la rimaye — qui peut ouvrir de 3 à 4 mètres, l'été, sa crevasse



LES DEUX SOMMETS DE L'AIGUILLE DU TOUR

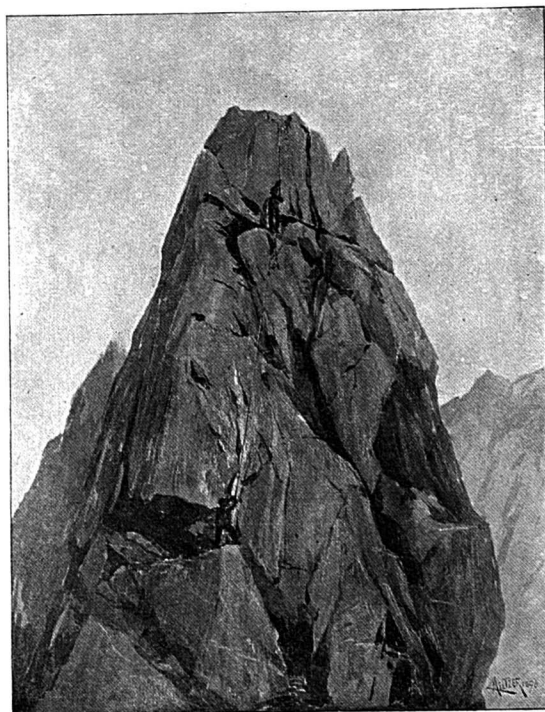
farouche — pour gravir, à la force du poignet autant que du jarret, les grandes dalles de solide granit qui, pareilles à de titanesques gradins, vous conduisent au steinmann, c'est-à-dire à 3531 mètres.

Lorsque je fis ces deux ascensions, la première en 1886, la seconde en 1895, le glacier était excellent ; les clous laissaient à peine une faible morsure sur les mille facettes du névé, tout scintillant des premiers feux du soleil. Du pied des Aiguilles Dorées, nous percevions une coloration d'un vert intense, celle du ciel coupé par le bas du

grand plateau du Trient, derrière lequel on sentait, dans le vide, la dégringolade des énormes séracs. Les ombres bleues et démesurées de nos jambes s'allongeaient, du Col d'Orny jusqu'au pied de l'Aiguille du Tour, comme les rayons d'une roue fantastique.

On ne se lasse guère de ce décor étincelant, de ces élancements de granit bronzé enchâssés dans la neige et profilant leurs délicates aiguilles, leurs clochers ajourés, sur un azur merveilleusement limpide.

Et dans ce silence profond, en parfaite communion avec les quelques vrais amis qui vous entourent, à quelques mille mètres au-dessus des chemins de fer et du bruit des villes, loin, bien loin des soucis journaliers, des préoccupations absorbantes, on sent les nerfs se détendre, l'âme s'épanouir bientôt sous le charme d'un recueillement unique, ignoré dans la plaine, tandis que les muscles se fortifient dans ce milieu que n'ont point encore souillé les microbes. Puis l'on se prend à



regretter que tous ceux qu'on aime et qui sauraient si bien comprendre un tel spectacle ne soient point transportés là, pour vibrer aussi de toute leur âme, pour jouir et pleurer...

* * *

D'Orny et de l'Aiguille du Tour, on peut regagner la plaine — toujours trop tôt, hélas ! — par différents chemins ; on redescend à la cabane, et de là, à Martigny, par Orsières ou le lac Cham-

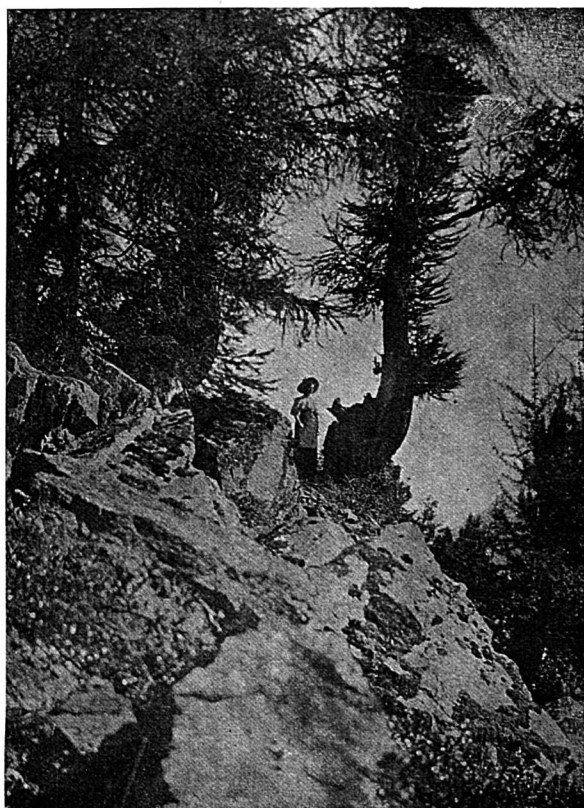
pex ; on passe la Fenêtre et le glacier de Saleinaz pour tomber — manière de parler — sur Praz de Fort ; on franchit aussi le col du Tour avec descente sur le col de Balme ; on dévale la grande pente du glacier du Trient et, longeant la rangée des terribles séracs, on gagne la Forclaz.

On peut enfin passer la Fenêtre du Chamois, grand couloir de neige au printemps — de verglas l'été — dont la pente débute par une déclivité de 65 % !

Ce fut par là que nous descendîmes. Je garde un joyeux souvenir de nos glissades — non pas en bas le couloir, mais du col des Ecan-dies que l'on rejoint à mi-chemin — au fond du vallon d'Arpettaz. Pendant près de 500 mètres nous primes l'express, sur le dos, pivotant sur nous-mêmes, au grand détriment de nos pantalons.

En une demi-heure, nous atteignons les régions civilisées, puis Champex, puis Orsières... d'où la poste, en vrais sybarites que nous étions, nous remmenait à Martigny au galop de ses deux chevaux, absolument enchantés de nos deux jours de vacances.





DANS LE VAL D'ANNIVIERS

AU COMBIN DE CORBASSIÈRE

PARTIR avec l'intention bien arrêtée de gravir l'Aiguille des Maisons Blanches ; convoiter, en route, le sommet du Grand Combin, et se décider enfin pour l'ascension du Combin de Corbassière... est le fait, me direz-vous, de gens indécis, sans énergie, dignes tout au plus d'une grande pitié.

Mais non, répondrai-je ; au contraire ! leur manière d'agir prouve tout simplement que ces gens-là ne sont point intransigeants ou entêtés et qu'ils sont dotés d'une forte dose de philosophie. Car, à la montagne plus qu'à la plaine, allez ! l'homme propose et le temps dispose.

Ceci dit pour vous expliquer pourquoi, dans la confortable petite cabane de la Panossière (2713 m.) bien plantée sur la moraine orientale du glacier de Corbassière, pendant que la pluie faisait rage au dehors et que le fourneau ronflait à l'intérieur, nous discussions calmement, sans aucune aigreur, les probabilités de la journée du lendemain.



LE VILLAGE DE FIONNAY (Val de Bagnes).

Pleuvrait-il ? Alors nous resterions tranquillement à feuilleter l'*Illustration* de 1849, souriant de bon cœur mais avec un brin d'indulgence aux dessins du spirituel Cham, tout en comparant les procédés d'illustration d'il y a cinquante ans avec ceux d'aujourd'hui : la gravure nerveuse, originale, mais un peu lourde d'alors, avec la fidélité sèche du cliché au trait, ou l'exactitude froide de l'autotypie au filet le plus fin.

Le ciel daignerait-il s'éclaircir ? En route, alors, pour l'un ou l'autre des sommets que nous apercevions à travers les petites fenêtres de la cabane, où de temps en temps la tête intelligente d'une chèvre trop curieuse — elles le sont toutes — faisait une courte apparition.

En attendant la solution de cet important problème, la soupe aux pois soulève impatiemment le couvercle de la marmite, la table se couvre d'assiettes en étain, les provisions s'étalent, appétissantes... Il ne reste plus qu'à faire honneur au repas.

Puis, comme dessert, un dernier coup d'œil sur le Grand Combin, dont la coupole découverte se dore un instant, tandis qu'un léger croissant d'argent monte dans l'horizon déjà livide.

Allons, mes amis, allons sur les lits que nous ont préparés les guides, rêver casse-cou et grimpadés vertigineux !

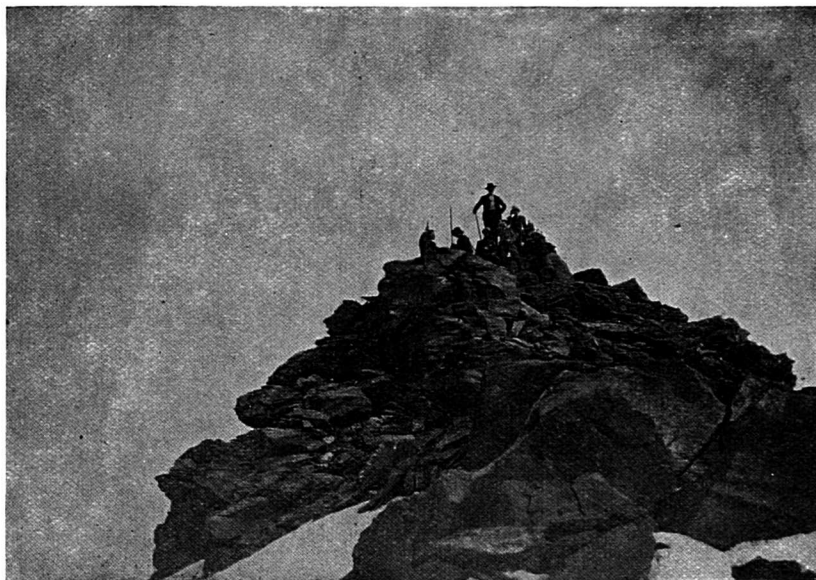
A 2 heures, ciel couvert, noir ; air chaud. « Par contre, nous dit le doyen de la bande, baromètre solide comme un rocher. » Au loin, le craquement sourd d'un sérac qui s'écroule.



A 5 heures, légère éclaircie ; une étoile scintille ; le vent d'ouest commence à souffler. — Déjeunons rapidement et tentons l'ascension du Combin de Corbassière (3722 m.) ; c'est la plus courte et non la moins intéressante. S'il pleut, nous aurons vite regagné notre abri hospitalier.

Quelques pas dans la moraine et nous voici sur le glacier. Deux cordées se forment (ai-je mentionné que nous étions neuf) prennent leur distance, et d'un pas lesté, car il fait froid, traversent le plateau crevassé.

Le Grand-Combin découvre entièrement son harmonieux profil. Nous aurons, du reste, le bonheur de le contempler à notre aise durant toute l'ascension. Nous montons pendant deux heures des nêvés assez raides, jusqu'au col, où nous attaquons l'arête — belle escalade de rochers solides — qui nous conduira en deux heures également au sommet.



SOMMET DU COMBIN DE CORBASSIÈRE (3722 m.).

Photographie de M. P. Rosselet, de Lausanne.

A 9 h. $\frac{1}{2}$, nous déposons nos sacs au pied du steinmann et nous admirons. La vue, sans être entièrement nette, est très étendue. Au premier plan, la masse formidable, éblouissante, du Grand-Combin, dont la coupole de glace domine le chaos écrasant des séracs, suspendus à leur tour sur le plateau supérieur du glacier de la Corbassière. A l'ouest, la chaîne du Mont-Blanc, un peu voilée ; à l'Est, la Rosa-Blanche, le Parrain, le Pleureur, la Ruinette, le Mont-Blanc de Seilon, le Bec d'Epicoun ; au sud, le Mont-Gelé, le Mont-Avril, le Velan... Plus loin, le Cervin et le Weisshorn émergent quelque peu du brouillard. A ce moment deux de nos guides entonnent le vieil hymne suisse : *Salut glaciers sublimes !* avec une expression et une justesse qui nous empoignent. Nous chantons avec eux, et du fond du cœur, je vous assure, tout en y allant d'une petite larme que cachent les lunettes noires. Et puis là, vrai ! on la verrait cette larme...

Hélas ! Tout plaisir ne dure qu'un instant. Déjà nous songeons à

redescendre directement sur le glacier par le versant occidental. La pente n'est point trop rapide pour commencer ; elle nous amène au bord d'une corniche qu'on entaille, qu'on descend et qui nous permet de rejoindre le haut du glacier de Corbassière. Une promenade circulaire d'une heure, presque à plat, à la fraîcheur — il est midi ! — nous fait atteindre le Col des Moines, par lequel nous regagnons les sentiers battus.



CABANE DE LA PANOSSIÈRE

Photographie de M. Jacot-Guillarmot, de Lausanne.

Le guide nous a bien prévenus que ce serait un peu raide. Un peu ! Le col est un couloir presque vertical, couloir de glace, que recouvre aujourd'hui — heureusement pour nous — une épaisse couche de neige. On le descend prudemment, en longeant tout d'abord le rocher de droite, et en ayant soin de bien enfoncer les talons. Vers le milieu, on essaye une glissade modérée, puis deux, et bientôt le col des Moines, qui n'est point le « col des Paresseux », est franchi.



LE GRAND COMBIN

Photographie de M. Benj. Nicole, à Verrey.

Deux heures nous séparent de Bourg-Saint-Pierre. Le sentier, un peu rapide, domine le Valsorey, sauvage et pittoresque — car on peut être sauvage sans être du tout pittoresque, — et file bientôt à plat, côtoyé par un des nombreux bisses qui arrosent la vallée.

De temps en temps quelque vieux mazot, tout enfumé, au toit

couvert de dalles, rouillées par la mousse rougeâtre ; des prés qu'on vient de faucher et qu'on traverse avec délices... Enfin, Bourg-St-Pierre.

L'hôtel du *Déjeuner de Napoléon* est vite trouvé, le souper promptement servi.

Joyeux repas, conversation animée, excellents vins, gai souvenir !

Le lendemain, c'est la descente — interminable par un temps gris et pluvieux — de Bourg-Saint-Pierre à Martigny... gare, s'il vous plaît !



CHAPEAUX DE MONTAGNE



On a dit souvent que « l'habit ne faisait pas le moine », il serait téméraire par contre d'affirmer que le chapeau ne fait pas l'alpiniste, si paradoxal que cela pût paraître au premier abord.

Le chapeau, en effet, caractérise celui qui le porte, s'identifie au crâne qu'il abrite, s'harmonise avec le visage couvert de son aile, avec le costume général, l'individu tout entier. Si bien qu'en le voyant seul, bosselé ou irréprochable, l'observateur aura vite fait d'en définir le propriétaire et son tempérament.

Ceci posé, voyons un peu le rôle que joue le chapeau à la montagne, et les services qu'il peut rendre. Mais auparavant, qu'on me permette un second aphorisme : Tout chapeau de montagne doit être de feutre souple et léger, mais assez ferme pour tenir à la tête, et ne pas s'envoler au moindre coup de vent.

Le chapeau de montagne sert à une foule de choses : à saluer, cela

va sans dire, le plus gracieusement du monde ; à protéger le cerveau contre les ardeurs intempestives du soleil ; à remplacer partiellement un parapluie en cas d'orage... Mais il remplit bien d'autres offices : plié en deux, il vous sera un oreiller plus ou moins confortable, qui tiendra votre précieux visage à l'écart du foin piquant ; creusé au sommet, extérieurement, il remplacera la coupe absente, et vous permettra de vous désaltérer à l'onde pure du ruisseau (comme le petit agneau de La Fontaine !) ; posé sur votre chambre noire, d'une certaine façon, il éloignera de l'objectif les rayons trop indiscrets du soleil ; il se métamorphosera, au sommet, en signal de conquête, et, sémaphore conjugal, annoncera votre heureuse arrivée à votre chère épouse, inquiète, l'œil fixé au petit bout du télescope de l'hôtel. En dernier lieu, le ruban piqué de fleurs, il se changera en jardinière portative et charmante, qui vous gagnera tous les cœurs... si vous êtes célibataire, et même si vous ne l'êtes pas.

Bref, le chapeau de montagne joue un rôle si prépondérant, que chacune de ses bosses, que chacune de ses attitudes renferme une histoire. Je connais certains chapeaux de mes collègues qui, concurremment à la musique de Jaques, sont de véritables « poèmes alpestres ».



Au LYSJOCH
(*Chapeau de brigand*)

Le chapeau de montagne se porte :

1° A la diable, bosselé, amorphe, c'est-à-dire, ô lecteur ignorant, sans forme définie. Propriétaire : homme de sac (S. A. C.) et de corde, dans le sens alpestre du mot. Vrai coureur de montagne endiablé ;

2° le chapeau artiste, généralement neuf, posé avec un laisser-aller qui rappelle que « parfois un beau désordre est un effet de l'art ». Vise à l'incorrect esthétique ; abrite des peintres ou des photographes aimant la



CROIX DU BELVÉDÈRE, PIED DU MONT-ROSE
(*Chapeau contemplatif*)

montagne pour elle-même, mais surtout pour les jouissances qu'elle leur procure ;

3° le chapeau correct — ô combien ! — irréprochable de forme, bien que mou encore ; style teuton, caractère idem ; recouvre des idées bien arrêtées sur la montagne et les émotions gastronomiques qu'elle prodigue abondamment à ceux qui savent les lui demander ;

4° le chapeau dit « melon » très rare dans la haute montagne ; a cependant été vu jusque sur le seuil de la cabane du Cervin ! Indique la préoccupation

de son propriétaire, qui n'a pu dépouiller entièrement le vieil homme de ses habitudes citadines. Ne se laisse pas emballer, étudie, discute, mesure, ses émotions au baromètre de la plaine ;

5° le chapeau haut de forme, *rara avis*... je ne l'ai jamais rencontré à partir de mille mètres. Dénoterait en tous cas une forte dose d'originalité ou d'esprit de réclame, si celui qui le portait était chapelier.

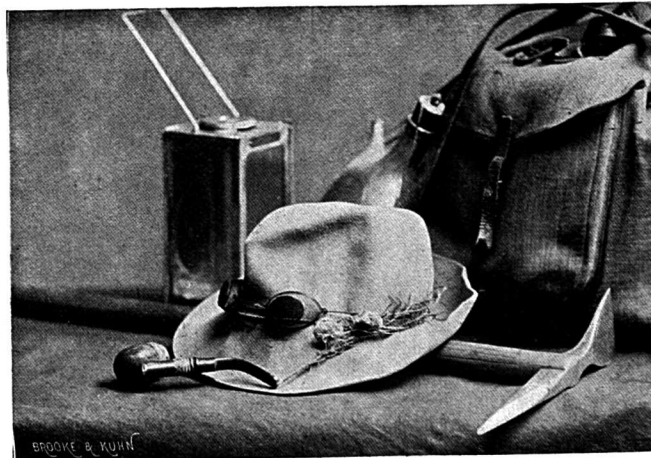
* * *

Somme toute, sans vouloir discuter ici avec Pancrace, s'il faut dire la *figure* ou la *forme* d'un chapeau, ni m'accuser d'avoir commis quelques

syllogisme *in balordo* à la « majeure inepte », à la « mineure impertinente » et aux « conclusions ridicules », je crois que tout chapeau de montagne a un caractère bien déterminé, qu'il doit en partie au crâne de son possesseur, en partie aux habitudes et à la fantaisie de ce dernier. Et que, par tant, le chapeau c'est l'homme.

* * *

Mon ami Potterat a bien voulu, avec le talent qui le caractérise, illustrer cette petite boutade, et nous donner la primeur de son dernier couvre-chef que voici : à la fois artiste et coquet, farceur et pittoresque. Tel le propriétaire.



NOTICE

sur la

PHOTOGRAPHIE A LA MONTAGNE

par E. POTTERAT

Photographe à Montreux.



Ce petit recueil eût été incomplet, me semble-t-il, sans une notice spécialement consacrée à la photographie à la montagne. Mais il fallait pour cela s'adresser à quelqu'un qui fût assez compétent et en même temps assez complaisant pour réunir, en quelques pages, les principaux renseignements relatifs : 1^o A l'achat du matériel de l'amateur photographe ; 2^o à la manière pratique de s'en servir en course.

Mon excellent collègue M. E. Potterat, photographe, à Montreux, a bien voulu se charger de ce travail et je reconnais avec plaisir qu'il y a mis le plus clair de son expérience et le meilleur de sa bonne volonté, ce qui n'est pas peu dire ! Qu'il reçoive ici tous mes remerciements pour cette intéressante notice que tous les amateurs photographes — et combien le sont aujourd'hui ! — sauront apprécier à sa juste valeur.

CHER COLLÈGUE,

Vous me priez de vous donner quelques renseignements sur la meilleure manière de réussir la photographie à la montagne. Hélas ! je crains que vous ne vous adressiez mal. Le temps et la patience me manquent. Et puis, tout me semble avoir été dit et redit sur ce sujet, du moins en théorie ; vous trouverez, j'en suis certain, les renseignements



AU PIED DU LYSKAMM

Photographie de M. E. Poterat, à Montreux.

que vous me demandez dans n'importe quel traité de photographie. Les formules ne sont nullement secrètes, tout le monde les connaît.

Cependant, je vais essayer de sortir un peu de ce qui a été *lu* jusqu'à présent. Je dis *lu*, car tout ce que j'ai l'intention de vous écrire a été déjà pensé souvent par les photographes ou vrais amateurs, artistes en ce genre de sport. Plus d'un en lisant ces lignes reconnaîtra ses propres réflexions.

D'abord, je comprends parfaitement l'engouement photographique actuel et je l'approuve encore davantage en courses de montagne, car je crois qu'aucun caillou, aucune plante rapportée d'une ascension ne rappelleront autant de choses que quelques vues bien prises, et avant tout artistiques.

Car malgré ce que l'on a pu dire pour dénigrer la photographie et la mettre au rang d'une industrie même mécanique, je n'hésite pas à affirmer que celle-ci est un art.

Un pianiste peut être artiste, n'est-ce pas ? Pourtant qu'y a-t-il de plus mécanique que son instrument ! Seulement il a appris à s'en servir ; c'est donc une

affaire d'interprétation.

Et la peinture ? Si vous connaissez quelque fabricant de croûtes au mètre carré, vous n'allez pas en conclure que d'autres sont incapables de produire autre chose. C'est encore une affaire de talent et... d'interprétation.

Puisque je suis en train de rompre une lance en faveur des chevaliers de la chambre noire, je vous proposerai encore de faire l'expérience suivante, très concluante, et qui viendra à l'appui de ma thèse.

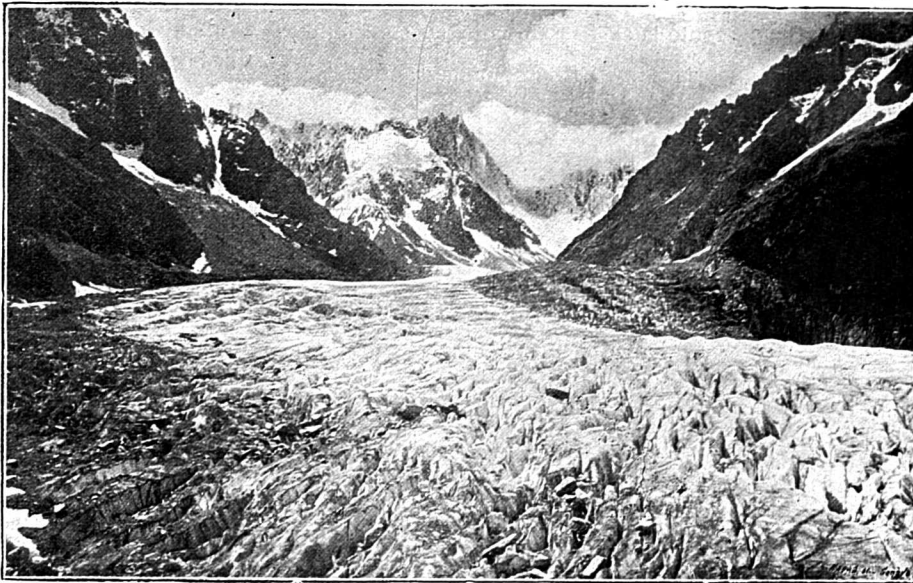
Prenez trois ou quatre photographes de première force, faites-les travailler dans le *même* atelier, avec les mêmes instruments, mêmes formules et donnez leur un seul et beau modèle. Tous vous donneront, soyez en sûr, un résultat différent, qui chacun dans son genre pourra être un chef-d'œuvre, mais qui aura son caractère personnel, original, que n'auront point les autres. Toujours l'interprétation.

En ce qui nous occupe aujourd'hui, dans le paysage, c'est encore l'interprétation qui est tout. Seulement, c'est plus difficile qu'on ne le pense. Comme tous les autres arts, celui-ci exige une éducation.

Pour nous, l'interprétation sera le choix du sujet, son éclairage et le temps de pose. Dans la photographie de paysage, il se présentera une difficulté de plus qu'à

l'atelier, du fait qu'il n'y a pas de rideaux pour régler l'éclairage ; il faudra donc choisir le moment convenable.

Dans les traités de photographie, ce qui ne se publie guère, c'est l'expérience acquise par les praticiens. Ceux-ci, en général, se gardent bien de dévoiler des trucs ou des observations qui leur ont coûté du temps, de la peine et de l'argent. Et comme c'est surtout l'expérience qui est la chose essentielle dans ce qui nous occupe, on peut être très fort en théorie et très faible en pratique. Il est évident que l'une ne gêne pas l'autre ; pourtant croyez-moi, si vous voulez devenir artiste, retenez tout juste ce qu'il faut, en fait de théorie, et pratiquez le plus possible.



MER DE GLACE

Quand vous partez en course, avec un appareil quelconque, sachez quel format vous donne votre objectif ; la sensibilité de vos plaques ; quant au reste, votre flair seul doit vous l'indiquer. Ceci seulement pour vous dire qu'il n'est pas besoin de vous fourrer dans la tête tout un catéchisme photographique.

* * *

Sur ce, je suppose que vous grillez d'envie de posséder un appareil photographique.

Ne résistez point à cette tentation innocente : vous vous apercevrez plus tard qu'elle coûte un peu cher, cette fantaisie, mais elle vous fera passer de si agréables instants ! Et puis, vous risquez de faire tant d'heureux !

Achetez donc un appareil chez M. X., Y. ou Z., peu importe. Si votre fortune est modeste, prenez la dimension 13×18 pour la chambre noire. Ce n'est pas trop lourd et pas trop cher, l'on peut en avoir de très bonnes, et légères, à partir de 80 à 100 francs.

Je vous fais grâce de la description de cette chambre noire; j'entrerai aussi peu que possible dans des détails théoriques. Quand vous serez possesseur de l'instrument tant désiré, allez chez un photographe de bonne volonté qui vous expliquera brièvement le montage et la mise au point, etc. Peu d'explications vous suffiront. Pour le reste, comptez surtout sur votre intelligence et votre attention.

L'objectif, naturellement, doit donner, avec le petit diaphragme, une image parfaitement nette sur toute la surface de votre verre dépoli, 13×18 .

Il existe deux sortes d'objectifs pour paysages :



A SAAS-FÉE

Photographie de M. E. Poterat.

aurez en outre, avec l'aplanat, l'avantage de pouvoir faire des instantanés en employant un grand diaphragme.

1° l'*objectif simple*, excellent et n'exagérant pas la perspective, comme c'est le cas de beaucoup d'objectifs doubles;

2° l'*objectif double* (aplanat) Je conseillerai de prendre plutôt un de ces derniers, pour plusieurs raisons. D'abord, il est plus rapide que l'objectif simple. Ensuite si vous avez soin de choisir un aplanat à foyer moyen et dont l'angle visuel ne soit pas trop grand la perspective ne sera pas exagérée non plus. Et en dévissant la lentille de devant, vous pouvez le transformer en objectif simple qui travaillera un peu plus lentement mais qui vous donnera une image d'un tiers ou de moitié plus grande qu'avec l'objectif complet. Vous

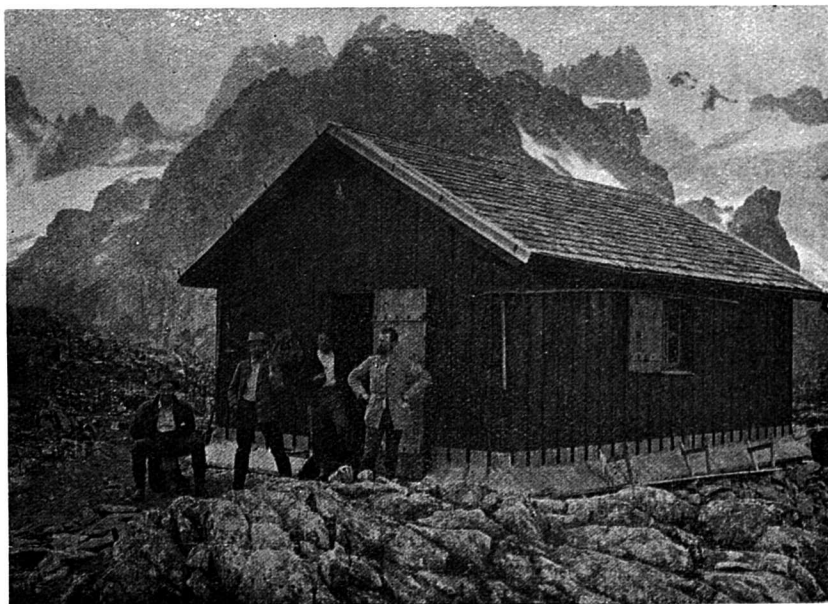
* * *

Presque tous les fabricants d'objectifs en fournissent de bons; il peut aussi arriver à chacun d'eux une petite bétise de fabrication. Donc, essayez votre objectif ou faites-le essayer avant de l'acheter.

L'objectif a toujours un bouchon de carton recouvert de peau. On appelle *obturateur* tout ce qui peut servir à fermer l'objectif... et à l'ouvrir! Le dit bouchon est

un obturateur; un chapeau peut en être un. Ma dernière vue de la Pointe de Beaumont a été faite avec un mouchoir de poche en guise d'obturateur; le guide Emile Revaz, de Salvan, a tenu le mouchoir mis en tampon devant l'objectif pendant que j'ouvrais le châssis et que je le refermais; j'avais égaré momentanément le bouchon. C'est une des plus belles vues que j'ai prises, mais je ne recommanderai pas le truc comme moyen de réussir. Ceci prouve simplement que l'obturateur ordinaire peut se remplacer par bien des choses.

Ce bouchon (en carton) de l'objectif suffit dans presque tous les cas qui se pré



CABANE DE SALEINAZ

Photographie de M. E. Potterat.

sentent à la montagne. Si vous êtes en fonds, ajoutez alors à votre bagage un obturateur quelconque, s'ouvrant à partir du centre et placé si possible à l'endroit du diaphragme. C'est le seul obturateur qui donne en même temps une impression égale sur tous les points de la plaque. Il coûte de 40 à 50 fr. environ. Sinon, prenez ou fabriquez-vous un obturateur guillotine avec une boîte à cigares; celui-là vous reviendra à quatre sous. Il est formé de deux planchettes percées de deux ouvertures rondes de la grandeur de l'objectif. Celui-ci s'emboîte dans l'une de ces ouvertures au moyen d'une coulisse. La planchette de devant devra glisser sur celle qui est fixée à l'objectif.

Vous vous procurerez aussi un *écran* (verre jaune) qui pourra s'adapter à votre

objectif sans gêner le fonctionnement de l'obturateur. Un *pied* et un *voile noir* compléteront votre bagage. Le pied devra pouvoir s'élever jusqu'à la hauteur de votre tête.

Vous aurez ainsi tout ce qu'il vous faut et : „Bon voyage!“ et surtout faites aussi peu de bêtises que possible !!

Oui, de bêtises ! car de vos premières excursions vous reviendrez souvent avec une ou deux vues sur la même plaque, ou bien vous aurez oublié d'ouvrir votre châssis avant d'exposer, sans compter le reste.

Il y a encore une chose que je dois vous dire : c'est que dans les grandes courses de montagne, on rapporte rarement de très jolis motifs, on réserve toujours ses plaques pour le sommet et souvent en montant on passe à côté de charmants coins. On ne s'y arrête pas ! Ce sera pour le retour. Or, souvenez-vous de ceci : ce que vous ne faites pas en montant, vous ne le ferez pas en descendant parce que... vous rentrez rarement par le même chemin.

En général, c'est plutôt dans les courses d'altitude moyenne qu'il y a de plus jolis sites à croquer.

Mais j'oublie un peu qu'en course la photographie est un accessoire, pardon ! — Aussi ne vous étonnez pas si vous ne rapportez pas toujours des chefs-d'œuvres ! Pour trouver du pittoresque il ne faut pas craindre de s'éloigner des sentiers battus. Il est rare de trouver sur son chemin des tableaux tout faits. Quand vous tomberez en arrêt devant un motif vraiment artistique ne craignez pas de tourner autour afin de le prendre de l'endroit le plus favorable.

Si vous êtes à peu près seul, votre compagnon daignera bien vous attendre, mais si vous êtes en nombreuse compagnie la crainte de passer pour un trainard vous fera manquer de superbes occasions. D'où l'agrément de voyager solitaire.

Ceci dit, je vous suppose armé de pied en cape et partant pour la montagne, avec des plaques pas trop sensibles. Le premier motif qui vous tentera sera probablement le discret sentier que vous venez de prendre et qui doit vous conduire à son pâturage. Prenez votre chambre noire, objectif aplanat, petit diaphragme. La planchette — base de votre chambre noire — bien horizontale.

Si vous êtes dans une clairière où la lumière entre à flots, 3 ou 4 secondes de pose vous suffiront. Si vous êtes sous bois avec peu de lumière, vous pourrez prolonger la pose jusqu'à 15 à 20 secondes. Plus haut, vous aurez pâturages et chalets, sans lointains bleuâtres ; si le paysage n'est pas animé, prenez encore le petit diaphragme et posez 2-3 secondes ; s'il y a des vaches, chèvres, etc., prenez un diaphragme moyen et servez-vous de l'obturateur instantané, sans l'employer à toute vitesse. Cependant vous obtiendrez un plus joli effet en ouvrant et fermant avec la main aussi rapidement que possible. Si vous êtes habile, vos animaux n'auront guère le temps de bouger et votre herbe ne deviendra pas trop noire. Dans ce même paysage, si vous avez quelques lointains ou même des montagnes, assez rapprochées, vous remarquerez que celles-ci

sont plus bleues que vos premiers plans. Ces lointains bleuâtres exigent un temps de pose très court et vos premiers plans exigent bien 3 secondes. Comment concilier les deux choses ? Prenez un temps de pose moyen ; plus tard en développant vous pourrez, dans une certaine mesure, sauver vos lointains et couvrir vos premiers plans au tirage des épreuves ; si vous avez des plaques orthochromatiques mettez votre verre jaune à l'objectif et posez 8 à 10 secondes avec petit diaphragme ; tout s'arrangera alors plus facilement. Dans n'importe quel cas, faites tout votre possible pour avoir un premier plan. Il n'y a rien d'aussi atroce que ces vues prises bêtement, sans goût aucun. Pour un motif ou pour un autre il peut arriver que vous preniez une vue sans premier plan,



LE MONUMENT DE SAUSSURE, à Chamonix.

par exemple, pour avoir une dent ou une pointe qui vous intéresse. Dans ce cas posez peu. Plus haut encore, une fois arrivé au sommet, c'est là surtout que vous serez tenté de braquer votre objectif sur le magnifique panorama que vous aurez sous les yeux. Mais c'est justement en revoyant ce même panorama sur le papier que vous éprouverez le plus de déception. Votre appareil 13×18 vous donnera quelque chose de mesquin. Pour rendre cela d'une manière un peu imposante il faut absolument employer un format très grand, 24×30 ou 30×40 (ou alors agrandir après dans ces dimensions-là).

Seulement quand vous en arriverez là, la photographie ne sera plus l'accessoire dans votre course ! Puisque vous n'avez qu'un 13×18 , sachez vous en contenter et vous en servir. Posez avec verre jaune 3-4 secondes et faites votre panorama en plusieurs parties. Si vous ne faites pas un morceau de maître, du moins vous rapporterez

de votre pointe un joli souvenir et puis vous aurez la satisfaction de pouvoir montrer le dit panorama sans être obligé de vous vanter de cette course! Cette dispense de blague vous donnera une légère teinte de modestie — que vous n'aurez peut-être pas — et le tour sera joué! — Il est parfaitement inutile que je vous mâche des temps de pose plus longtemps, cela n'ajouterait pas un iota à votre talent. Quand vous vous trouverez devant un paysage ou un motif quelconque à croquer c'est *dans les doigts* que vous sentirez combien vous devez poser.

Croyez-moi, faites un essai avant votre départ, histoire de vous renseigner sur la sensibilité de vos plaques; c'est ce qui vous donnera la mesure pour le reste. Il est toujours entendu que je compte sur votre intelligence. Le lendemain de votre course, j'espère bien que vous développerez *vous-même* vos clichés! Car ce serait vous priver d'une grande jouissance que de les faire développer par quelqu'un d'autre. Le clubiste photographe qui ne connaît pas les émotions du développement est un être incomplet! N'oubliez pas qu'en développant vous-même vous revivez une partie de votre course!

Abordons un peu cette dite jouissance! Je ne veux pas vous faire une "formule-dada", non! Le meilleur développateur, c'est... celui dont on sait le mieux se servir! Vous êtes à peu près renseigné; cependant pour vous tirer d'embarras je vais vous donner trois formules que vous étudierez à loisir. Il est probable que vous vous servirez de toutes, car suivant les plaques que vous emploierez il conviendra de se servir de tel ou tel révélateur. Si vous aimez les choses commodes voici qui vous conviendra. C'est un révélateur archi-rapide et peu encombrant :

Eau ord. chaude	500	grammes
Sulfite de soude	,	50	"
Hydroquinone	3,5	"
Carbonate de potasse.	20	"
Métol	2,5	"

Dissoudre à chaud dans l'ordre indiqué. Donc une seule solution.

Pour *poses instantanées* : se servir du révélateur ci-dessus *tel quel*.

Pour *poses normales* : y ajouter son même volume d'eau.

Pour *excès de poses* : diluer encore davantage et y ajouter du vieux révélateur ayant déjà servi.

Vous commencerez par développer les clichés qui ont le moins de pose, instantanés et autres. Avec ce révélateur la plaque se noircira rapidement et le développement sera terminé en 20 ou 50 secondes. Si les ombres se voilent trop, ajouter immédiatement quelques gouttes d'une solution de :

100 eau.

10 bromure de potassium.

Vous ne jetterez pas ce premier développeur qui a servi. C'est avec cela que vous réglerez le développement des autres clichés. Si vous êtes sûr de n'avoir que des clichés suffisamment posés, alors vous pouvez supprimer le métol dans la formule ci-dessus ; elle ne conviendra guère qu'aux gens pressés ; elle a une qualité : la solution se conserve parfaitement pendant 4-5 semaines. Dans tous les développements c'est une erreur de juger le négatif d'après la venue de l'image au dos de la plaque. Jugez par transparence. Si vous avez une plaque dont la couche de gélatine soit mince, l'image apparaîtra très vite au dos de la plaque et pourtant le négatif manquerait de vigueur si vous arrêtiez le développement à ce moment-là. Inversement, quand la couche est épaisse vous risquez d'avoir un négatif trop intense si vous attendez que



DANS LE VAL FERRET

les hautes lumières soient visibles au dos de la plaque.

Appliquez-vous à poser les clichés juste le temps nécessaire et prenez pour chaque cliché le développeur frais, en y ajoutant le quart de son volume de vieille solution. Vous ne risquez guère de vous tromper.

Il faut arrêter le développement quand le négatif vu par transparence paraît presque le double plus intense que vous le désirez une fois fixé.

A ce moment lavez-le une minute à l'eau courante et fixez ensuite dans

100 eau.

25 hyposulfite de soude.

5 bisulfite de soude.

L'addition de bisulfite de soude a pour but d'empêcher la solution d'hyposulfite de brunir trop rapidement. Il faut laisser les clichés au moins quinze minutes dans le bain pour être sûr qu'ils soient fixés.

Les remarques ci-dessus s'appliquent aussi aux deux autres révélateurs que je vais indiquer.

Solution I.

Hydroquinone

1000 eau.
80 sulfite de soude.
10 hydroquinone.

Solution II.

Métol

1000 eau.
100 sulfite de soude.
10 métol.

Solution III.

Iconogène

1000 eau.
100 sulfite de soude.
20 iconogène.

Solution A.

100 eau.
15 carbonate de soude.

Solution B.

100 eau.
10 carbonate de potasse.

Solution C.

100 eau.
10 potasse caustique.

Vous pouvez vous servir de n'importe laquelle des solutions I, II et III en les mélangeant à l'une des solutions A, B, C. — Le mélange se fait dans les proportions suivantes :

De I II ou III = 3 parties.

De A B ou C. = 1 "

Soit par exemple pour une plaque 13×18 .

45 centimètres cubes de solution III.

15 " " " " A.

Seulement les résultats ne seront pas les mêmes suivant que vous emploierez l'une ou l'autre de ces solutions.

Si vous voulez des clichés doux, prenez II et A ou III et A ; les développeurs II et III employés avec A vous donneront toujours des négatifs doux.

Si vous voulez quelque chose de vigoureux, prenez B au lieu de A. Pour instantanés, les solutions II et III mélangées à C conviendront très bien. Ce qui vous donnera de très jolis résultats c'est le mélange suivant :

Solution	I	=	20	centimètres	cubes.
"	II	=	25	"	"
"	B	=	7	"	"

Quand presque tous les détails auront paru, vous ajouterez encore de la solution B, jusqu'à concurrence de 15 ctm. cubes, *surtout* si votre négatif a de la peine à prendre de la vigueur. Inutile de l'ajouter si l'opposition entre les ombres et les lumières est déjà trop accentuée. Conservez toujours du vieux révélateur en cas d'excès de pose.

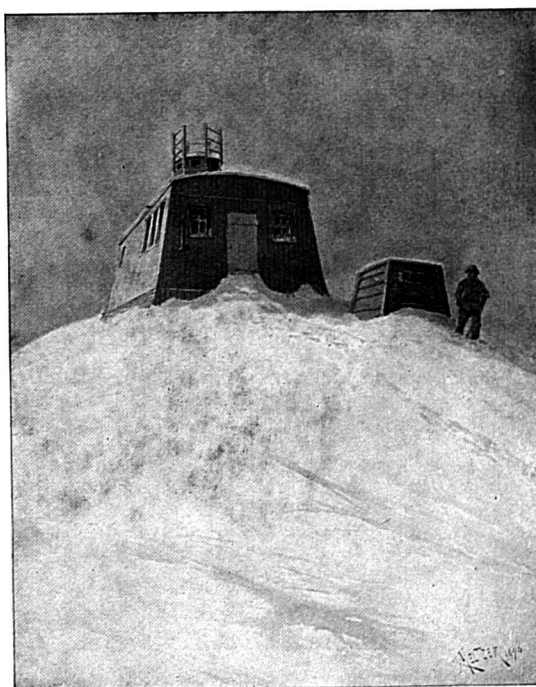
Le troisième développeur c'est le pyrogallique. Il n'a que 2 défauts : — pour les amateurs — il teinte les doigts en brun et il ne se conserve pas. Il faut le préparer le jour de son emploi.

Ses défauts sont rachetés par beaucoup de qualités que les développeurs précédents n'ont pas.

1^o C'est celui qui offre la plus grande latitude lorsqu'il s'agit de sauver un négatif, soit par excès, soit par manque de pose.

2^o Avec les développeurs précédents les lumières des négatifs se renforcent souvent très vite et ont atteint le degré nécessaire avant que les ombres aient donné tous leurs détails. Vous aurez beau faire, si cela arrive, votre cliché sera dur. Si vous ajoutez de l'eau — le remède indiqué pour excès de pose — c'est inutile. Si le cliché manque de pose, vous avez à peine le temps de restaurer votre négatif. C'est pourquoi vous devrez toujours commencer à mettre peu d'alcali (A. B C.) dans votre développeur.

J'ai l'air d'insister beaucoup sur le développement, mais ce n'est pas à tort, car neuf fois sur dix, on peut sauver au développement un cliché qui a un défaut de pose.



MONT-BLANC, Observatoire Janssen.

Dessin de M. Meltzer.

Le développement des clichés est peut-être plus difficile pour les amateurs que le fait de *prendre une vue*.

Si vous partez en course avec de bons instruments, bonnes plaques, châssis et chambre noire exempte de poussière intérieurement ; si pendant la pose vous avez soin de ne pas laisser le soleil frapper sur votre objectif, si vous ne bougez pas l'appareil pendant la pose, vous ne pouvez manquer de faire un petit chef-d'œuvre..... à condition toutefois de savoir développer. Si vous ne le savez pas, alors vous détruisez d'un seul coup tout ce que vous avez fait.



SOMMET DU PORTALET

Photographie de M. E. Poterat, à Montreux.

Voici enfin, et ce sera peut-être votre planche de salut, quelques conseils que je vous recommande de suivre exactement :

Préparez ces deux solutions, qui se conservent indéfiniment :

Solution S.	400 eau.
	160 sulfite de soude.
Solution K.	100 eau.
	15 carbonate de soude.

D'habitude on rapporte 5 ou 6 clichés à développer, dans ce cas, prenez :

Solution P.	100 ctm. cubes de la solution S.	ou bien	50 c. c.
	5 grammes acide pyrogallique,	ou	2.5 gr.

soit pour une plaque 13×18 ,

Solution P.	5	ctm.	cubes
" K.	5	"	"
Eau	40	"	"

Si votre cliché a le temps de pose exact vous verrez les lumières apparaître d'abord, puis les demi-teintes, et enfin les ombres se détailleront aussi. Les lumières apparaissent, suivant les plaques, au bout de 10 secondes. Suivez bien le développement; si les lumières viennent trop tôt, ajoutez au développeur quelques gouttes d'une solution de :

Solution R. 100 ctm. cubes eau.
10 brom. de potassium.

Le développement se ralentira immédiatement; les ombres arrêteront de se couvrir et les hautes lumières prendront de la vigueur. Quelquefois, suivant les plaques, on a de la peine à obtenir la force voulue; le négatif, au bout de 3 minutes, a l'air de ne plus bouger; dans ce cas, ajoutez encore un peu de solution K., mais pas plus de 5 ctm. cubes, sinon votre développeur jaunirait très vite et teinterait trop votre cliché.

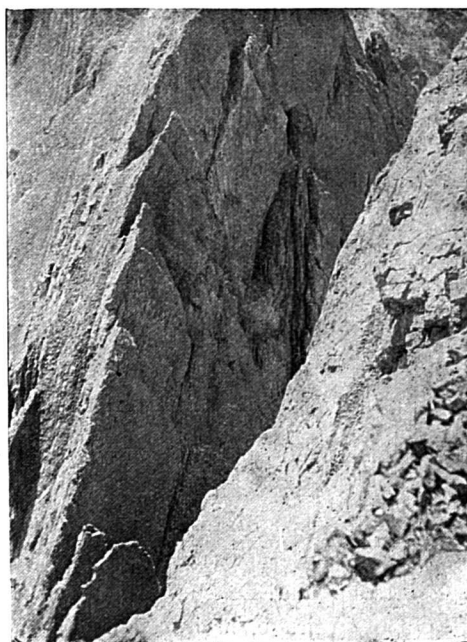
Cette teinte jaunâtre n'est pas un défaut; seulement, tenez en compte et retirez votre négatif du révélateur avant qu'il vous paraisse avoir la force voulue. C'est précisément une des qualités du pyrogallique, cette teinte légèrement brune des clichés, car, grâce à elle, même un cliché mince vous donnera de bons résultats à l'impression,

Si après avoir développé le premier cliché vous constatez d'après lui que tous les autres doivent avoir trop de pose, plongez alors *avant de développer* chaque cliché dans

100 ctm. cubes eau
10 gouttes solutions R.

pendant 30 secondes, ou une minute, si c'est nécessaire, et développez ensuite comme d'habitude, même en ajoutant au développeur quelques gouttes de solution R. De cette manière vous êtes sûr de sauver vos clichés.

Si par contre, vous constatez un manque de pose ajoutez simplement au développeur le double ou le triple de son volume d'eau.



COULOIR DE PIERRE CABOTZ

Comme remède à cela il y a aussi un autre moyen, c'est d'ajouter quelques gouttes de

100 c. c. eau

5 „ ammoniacale liquide

ou encore de plonger la plaque dans cette solution très diluée une minute avant de développer; mais le plus simple et le plus sûr, c'est l'addition de l'eau pure. Le développement sera plus long mais vous ne vous en repentirez pas. Le pyrogallique a encore une autre qualité, c'est que le cliché se couvre beaucoup moins; il ne se voile pas autant et vous pouvez ainsi beaucoup mieux juger de la force du négatif et arrêter le développement au moment opportun. — Entre le développement et le fixage il n'est pas nécessaire de laver beaucoup, seulement rincer la plaque.

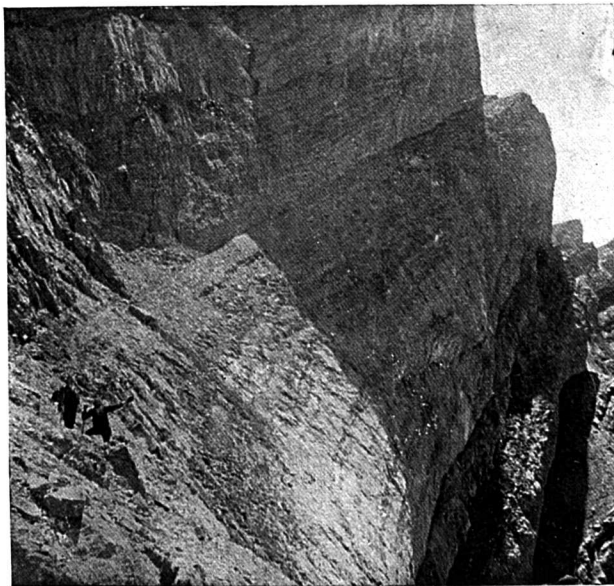
Après le fixage il faut laver les négatifs une heure à l'eau courante; si l'on est pressé de les sécher il faut les passer à l'esprit de vin, soit en les immergeant un instant, ou ce qui vaut mieux, en y versant 2 ou 3 fois cet esprit de vin, en laissant égoutter chaque fois l'excédent; si vous ne les passez pas à l'alcool, certaines plaques sont pour ainsi dire graisseuses; il se forme des gouttelettes d'eau rondes et, à ces places-là, il y aura une tache transparente. Pour éviter cela, *lêchez* tout simplement votre plaque! Le truc est un peu primitif, mais il est sûr.

Quant au tirage, le procédé le plus simple pour les amateurs c'est le papier à la celloïdine; on en trouve chez tous les fournisseurs photographiques. On en a dit beaucoup de mal! Le principal grief que l'on a contre lui c'est que les épreuves ne se

conservent pas: ce qui n'est nullement prouvé. D'abord parce que l'on se sert trop longtemps du bain composé (virage-fixage) sans tenir compte de sa modification après un premier emploi. Je suis persuadé que si on l'emploie neuf chaque fois, les épreuves tiendront parfaitement. J'en ai qui ont été faites depuis au moins dix ans et qui sont aussi fraîches qu'elles étaient d'hier.

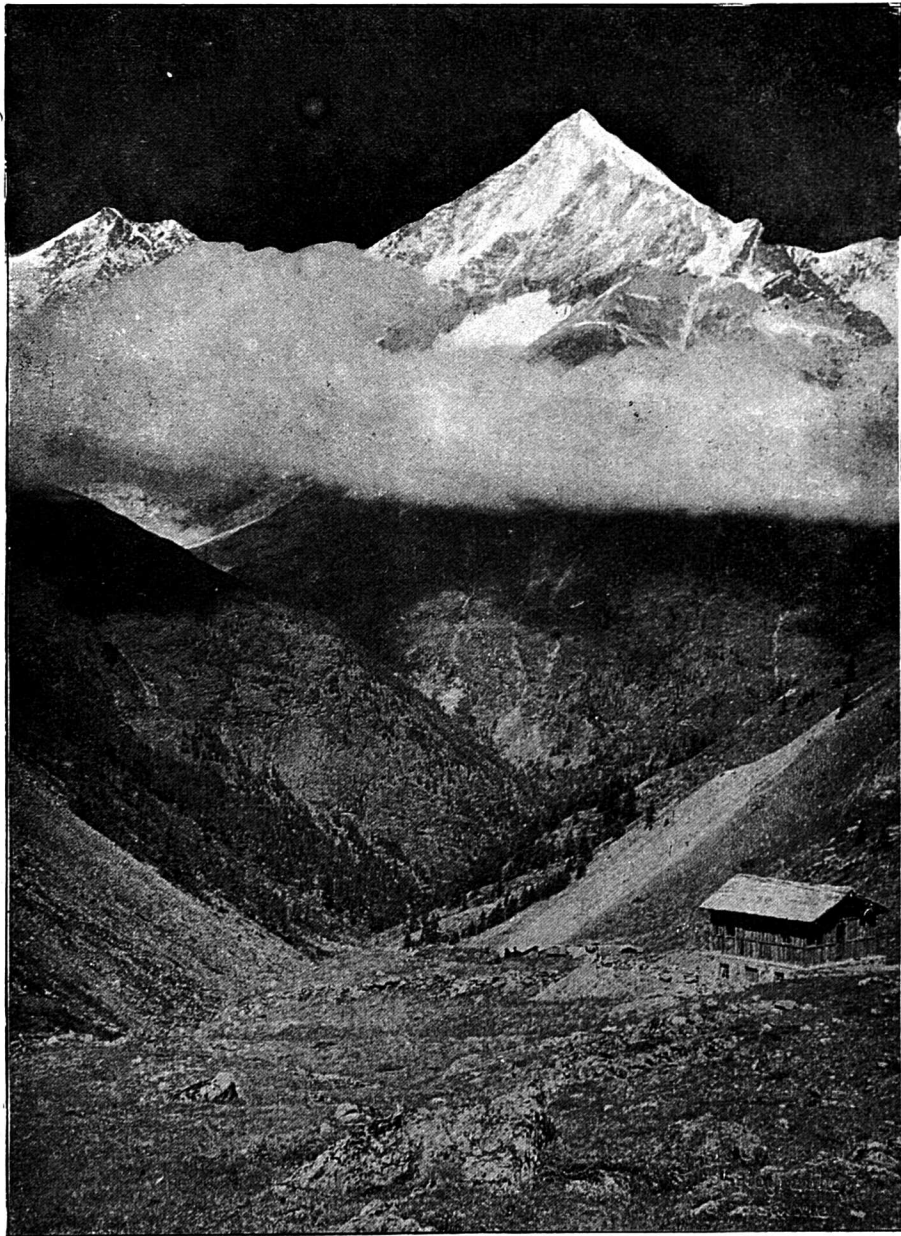
Les épreuves positives doivent être imprimées beaucoup plus foncées qu'elles ne doivent l'être une fois terminées.

Vous les mettrez l'une après l'autre dans le bain suivant, du professeur Gaedecke, sans les laver préalablement :



SUR LA GRAND VIRE

Photographie de M. André Nicole, à Lausanne.



VALLÉE DE LA VIÈGE ET LE WEISSHORN
Photographie de M. Trachsel.

1000 centimètres cubes eau

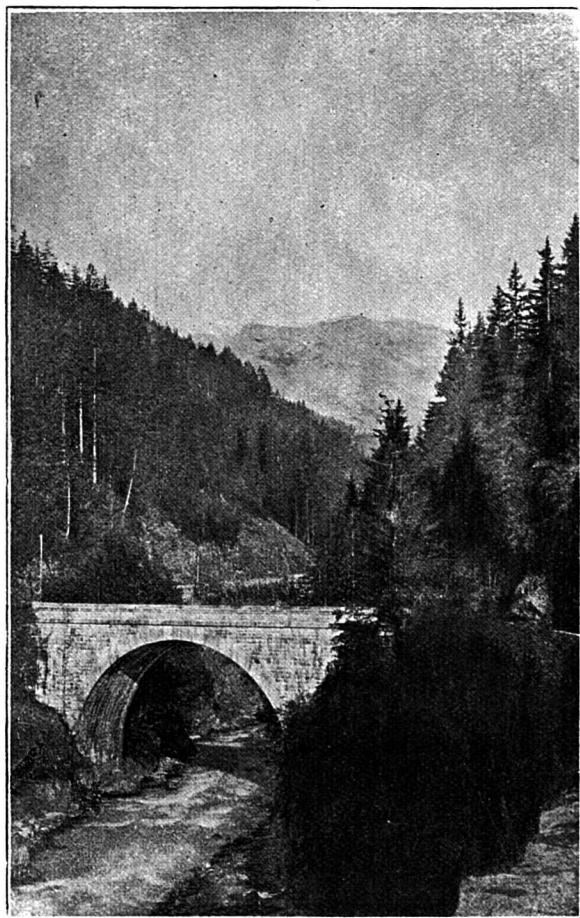
30	gr.	acide borique
200	"	hyposulfite de soude
15	"	nitrate de plomb
20	"	sulfocyanure d'ammonium

60 centimètres cubes d'une solution d'or à 1 pour 200 d'eau.

Les épreuves commenceront par prendre un ton jaune sale, puis brun violacé et enfin violet. Pour arriver à ce ton, elles ne doivent jamais mettre moins de 6-8 minutes; en cas contraire diminuer la quantité de nitrate de plomb et de sulfocyanure afin de retarder un peu le virage. Car dans les bains combinés de virage - fixage, les épreuves commencent d'abord par se fixer puis elles virent ensuite. Si les épreuves commencent à virer avant que le fixage soit complet vous risquez fort de voir vos épreuves jaunir en quelques semaines. Or, dans un bain qui a servi une ou deux fois c'est précisément ce qui arrive. Arrangez-vous de ne virer que lorsque vous aurez un certain

nombre d'épreuves; vous pouvez parfaitement faire attendre 3-4 jours vos épreuves imprimées avant de les virer. Ceci pour ne pas jeter votre bain avant d'en avoir tiré tout le parti possible. Suivant le nombre d'épreuves prenez seulement le quart ou la moitié de votre bain et faites tout votre possible pour l'employer frais. Dans un litre de bain ne virez pas plus de 4 feuilles entières 49-62, ou la quantité équivalente en petits formats. Si le temps vous manque au dernier moment pour préparer un bain frais, alors servez-vous de votre vieux bain (pas trop vieux toutefois) mais commencez d'abord par fixer vos épreuves dans un bain d'hyposulfite de soude à 4 % duquel vous les sortirez pour les passer sans lavage dans le bain combiné. Le ton de vos épreuves sera un peu plus brun, moins violacé, mais au moins celles-ci auront plus de chance de solidité.

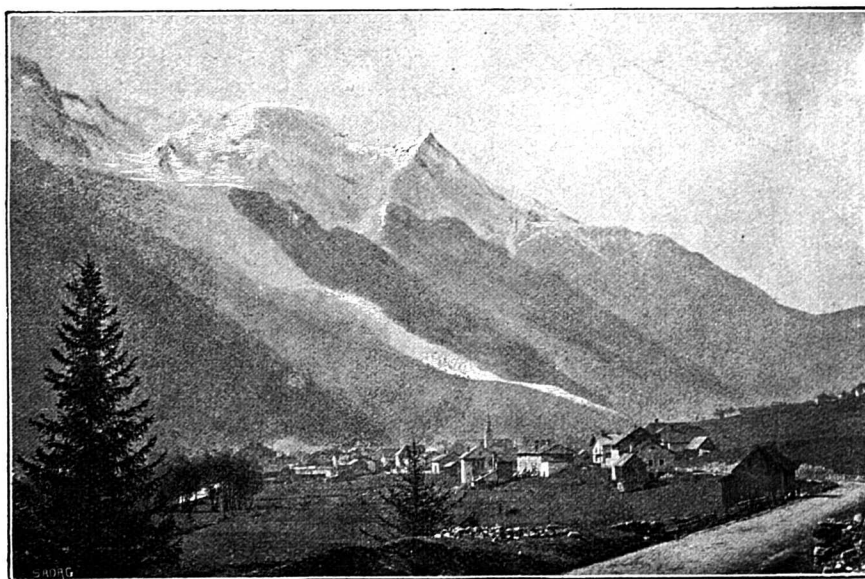
Quand elles seront fixées et virées, lavez-les aussi vite que possible, une heure ou deux en changeant l'eau souvent, puis *suspendez*-les dans un endroit chaud et sec où le séchage se fera rapi-



dement. Souvenez-vous que l'humidité est le plus grand ennemi des épreuves à la celloïdine. Il leur faut le grand air, surtout si elles ne sont pas collées. Si par malheur vous les mettez en pile les unes sur les autres avant séchage complet elles seront piquées de taches jaunes en 3 ou 4 jours. Je vous en parle par expérience.

De même après collage, placez-les dans un endroit sec et gardez-vous bien d'y placer un buvard dessus ou tout autre chose qui pourrait ralentir le séchage.

Deux mots encore à propos du bain de fixage-virage : Plusieurs auteurs condamnent l'emploi du sulfocyanure dans ce bain. Quant à moi je crois que ce n'est pas là que l'on doit chercher la faute mais dans l'humidité. Mes dites épreuves à la celloïdine datant de 1887, très fraîches encore aujourd'hui, ont été virées et fixées dans un bain



contenant du sulfocyanure, du nitrate de plomb et de l'alun, trois choses auxquelles on jette la pierre.

La farce des épreuves piquées en trois jours m'est arrivée l'été dernier avec le bain du prof. E. Valenta que je vais indiquer plus loin. Je me hâte de dire que je ne mets pas la faute sur le compte de la formule Valenta, puisque je m'en suis servi longtemps avant et encore après sans avoir de taches. La voici :

Solution de réserve :

- I. 1000 c. c. eau
10 gr. nitrate de plomb
200 „ hyposulfite de soude.
- II. 100 c. c. eau
1 gr. chlorure d'or brun.

Au moment de vous en servir, prenez :

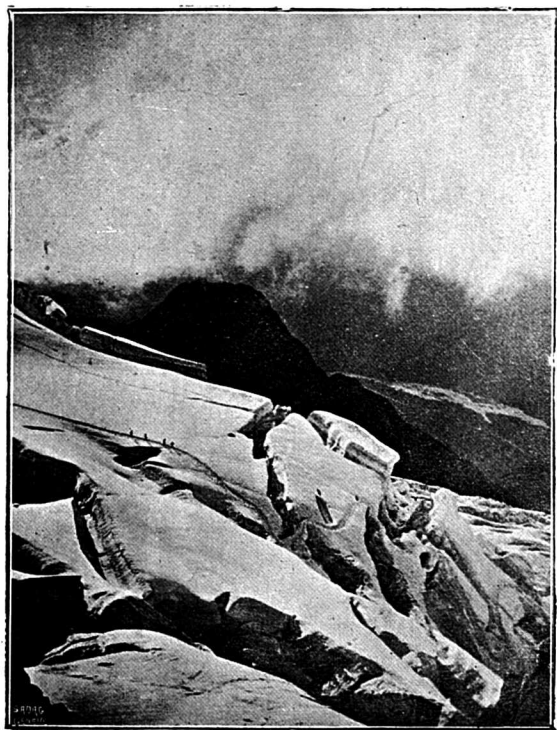
Solution I. 500 c. c.

„ II. 25 c. c.

Dans ce bain les épreuves vireront plus lentement que dans celui de Gædecke.

Il est évident que si vous voulez des épreuves très stables sur papier celloïdine, servez-vous de la formule de virage et fixage séparés. Chaque paquet de papier contient un mode d'emploi dans lequel la formule est donnée. Le ton de vos épreuves sera plus noir-bleu, moins agréable peut-être, mais sûrement vos épreuves se conserveront bien.

* * *



Cependant le touriste y regardera à deux fois avant de se surcharger d'un appareil 13 X 18 avec plaques. En montagne surtout on peut ne pas avoir toujours un porteur à sa disposition et on cherchera inévitablement à alléger son bagage. En ce cas je puis recommander particulièrement une petite chambre noire dont je me sers et qui m'a été fournie par M. Franzoli, opticien à Montreux. Très légère, du format 9 X 9 et se chargeant soit avec des plaques, soit avec des films — pellicules de gélatine-bromure d'argent sur cellulose — c'est tout ce que l'on peut trouver de plus ingénieux et avec cela très facile à manier.

Quand je n'ai pas l'intention de faire des sujets très importants je prends de préférence des films. Voici quelques détails qui vous seront utiles en ce qui concerne l'usage de l'appareil. J'insiste un peu là-dessus par ce que vous ne pouvez plus ici contrôler votre mise au point sur le verre dépoli. La mise au point se fait à l'aide de points de repère. Ils y trouve

une échelle pour la mise au point, mais ne vous en servez pas trop ; c'est-à-dire ne changez pas trop souvent cette mise au point. Ce serait le plus sûr moyen de faire des bêtises et des clichés flous. Réglez l'appareil de telle façon que les personnages qui sont à cinq mètres de l'appareil soient nets quand vous vous servez du grand diaphragme (objectif à toute ouverture). Avec ceci vous ferez toutes les scènes animées, l'obturateur étant réglé à l'instantané.

N'oubliez jamais que lorsqu'une scène de premier plan attire vos regards c'est



ce premier plan seul — le sujet principal — qui doit être net. Le reste sera légèrement flou et ne donnera que plus de relief à votre scène. Pour avoir assez de détail dans les ombres des sujets rapprochés vous êtes du reste obligé de vous servir d'un grand diaphragme afin d'avoir le plus de lumière possible ; en faisant de l'instantané, bien entendu.

Si vous vous serviez d'un petit diaphragme en cette occurrence, vous seriez tout surpris en regardant l'image obtenue, de voir que votre premier plan animé ne serait plus qu'un détail du paysage et non plus l'essentiel. Dans ce cas il faut savoir faire usage de la „méthode de sacrifice“ employée fréquemment par les peintres.

Si c'est non seulement le premier plan, mais tout le paysage qui vous charme, alors prenez un diaphragme moyen ou même le plus petit et dans ce dernier cas posez une demi-seconde, pour un paysage à ciel ouvert.

Il est évident que pour un intérieur il faudra poser beaucoup plus longtemps, même déjà si vous êtes dans la cour d'une ferme.

Je ne vous engage pas non plus à trop varier l'ouverture de vos diaphragmes ; servez-vous des trois grandeurs indiquées plus haut : la plus grande — pour instantanés ; — la moyenne — pour instantanés un peu plus lents ; — et la petite ouverture — pour temps de pose avec point d'appui.

De cette manière, ça ne vous chargera pas trop la cervelle et les résultats n'en seront que meilleurs.

A des altitudes très élevées, vues de glaciers, etc., il est évident que vous pourrez vous servir du petit diaphragme et faire instantané tout de même. Si vous adaptez un verre jaune à l'objectif, la pose doit être plus longue — deux secondes suffiront si le verre n'est pas trop foncé.

Les indications ci-dessus s'appliquent aussi à la chambre noire ordinaire.

Quant au développement des pellicules, il ennuie beaucoup d'amateurs parce qu'elles se recoquillent dans le bain. On est alors obligé d'y aller avec les quatre doigts et le pouce pour les maintenir planes et delà ces jolis doigts jaunes que vous voyez fréquemment chez ces messieurs. Il y a un moyen bien simple de remédier à cet inconvénient.

D'abord, il faut couper chaque vue (il y a des points de repère), et mettre tremper toutes les pellicules dans une cuvette d'eau fraîche pendant 10 à 15 minutes. Elles resteront parfaitement planes au développement. Les formules indiquées pour les plaques sont les mêmes pour les pellicules. — Lavez après développement et fixez de même. Puis lavage final. — Au séchage nouveau *recoquillage* ; pour éviter cela en



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA GARDE (Val d'Hérens)

Photographie de M. Jullien.

bonne partie épinglez-les par les quatre coins, gélatine en l'air sur une planche recouverte de papier buvard. Certains formulaires recommandent de les plonger dans glycérine et eau après lavage final, aussi pour éviter l'enroulement. Ne le faites pas. Ça ternit souvent votre pellicule, et elle sèchera lentement, sans pour cela rester entièrement plane.

Il se peut que vous ayez des trous ou des taches à boucher et encore ce malencontreux recoquillage vous ennuiera ; ... et de nouveau pour le tirage, surtout si vous voulez mettre un masque de papier afin de tirer sur marge. Alors prenez des plaques de verre 12×16 ou 13×18 , placez-y votre pellicule, toujours gélatine en l'air, et fixez-les au verre au moyen de bandes de papier gommé. Dans chaque bureau de poste, si vous vous adressez aimablement à messieurs les employés, on vous octroiera les dites bandes gommées. De cette façon vous pourrez travailler votre pellicule tout comme un simple négatif sur verre.

Si vous le voulez bien, revenons au tirage. J'ai dit que le papier le plus pratique pour les amateurs c'est le papier à la celloïdine. C'est juste ! — Je vous ai dit aussi que le bain de virage le plus simple est le bain de *virage fixage combiné*. J'ai eu tout dernièrement l'occasion de revoir quelques albums d'amateurs : beaucoup d'épreuves virées et fixées de cette manière ont jauni, pâli ou sont tachées. Décidément il y a quelques doutes à émettre sur ce bain !

D'un autre côté j'ai des épreuves sur *cello*, vieille de 4-5 ans, virées et fixées séparément et je les trouve aussi fraîches et aussi belles qu'au sortir du lavage. Donc je me permettrai de vous en donner la formule :

Les épreuves sont d'abord lavées dans 5 ou 6 eaux, puis passées pendant 5 minutes dans un bain de :

100 eau

1 ammoniaque liquide.

Elles y deviendront complètement jaunes, mais ne vous en effrayez pas. Lavez-les de nouveau 5-6 fois après quoi vous procéderez au virage.

Solution I. 500 gr. eau bouillie
 3 „ alun pulvérisé
 3 „ acide citrique
 12 „ sulfocyanure d'ammonium.

Solution II. 100 eau bouillie
 1 chlorure d'or brun neutre.

Pour l'emploi on mélange 200 de solution I.
 et 10 „ II.

Y plonger les épreuves l'une après l'autre et ne pas en mettre trop à la fois ; les y tenir constamment en mouvement. Peu à peu, elles perdront leur teinte jaune et de-

viendront brunes puis violettes ; à ce moment on les sortira du bain pour les laver et les fixer ensuite dans

1000 eau

100 hyposulfite de soude.

Ne pas se servir plus d'une fois du bain de fixage, et pas deux jours de suite.

Finalement les épreuves sont lavées à l'eau courante

Après lavage d'une heure à l'eau courante, on les suspend pour sécher.

Virées de cette façon, les épreuves auront un ton plus bleu qu'avec le bain combiné mais elles seront absolument stables.

* * *

Voilà, je crois, tout ce qu'il vous faut pour arriver à des résultats satisfaisants.

Cher collègue, puissent ces quelques pages d'un amateur sérieux vous être utiles, à vous qui allez débiter ! J'y suis bien arrivé, moi, et pourtant vous savez bien que ce n'est pas ma profession d'être paysagiste. Quand je suis en course, je passe à l'état de simple amateur.

Donc, bon courage et travaillez aussi bien pour l'amour de l'art que pour celui de la montagne !

Bien à vous

E. POTTERAT

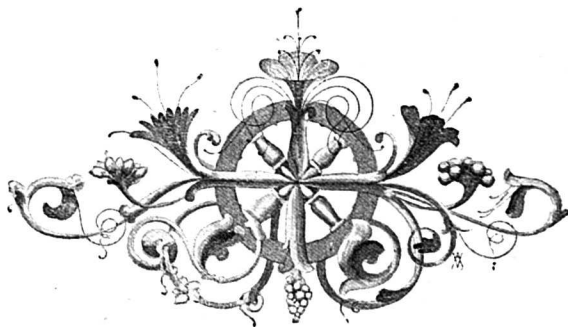


TABLE DES MATIÈRES

	Page
Musique alpestre, poésie de George Sylvain	7
L'alpinisme (Introduction)	9
Les steinmann	13
Les croix	17
Chansons alpestres	21
Le glacier	33
Le glacier du Trient	39
Le guide	43
Un monument alpestre	47
La cabane d'Orny	51
La cabane Eugène Rambert	55
A la cabane (croquis)	63
De l'alimentation à la montagne	67
Forêts alpines : Châtaigniers et hêtres. — Sapins et mélèzes. —	
L'arolle	71
Dans les cavernes de Naye (avec nombreuses illustrations et plans)	81
Le vallon de Novel	95
Le Blanchard	101
Impressions d'automne	105
Au-dessus du brouillard	111
Pointe de Savoleyres	117
A la crevasse de Sembrancher	123
Vieux Valais : Savièze et son Mystère	129
Au Grand Muveran	137
A la Tour Sallières	143
Dans le Val Ferret	153
A l'Aiguille du Tour	157
Au Combin de Corbassière	163
Le chapeau de montagne (croquis humoristique)	169
Notice inédite de M. E. Potterat, photographe, à Montreux, sur la <i>Photographie à la montagne</i> (Conseils pratiques, recettes éprouvées, etc.)	173



EN VENTE A LA MEME LIBRAIRIE

E. WAGNER, Atlas de poche de la Suisse, 26 cartes coloriées	cartonné Fr. 4 —
L'ARMÉE SUISSE, Préface de M. E. Frey, ancien Pré- sident de la Confédération. Texte de MM. les Chefs d'armes. 35 planches en couleurs par D. Estoppey.	relié „ 40 —
NUMA DROZ, ancien Président de la Confédération, Etudes et portraits politiques.	„ 7 50
„ Essais économiques	„ 7 50
A. TONNEAU & MEYLAN. Au Salève. Souvenirs, descriptions et légendes. Nombreuses gra- vures.	„ 12 —
MONTOLIEU (Mme de). Les Châteaux suisses, illustra- tions de H. van Muyden	„ 8 —
ROD (Ed.). Scènes de la vie suisse, Illustré	„ 7 —
C. BARBEY. Les locomotives suisses, nombreuses illus- trations dans le texte et hors texte.	„ 60 —
MONNIER (Ph.). Vieilles femmes	„ 3 50
L. COURTHION. Les Veillées des Mayens. Traditions et légendes du Valais. Illustrations de H. van Muyden	„ 3 50
GORGIBUS. Frédéri, Fanchette, Bocanet & Cie, avec illustrations de H. van Muyden	„ 2 —
„ Cabotzet à l'Exposition, illustrations de H. van Muyden	„ 1 —
„ Les Câfés de Tante Julie, illustrations de J. Fontanez.	„ 1 —
„ Mon oncle Pierre, couvert. illustrée de H. van Muyden	„ 0 50
ALBERT GOS. Dessins à la plume, 12 planches dans un cartonnage, in-4	„ 4 —
JAQUES. Chansons romandes	„ 4 —
„ Des chansons	„ 4 —
MELTZER & PAYOT. Guide itinéraire autour du Mont- Blanc et dans les vallées comprises entre les deux St-Bernard et le lac de Genève, 1 carte et 15 illustrations, hors texte	„ 1 50